

Brigade Mondaine [196] – Les biches de Rambouillet

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRIGADE MONDA

Par Michel Brice

LES BICHES DE RAMBOUILLET

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°196)

LES BICHES DE RAMBOUILLET



Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

© GECEP/VAUVEN ARGUES 1999 ISBN 2-7443-0237-6

QUATRIEME

Rattrapez-la, bon sang ! Rattrapez-la ! Il ne faut pas qu'on la trouve dans cette tenue !

Poursuivie par les cris de l'ancien ministre, Amélie courait à perdre haleine dans les couloirs du château. Fuir... Fuir à tout prix ce manoir sinistre perdu dans les treize mille hectares de la forêt de Rambouillet. Fuir cette bande de cinglés, tous membres de l'establishment, politiciens, hauts fonctionnaires, diplomates, hommes d'affaires. Dieu seul savait ce qu'ils feraient d'elle s'ils la rattrapaient...

CHAPITRE PREMIER



Le grand miroir sur pied bascula en arrière sous une légère poussée, et Amélie eut enfin une image complète d'elle-même. Elle se regarda avec étonnement, une moue boudeuse imprimée sur son visage de petite fille. Enfin... de la petite fille qu'elle était encore, il n'y avait pas tellement longtemps. Elle n'avait que dix-huit ans, et pourtant, elle avait l'impression d'avoir beaucoup vécu. Cela devait venir du fait... qu'elle avait pas mal vécu, justement. Une expression qu'elle avait souvent entendu ses parents utiliser, à propos d'une femme – généralement une de leurs amies – qui passait pour avoir eu beaucoup d'amants. « Gisèle est une femme qui a beaucoup vécu », disait sa mère avec un air entendu. « Une salope, oui, renchérisait son père, il n'y a que le TGV qui ne lui est pas passé dessus ». Ce qui était une manière plus crue mais moins hypocrite de dire la même chose.

Amélie Forlanne-Vieuville se contempla longuement dans le grand miroir sur pied. Une « salope », elle ?... C'est probablement ce que son père, Étienne Forlanne-Vieuville, aurait dit s'il avait su...

Sa moue boudeuse se transforma en sourire, éclairant son visage à l'ovale parfait, retroussant un peu plus son nez dont la petite taille agrandissait encore ses yeux noisette. En toute objectivité, elle se trouvait irrésistible. Et c'était vrai que, côté sexe, elle n'avait plus grand-chose à apprendre, malgré son jeune âge. Elle n'avait que quatorze ans quand elle avait joyeusement offert sa virginité à Louis-Hubert de Coulonges – le fils des parfums du même nom –, à la fin d'un « rallye », avenue Bugeaud. Il n'y avait que dans son milieu que ça se pratiquait encore, ce genre de chose. Pas les dépucelages : les rallyes. « Madame la baronne Untel recevra pour sa fille »... Et tous les grands bourgeois comme ses parents envoyaient en rangs serrés leurs fils au « rallye » en question. Si jamais le garçon finissait par épouser la jeune fille de la maison, c'était comme si la famille avait gagné la triple cagnotte du Loto. Sous la forme d'un pactole financier ou d'un titre aristocratique.

Amélie Forlanne-Vieuville, elle, n'avait jamais eu de propositions de mariage... mais des propositions tout court. Il fallait croire que ses airs délurés les encourageaient. Ces propositions, elle avait commencé de bonne

heure à y répondre avec empressement, prenant les garçons et les jetant les uns après les autres après usage. Elle ne faisait, dans le fond, que se conduire comme eux, qui en faisaient autant avec les filles. Mais ce n'était pas pour « venger son sexe ». Encore moins dans un esprit de féminisme libertaire tout juste bon pour le grenier à souvenirs des vieilles de quarante ans, la génération de sa mère. Non, si Amélie Forlanne-Vieuville avait collectionné les aventures depuis qu'elle avait quatorze ans, c'était tout simplement qu'elle avait découvert à cet âge qu'elle adorait le sexe. Sans doute à un degré anormal. Mais qu'est-ce que « normal » voulait dire, dans ce domaine ? Et quand ses copines la traitaient de « nympho », Amélie leur répondait qu'elles n'avaient qu'à continuer à se caresser devant la photo de Leonardo DiCaprio...

En outre, Amélie n'avait pas tardé à trouver le moyen de joindre l'utile à l'agréable. Au cours d'une soirée, avenue Victor-Hugo, elle avait rencontré une femme, une certaine Chantal, plus proche de l'âge de sa mère que du sien, mais avec qui elle avait tout de suite sympathisé. Au fil de la conversation, elle avait découvert que Chantal connaissait beaucoup de monde. Et même des gens impressionnants. Autre chose que les fils de bourgeois de son âge qu'elle fréquentait habituellement, et qui, la plupart du temps, étaient de vraies « taches » sur le plan sexuel. Les amis de Chantal, eux, étaient des hommes, des vrais. Plutôt des vieux, dans l'ensemble. Mais Chantal lui avait assuré qu'avec eux, elle découvrirait un univers de plaisirs sexuels qu'elle n'imaginait même pas. Et en plus – cerise sur le gâteau –, il y avait de l'argent à gagner. Beaucoup d'argent, si elle était maligne, pas trop farouche, et jouait ses cartes intelligemment.

Maligne et pas farouche, Amélie Forlanne-Vieuville l'était plutôt deux fois qu'une. Quant à la « jouer futé », elle s'en sentait parfaitement capable...

Et jusqu'à présent, elle n'avait pas l'impression de s'être sous-estimée.

Il ne lui venait même pas à l'esprit qu'elle était en train de devenir une prostituée. Pour elle, les « putes » étaient de pauvres filles obligées de faire le trottoir pour survivre. Une fille comme elle, qui avait grandi dans une maison particulière de la rue Saint-James, à Neuilly, ne pouvait pas être une pute. Elle pouvait simplement avoir des fantasmes, et les moyens de les réaliser. Et le fait de se faire payer n'était qu'un aspect de ces fantasmes.

Paradoxalement, malgré des revenus plus que confortables, ses parents avaient toujours été plutôt radins, côté argent de poche. Avec les dix mille francs que lui avait promis Chantal pour cette soirée, elle pourrait les envoyer promener une bonne fois pour toutes. Surtout si l'expérience se renouvelait...

Elle se regarda longuement dans la glace et eut une pensée ironique pour ses copines. « Bandes de nazes, pensa-t-elle. Il n'y en a pas une qui serait capable de faire ce que je fais, en ce moment... »

Elle eut un nouveau sourire en examinant encore une fois sa tenue. Elle était vêtue d'une guêpière-bustier noire à l'ancienne, s'arrêtant au ras de ses

fesses et de son intimité. Elle était tout en dentelle, bordée en bas de froufrous suffisamment volumineux pour soutenir n'importe quel tissu de robe, et prolongée d'une sorte de jupon noir transparent assez semblable à ceux que portent les danseuses classiques. Sous le jupon, on devinait les bretelles d'un porte-jarretelles, dont les pinces retenaient des bas de soie noire, un truc préhistorique qu'elle n'aurait jamais imaginé porter un jour. Pas plus que cette guêpière-bustier, d'ailleurs, dont elle avait vu un modèle similaire, une fois, dans la vitrine d'un magasin Chantal Thomass, et qui coûtait une fortune.

En tout cas, c'était le genre d'accoutrement que devaient porter les femmes de la génération de sa grand-mère !

Sauf que dans la version originale, il n'y avait sûrement pas, comme sur son modèle à elle, deux trous à la hauteur de la poitrine. Deux ouvertures dont s'échappaient ses seins élastiques et fermes, en forme de poires, qui défiaient la pesanteur avec toute l'insolence de leur âge. On lui en avait maquillé les pointes au rouge à lèvres, sans doute pour produire un effet érotique, mais Amélie trouvait ça plus rigolo qu'autre chose.

C'était une femme âgée qui s'était occupée d'elle à son arrivée au « château », ainsi que tout le monde ici appelait cette espèce d'immense manoir, caché en pleine forêt. Elle lui avait assuré que le monsieur qu'elle allait rencontrer apprécierait particulièrement cette touche de couleur sur la pointe des seins. C'était un homme de goût, avait dit la femme. Un monsieur très élégant, très raffiné... et très célèbre. Elle avait bien recommandé à Amélie de ne pas jouer les groupies admiratives, ce qui l'agacerait, mais de se comporter avec lui comme si elle ne l'avait jamais vu de sa vie. Elle n'avait pas voulu en dire davantage. Amélie avait haussé les épaules. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire, à elle, que ce type soit un chanteur ou un acteur célèbre... Une fois nu, il n'aurait sûrement plus l'air d'une star. Quoique... Si jamais elle tombait sur Johnny ou sur Depardieu, ça lui ferait un sacré truc à raconter à ses copines.

Il y avait dix minutes que la vieille femme l'avait conduite dans cet appartement, au premier étage du château, où elle l'avait abandonnée. « Le monsieur va vous rejoindre dans un moment », avait-elle susurré sur un ton de conspirateur. Amélie s'était retenue de lancer une réplique ironique du genre : « Pas possible ! Je croyais qu'on allait faire ça à distance ! »

Il y avait d'autant moins de doutes sur la présence prochaine du « monsieur » en question qu'un seau à glace trônait sur une table en marqueterie, avec une bouteille de grande marque à l'intérieur (la préférée de ses parents) et deux flûtes. Amélie avait rapidement exploré les lieux. Ils se composaient du salon où elle se trouvait, entièrement meublé Louis XV, d'une salle de bains (beaucoup plus moderne), et bien sûr, d'une chambre, également Louis XV, avec un lit à baldaquin de la taille d'une petite piscine.

Elle se contempla encore dans la glace. Au bout de ses longues jambes, elle portait des talons aiguilles qui la grandissaient encore. Une seule chose la

gênait un peu : son déguisement ne comportait pas de culotte, et quand elle bougeait, elle sentait un léger coulis frais sur ses fesses.

Elle s'était attendue à le voir entrer par la porte principale, qu'elle avait empruntée elle-même, et près de laquelle elle se trouvait. Elle sursauta légèrement en entendant une porte s'ouvrir et se refermer doucement, à l'autre bout de l'appartement, dans la chambre. Elle n'avait pas remarqué cette autre entrée, probablement dissimulée dans le papier peint, comme il y en avait tant dans les châteaux.

Elle ne se retourna pas et le vit soudain dans la glace. Il se tenait immobile à l'autre bout du salon et la regardait, un léger sourire flottant au coin de ses lèvres.

En tout cas, ce n'était ni Johnny, ni Depardieu, ni aucune star du show-biz qu'elle connaissait. Pourtant, il était effectivement célèbre. Amélie l'avait vu souvent, mais où... ? Il devait avoir soixante-dix ans, mais il avait encore de l'allure. Il était très grand, avec un visage de vieil acteur américain et une assez belle chevelure blanche légèrement ondulée. Amélie devait reconnaître que pour un vieux, il n'était pas mal. Ce qui était quand même un soulagement. Malgré l'argent, elle se voyait mal faire l'amour avec un monstre à moitié momifié.

Mais qui était ce type ? Elle ne « connaissait que lui », comme aurait dit sa mère, mais elle n'arrivait pas à le « remettre ».

Et puis, d'un seul coup, le flash !

Cet homme, ce n'était ni plus ni moins que Gilbert Lesaffre, l'ancien ministre ! Un de ces « indéboulinables », comme les appelait son père, qui avait fait partie de quatre ou cinq gouvernements. Amélie avait imaginé une star du show-biz et n'avait pas une seconde pensé à une vedette de la politique !

Elle se retourna, un peu plus intimidée qu'elle ne l'aurait cru.

— Bonjour, Amélie, fit Gilbert Lesaffre d'une voix suave. J'espère que je ne vous ai pas trop fait attendre ?

— Pas du tout, monsieur le...

Elle se rappela *in extremis* les consignes de la vieille femme : surtout, faire semblant de ne pas le reconnaître.

— On ne m'a pas menti, dit-il. Vous êtes ravissante.

— Merci.

Il s'avança, non pas vers elle, mais vers la table.

— Vous prendrez bien une coupe de champagne, histoire de bavarder en faisant connaissance ?

— Merci, répéta-t-elle.

Gilbert Lesaffre déboucha la bouteille d'une main experte et remplit les deux flûtes. Quand il lui tendit la sienne, ses doigts effleurèrent les siens,

sûrement exprès.

En tout cas, il avait des manières, ce qui était plutôt agréable. Et même des manières qui lui paraissaient un peu démodées, ce qui était étrange, mais presque rassurant. Non pas qu'Amélie aurait appelé au secours s'il s'était jeté sur elle comme une brute. Après tout, elle savait bien pourquoi elle était là. Mais ce genre de maladresse lui aurait rappelé certains garçons de son âge et l'aurait un peu déçue.

Ils échangèrent quelques banalités pendant un petit quart d'heure, « histoire de faire connaissance », comme il avait dit. Puis, sans quitter l'une des deux bergères Louis XV où ils étaient confortablement installés, Lesaffre demanda soudain :

— Voulez-vous me faire plaisir, Amélie ?

— Je suis là pour ça, répondit-elle, retrouvant son assurance.

— Levez-vous et tournez lentement sur vous-même, que je puisse vous admirer.

Elle s'exécuta, en devinant le regard du ministre qui dévorait chaque parcelle de son corps. Le feu du désir commençait à s'allumer en lui. Amélie le sentait, même si Lesaffre gardait en apparence la même réserve élégante d'homme bien élevé. Mais l'envie qu'un homme avait d'elle, c'était quelque chose d'animal, que l'expérience lui avait appris à reconnaître, comme le fauve sent la peur chez un être humain.

Instinctivement, elle se cambra, faisant saillir sa croupe, quand elle lui tournait le dos. Quand elle se trouvait face à lui, en revanche, elle se penchait légèrement, pour le provoquer de la pointe de ses seins maquillés.

Des flammes dansaient à présent dans les yeux de l'ancien ministre...

Gilbert Lesaffre avait toujours été d'une extrême sensibilité aux odeurs de femmes. Toutes les odeurs. Pas seulement les parfums.

Il ferma à demi les paupières et respira profondément. Ses narines s'élargirent imperceptiblement, comme toujours dans ces cas-là, quand il « goûtait » une fille avec le nez, d'abord, avant de la déguster, ensuite, comme un œnologue savoure le « nez » d'un grand bordeaux.

Amélie Forlanne-Vieuville dégageait de subtiles effluves d'un parfum que Lesaffre identifia immédiatement : *Paris*, d'Yves Saint-Laurent. Mais surtout, elle avait cette odeur particulière qui caractérisait les filles d'un certain milieu : un mélange de propreté entretenue avec des produits chers, d'absence de stress qui enlevait toute aigreur à la sueur... et de jeunesse, bien sûr. Un cocktail qui rendait Gilbert Lesaffre fou.

Parce que les filles qui sentaient cette odeur-là avaient longtemps été inaccessibles. Pour lui, en tout cas.

Fils d'un couple d'instituteurs de Charente, Gilbert Lesaffre était venu faire Sciences Po à Paris, au début des années cinquante. À l'époque, l'IEP,

rue Saint-Guillaume, l'Institut d'Études Politiques, selon l'appellation officielle, était surtout fréquenté par les fils et les filles « de famille », c'est-à-dire celles qui avaient les moyens de faire faire à leurs rejetons ce genre d'études.

Les jeunes bourgeoises fortunées de l'époque regardaient de haut le jeune Gilbert Lesaffre, le « paysan » qui n'était pas du « club ». Et il avait beau n'être pas trop mal de sa personne, elles le repoussaient avec des glossements de mépris, quand il se permettait une tentative d'approche.

Bien des années plus tard, les choses avaient changé. Lesaffre était passé de Sciences Po à l'ENA, et de l'ENA aux cercles du pouvoir. Il avait été deux fois ambassadeur, et collectionné quatre portefeuilles ministériels. Entre temps, il n'avait pas négligé ses propres affaires, et sa fortune personnelle le faisait classer régulièrement par les magazines financiers parmi les cinq cents français les plus riches.

Inutile de dire que l'attitude des femmes à son égard avait changé du tout au tout. Et Gilbert Lesaffre avait eu, au cours de ses années de pouvoir, d'innombrables occasions de vérifier le dicton selon lequel le pouvoir et l'argent sont de puissants aphrodisiaques.

Pourtant lui-même n'avait que rarement répondu aux avances de son entourage féminin.

Car Gilbert Lesaffre portait toujours en lui le souvenir des humiliations de sa jeunesse. À cause de cette blessure jamais refermée, il n'avait d'attirance que pour les jeunes bourgeoises de dix-huit/vingt ans.

Les mêmes que celles qui se refusaient à lui quand il n'était qu'un provincial fauché.

Les mêmes... ou plutôt leurs petites-filles.

C'était avec elles qu'il avait commencé à prendre sa revanche sur ce que lui avaient fait subir celles qui, aujourd'hui, pourraient être leurs grands-mères.

L'inconvénient, c'était que les petites-filles en question étaient beaucoup moins sensibles à ses charmes que toutes les femmes adultes qu'il connaissait. Pour la plupart d'entre elles, il n'était qu'un « vieux », point final.

Alors, il les payait. Cher. Il connaissait suffisamment la vie pour ne pas se sentir vexé par cette obligation. C'était normal, après tout, qu'elles aient besoin de ce petit « encouragement », pour les aider à oublier la différence d'âge.

Et le fait qu'il n'était plus au pouvoir.

Quant à l'argent... Ce n'était plus un problème.

Le sien était une bénédiction. Il lui permettait, en quelque sorte, de se venger à deux générations de distance...

Et l'aide de Chantal, en cela, était précieuse. Elle lui avait rendu beaucoup

de services, dans le passé. Mais plutôt dans d'autres domaines, grâce à ses relations dans le monde des affaires. Ils étaient même devenus amants, malgré la nette préférence de Lesaffre pour les filles plus jeunes. Simplement parce que Chantal était tombée amoureuse de lui, et qu'il avait fini par céder. En se disant qu'une femme qu'on « tient » par des liens à la fois physiques et émotionnels était plus facile à manipuler qu'une autre... Lesaffre ne lui avait pas caché ses préférences en matière de sexe. Et Chantal, avec une belle abnégation, s'était mise à recruter elle-même les filles qu'elle lui livrait ensuite.

Quitte à devoir les payer, Lesaffre s'épargnait au moins le ridicule de les « draguer ».

Peu à peu, Chantal et lui avaient mis sur pied une sorte de réseau, dirigé par trois personnes. La troisième était Alfred Lefour, le numéro deux de l'une des premières entreprises publiques françaises, Satelcom Engineering, qui, lui aussi, avait été l'amant de Chantal.

Lesaffre n'était pas le seul à profiter des agréments du réseau. Des hommes d'affaires et des politiques de toutes nationalités y avaient accès, eux aussi. Soit en payant, soit en échange de différents « services » dont Lefour ou Lesaffre pouvaient avoir besoin...

Malheureusement, il y avait eu cet enchaînement de scandales politico-financiers, et Chantal s'était retrouvée en prison. Lesaffre avait bien failli la suivre. Mais son immunité parlementaire l'avait protégé...

Quand Chantal était sortie, les choses avaient tout naturellement repris leur cours.

Comme si rien ne s'était passé.

Gilbert Lesaffre ne se lassait pas de détailler sous toutes les coutures – c'était le cas de le dire – la tenue d'Amélie Forlanne-Vieuville. La lingerie années cinquante lui faisait traverser le temps et lui donnait la sensation d'être de nouveau le jeune homme qui fantasmaient, non seulement sur les jeunes filles de bonne famille, mais aussi sur une starlette nommée Brigitte Bardot. Mais ce fantasme-là, il le partageait avec à peu près tous les hommes de la planète.

D'ailleurs, dans le domaine des fantasmes, le ministre ne s'était pas arrêté là. Toujours à la recherche de nouveaux plaisirs, il en avait découvert un autre. Sur le tard, celui-là.

Mais cet autre aspect de sa sexualité, il le gardait en réserve.

Pour tout à l'heure...

Cette jeune Amélie était décidément ravissante. Elle avait encore un visage d'adolescente, encadré par ses cheveux châtons mi-longs. Ses seins, d'une fermeté admirables, dardaient sur lui leurs pointes rougies selon ses instructions. Une petite « touche » qui l'avait toujours mis dans tous ses états. D'ailleurs, il sentait une bosse se former rapidement au bas de son ventre et tendre le tissu de son pantalon anthracite.

En se penchant encore une fois pour le faire profiter du spectacle de sa poitrine, Amélie s'en aperçut. Elle ne fit aucun commentaire, mais Lesaffre vit quelque chose se troubler dans son regard. Et ses pommettes s'enflammer légèrement.

Il sourit.

Amélie avait encore des restes de timidité, dus à son âge et à son éducation.

Et c'était ce que Lesaffre aimait par-dessus tout.

Il reposa son verre de champagne sur le guéridon, près de son fauteuil.

Il était temps de passer aux choses sérieuses.

— Approche-toi, dit-il d'une voix toujours douce, mais où perçait un soupçon d'autorité. Mets-toi à genoux devant moi.

Amélie s'exécuta, en faisant semblant de ne pas voir, entre les jambes du ministre la protubérance qui se trouvait à présent à trente centimètres de son visage.

— Tu as déjà eu des garçons dans ta vie, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Mais pas... Enfin...

Lesaffre laissa échapper un petit rire devant sa maladresse.

— Pas aussi vieux, c'est ça ? Tu vas voir que nous sommes tous pareils, quel que soit l'âge. Appuie-toi contre moi.

Comme Amélie hésitait un peu, il se pencha en avant, lui prit doucement la tête d'une main et l'attira à lui, plaquant sa joue contre son entrejambe.

— Tu vois l'effet que tu me fais ? dit-il. Tu le sens ?

Elle fit « oui » de la tête, et le frottement accentua encore le désir du ministre.

— À présent, dit-il, tu vas me prendre dans ta bouche. Vas-y, je te laisse faire.

Amélie Forlanne-Vieuville, qui s'attendait de toute façon à en passer par là, s'appliqua consciencieusement à défaire la ceinture de croco, puis les boutons... Délicatement, elle plongea les doigts dans l'ouverture et libéra la virilité du ministre. Elle était d'une taille plus importante que la plupart de celles qu'elle avait vues jusqu'ici, légèrement veinée de bleu, avec un casque rose gonflé de sève qui dodelinait dans la direction de sa bouche.

Comme un appel...

Amélie passa rapidement sa langue sur ses lèvres pour les humidifier, puis se pencha en avant et, écartant les mâchoires au maximum, engloutit jusqu'au fond de sa gorge le morceau d'homme qu'on lui offrait.

Malgré ses dix-huit ans, elle avait déjà derrière elle une pratique régulière de ce genre d'exercice. Ses jeunes amants ne se privaient pas de dire qu'elle « aimait ça ». Ils avaient raison. Amélie adorait sentir dans sa bouche la

fermeté élastique d'un membre viril, et avait appris à l'exciter du ballet infernal de sa langue, agaçant puis abandonnant les points les plus sensibles, revenant à la charge... Elle était capable de faire durer ce manège pendant des heures, conduisant n'importe quel homme au bord de l'explosion, et le maintenant dans cet état jusqu'à le rendre fou.

À entendre les soupirs, puis les gémissements rauques, que poussait Gilbert Lesaffre, la tête rejetée en arrière contre le dossier de son fauteuil, Amélie était en train de se montrer, une fois de plus, à la hauteur de sa réputation. L'homme grossissait à chaque minute, prisonnier du fourreau brûlant de ses lèvres. À croire qu'il allait vraiment exploser. Au sens propre.

Le sentant aussi, Lesaffre prit la tête d'Amélie entre ses mains et l'obligea doucement à l'abandonner.

— C'était fabuleux, dit-il. J'ai connu peu de femmes qui faisaient ça aussi bien que toi.

Il se leva.

— Sers-toi donc un autre verre de champagne, dit-il. Je reviens tout de suite.

Il disparut dans la chambre. Amélie en profita pour suivre son conseil et trempa ses lèvres dans le champagne... histoire de se rincer la bouche. Lesaffre avait dû aller ouvrir le lit et se déshabiller. Elle s'attendait à le voir revenir dans quelques minutes, en peignoir de bain.

À son grand étonnement, la porte se rouvrit presque tout de suite.

Et Amélie, de stupéfaction, lâcha son verre de champagne, qui se brisa sur le tapis avec un bruit étouffé.

Ses yeux s'écarquillèrent et sa mâchoire se décrocha. Elle se sentait brusquement stupide, comme une victime tombée dans un piège énorme qu'elle n'a pas vu venir.

En même temps, une peur panique montait en elle comme une fièvre qui grimpe à la vitesse de l'éclair.

Le ministre n'était ni nu, ni en peignoir.

Il était vêtu comme elle.

Même guêpière-bustier froufrouant aux fesses et ajouré à la hauteur des seins, même maquillage sur les tétons, mêmes jarretelles, mêmes bas noirs, mêmes talons aiguilles...

Avec une différence de taille : sa virilité dressée, pointée vers elle, qui jaillissait d'entre les froufrous de la guêpière.

Il ne lui manquait que le jupon transparent, qui ne devait pas tenir sous son costume.

Car vu la vitesse à laquelle il s'était mis « en tenue », il portait forcément cet accoutrement sous ses vêtements, depuis le début.

« Je viens de sucer un travelo ! » se dit-elle.

Sans qu'elle puisse en analyser les raisons exactes, cette constatation déclencha chez elle un mélange d'horreur et de panique. Sans doute parce que ses nombreuses expériences sexuelles avaient toujours, jusqu'à présent, été « normales ». Amélie Forlanne-Vieuville détestait toutes les formes de perversions et n'en avait jamais essayé aucune. La seule fois où un de ses amants, le jeune Frédéric Fournier-Martenot, avait voulu l'attacher pour lui faire tâter du « bondage », elle l'avait vertement envoyé bouler et avait rompu aussi sec.

Alors ça !

Pendant quelques instants, son regard se posa successivement et à toute vitesse sur les différents éléments de la tenue de Gilbert Lesaffre. Mais ses yeux revenaient toujours à cette colonne de chair qui en sortait comme une excroissance incongrue. Un peu comme ces harnais pourvus d'un énorme sexe en plastique, que les actrices des films pornos s'attachent au bas du ventre pour prendre leur partenaire féminine à la manière d'un homme.

— N'aie pas peur, dit Lesaffre en voyant l'expression paniquée d'Amélie. Je vais t'expliquer...

Le son de la voix du ministre était une anomalie supplémentaire, dans cette tenue. En l'entendant, Amélie poussa un petit cri d'oiseau.

Elle n'avait pas envie qu'il lui explique. Surtout pas. Et encore moins qu'il la touche.

Lesaffre fit un pas dans sa direction.

Son geste fonctionna comme un déclencheur.

Amélie Forlanne-Vieuville se rua vers la porte, l'ouvrit et se jeta dans le couloir.

Loin derrière elle, elle entendit la voix du ministre qui l'appelait. Puis, qui appelait quelqu'un d'autre :

— Rattrapez-la, bon sang ! Rattrapez-la ! Il ne faut pas qu'on la trouve dans cette tenue !

Mais « les autres », quels qu'ils puissent être, ne réagirent pas assez vite pour empêcher Amélie de trouver la sortie du « château ». Elle se retrouva soudain en pleine forêt, en pleine nuit et dans la neige. Mais elle ne sentait pas le froid, malgré la légèreté de sa tenue. Tout ce qu'elle éprouvait, c'était la peur, la panique indescriptible qui la rendait folle et la faisait courir, courir sans s'arrêter et sans savoir où elle allait.

Elle se retourna à un moment donné et aperçut, loin derrière elle, des faisceaux de lampes-torches qui s'entrecroisaient dans la nuit. On la poursuivait. Dieu seul savait ce qu'ils feraient d'elle s'ils la rattrapaient.

Cette pensée fit monter sa panique d'un cran et la fit courir encore plus vite. Heureusement, la lune était pleine et donnait juste assez de lumière pour

lui permettre de suivre un chemin forestier sans se cogner aux arbres.

Au bout d'un temps qui lui parut des siècles, Amélie Forlanne-Vieuville déboucha enfin sur une route. Une petite route, mais une route quand même. Elle la suivit, sans cesser de courir.

Une voiture finirait bien par passer...

Dans le peu de réflexion dont son cerveau était encore capable, elle réalisa que sa tenue était un véritable appel au viol. Elle pria pour que le conducteur du prochain véhicule soit une femme...

Soudain, des phares l'éblouirent. Elle se jeta littéralement au milieu de la chaussée, agitant les bras dans tous les sens. Le conducteur pila dans un crissement de pneus.

Amélie se jeta vers la vitre, qui s'ouvrit, côté passager.

— Vous êtes folle ! lui cria une voix. Heureusement qu'il n'y avait pas de verglas, sinon vous passiez sous la voiture !

Une femme !

Sans se préoccuper des vitupérations de la conductrice, Amélie ouvrit la portière et s'assit à côté d'elle.

— Démarrez, je vous en supplie ! Vite ! Ils sont derrière moi ! Ils veulent me tuer !

L'inconnue eut le réflexe que la jeune femme attendait et démarra sur les chapeaux de roues.

— Merci, soupira Amélie. Et maintenant, je vous en prie, sauvez-moi la vie une deuxième fois. Emmenez-moi à Paris.

— Vous avez de la chance, j'y vais, dit la femme, une brune à lunettes, en jean et blouson de daim.

Elle jeta un rapide coup d'œil de côté à sa passagère.

— Dans cette tenue, il est préférable que vous ne traîniez pas toute seule dehors. Surtout en pleine nuit. Vous sortez d'un bal costumé ?

— Non.

— Vous voulez me dire ce qui vous est arrivé ?

— Non... Excusez-moi... Je ne... Je ne peux pas...

Amélie fondit en larmes. D'un seul coup, tout se relâchait en elle. Les vannes s'ouvraient...

Elle renifla entre deux sanglots :

— Juste une chose, s'il vous plaît : déposez-moi à l'hôtel *Bristol*, faubourg Saint-Honoré. Après, je ne vous embêterai plus.

Malgré l'heure tardive, il y avait encore pas mal de circulation dans le hall

de l'hôtel *Bristol*. Des touristes américains, bien sûr, comme d'habitude, mais aussi tout un monde tournant autour de la haute couture et de la mode en général. Photographes, agents, stylistes... et surtout, mannequins. Les plus célèbres top-modèles du monde avaient l'habitude d'élire domicile dans ce palace, pendant les défilés parisiens. Et les clients masculins écarquillaient les yeux devant les sublimes créatures en jean et blousons, sacs à dos en bandoulière, qui regagnaient leurs quartiers après une longue journée de travail sur les podiums, sous les flashes et les caméras.

Le concierge, « l'homme aux clés d'or », avait pourtant remarqué une femme d'environ trente-cinq ans, vêtue d'un élégant tailleur Chanel (il s'y connaissait, depuis le temps), installée depuis près de deux heures dans un fauteuil du hall. Elle fumait cigarette sur cigarette, feuilletant les magazines qui lui tombaient sous la main. Autrement dit, l'attitude classique de la personne qui attend quelqu'un.

Le concierge, malgré le passage fréquent de top-modèles dont certains étaient célèbres (Caria Bruni, Laeticia Casta, Naomi Campbell, etc.), n'avait d'yeux que pour elle.

Il fallait dire qu'il était amateur de faits divers et lisait tous les jours *Le Parisien*.

Et que la femme en question avait souvent fait les gros titres.

Soudain, plus personne ne regarda les créatures de rêve, et le concierge cessa d'observer la femme assise dans son fauteuil.

Une fille venait de débouler dans le hall de l'hôtel.

Outre le fait qu'elle était ravissante (ce qui, ce soir, n'était pas un signe particulier), elle était à moitié nue (ce qui l'était davantage). À première vue, elle portait une sorte de tenue de strip-teaseuse des années cinquante.

Le concierge en avait vu d'autres, dans le genre déguisement.

Mais ce qui frappait le plus, chez cette fille très jeune, c'était l'expression de terreur absolue qui déformait littéralement son visage.

Elle se jeta en avant, sans voir les trois marches qui – chose rare dans un palace – descendaient depuis l'entrée jusqu'au dallage du hall.

Elle trébucha et partit en vol plané, la tête la première. Son crâne heurta violemment le rebord d'une table basse en teck – un bois très dur – qui se trouvait tout près du fauteuil qu'occupait la femme de trente-cinq ans.

La fille ne bougeait plus. Sa jupe transparente s'était retroussée et tout le monde pouvait voir qu'elle ne portait rien en dessous.

Dans le hall, c'était la panique. Les mannequins criaient dans toutes les langues, les clients exigeaient une intervention immédiate de la police, un garçon se prit les pieds dans un tapis et renversa son plateau de cocktails...

Le concierge garda son sang-froid et décrocha le téléphone intérieur pour appeler le médecin de l'hôtel. Par chance, il réussit à le joindre

immédiatement, sachant qu'il se trouvait dans la suite de la maharani de Tarafuga, qui souffrait de maux de ventre après une indigestion de fruits de mer.

Le médecin examina la fille, toujours inanimée sur le sol. Il ne lui fallut que quelques instants pour annoncer qu'elle était morte. Cause du décès : « fracture du rocher », dit-il.

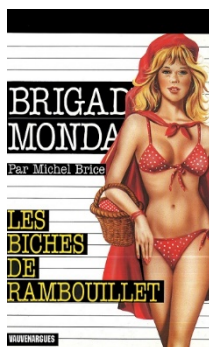
Devant les regards interrogateurs, il ajouta, sur un ton professoral :

— C'est la partie interne de l'os temporal. Si elle se fracture, elle déclenche une hémorragie cérébrale plus ou moins violente mais toujours fatale. La mort peut intervenir vingt-quatre heures plus tard, ou... Immédiatement, comme dans le cas de cette pauvre fille.

Le concierge ne l'écoutait plus. Il avait les yeux rivés sur le double battant de la porte d'entrée.

Par où, en voyant débouler la jeune fille, la femme de trente-cinq ans venait de s'enfuir comme si elle avait le diable à ses trousses.

CHAPITRE II



La photo fit le tour du bureau directorial, passant des mains de Charlie Badolini, patron de la Brigade Mondaine, à celles du commandant de police Boris Corentin ; à celles, enfin, de son équipier et meilleur ami, le capitaine de police, Aimé Brichot.

Et tout ça en silence. Car la photo, qui représentait une fille de dix-huit ans en tenue sexy des années cinquante, morte, jupon retroussé, dans le hall du *Bristol*, était suffisamment éloquente.

Charlie Badolini alluma une autre Job Spéciale, cigarettes hautement nicotinisées qu'il se faisait envoyer par cartons entiers de sa Corse d'origine. Il était à peine huit heures du matin, il faisait encore nuit, et la pièce était déjà noyée dans un brouillard épais.

— Avouez que ça méritait que je vous réveille à l'aube, fit Badolini.

Corentin et Brichot hochèrent pensivement la tête.

— Amélie Forlanne-Vieuville, récita Boris Corentin, dix-huit ans, en terminale à Saint-Jean de Passy, officiellement domiciliée chez ses parents, 24 rue Saint-James, à Neuilly.

— Bravo, Boris, fit Badolini en se réinstallant derrière son bureau Empire sorti des réserves du Mobilier national, je vois que votre mémoire est toujours à la hauteur de sa réputation.

— Je vous en prie, patron, fit Corentin en s'asseyant dans l'un des deux fauteuils à accoudoirs tête-de-lion destinés aux visiteurs. Vous nous avez donné ces infos, il y a trois minutes à peine...

À son tour, il sortit son paquet de cigarettes de la poche intérieure de son parka en goretex, un vêtement polaire que le froid qui régnait à l'extérieur justifiait amplement.

— Pour continuer à résumer ce que vous venez de nous apprendre, patron, dit-il, cette jeune femme avait l'air à la fois terrorisée et essoufflée, d'après les nombreux témoins qui l'ont vue débarquer dans le hall du *Bristol*.

— En clair, reprit Aimé Brichot en remontant de l'index ses lunettes de myope sur l'arête de son nez, elle avait toutes les apparences d'une fille ayant échappé de justesse à une tentative de viol.

— En effet, fit Badolini. Mais ce qui est curieux, c'est que, vu sa tenue, elle était comme qui dirait préparée pour ça. Et, à moins qu'on ne l'ait forcée à s'habiller de cette manière, on peut penser qu'elle était plus ou moins consentante.

— « Plus ou moins », patron ? interrogea Boris avec un sourire en coin.

Badolini haussa les épaules :

— Oui. Je pense à une espèce de partouze costumée. Elle aurait pu y participer par goût, ou parce qu'on la payait pour ça. C'est ce que j'entends par « plus ou moins consentante ». En tout cas, s'il y a eu tentative de viol, elle y a échappé...

— Ah bon ? firent ensemble Boris et Aimé.

— Oui. Aucune trace de rapport sexuel, d'après le légiste. Ni contraint, ni consentant.

Corentin soupira :

— Alors, c'est qu'on a voulu la violer, qu'elle a eu peur, qu'elle s'est enfuie et qu'elle a atterri dans ce hall d'hôtel.

Aimé Brichot passa une main sur son crâne presque entièrement dégarni.

— Avec tout ça, dit-il, on n'est pas très avancé. Et d'abord, qu'est-ce qu'elle est venue faire au *Bristol* ? Quand on cherche à échapper à des poursuivants, si c'était son cas, on fonce au commissariat le plus proche, non ?

Un demi-sourire apparut sur le visage rond de Badolini.

— Alors, là, messieurs, dit-il, je peux peut-être éclairer votre lanterne. Figurez-vous que le concierge du *Bristol* – un homme qui a le sens de l'observation, comme tous les concierges de palaces – a remarqué la présence dans le hall d'une personne qu'il a reconnue tout de suite, pour la bonne raison que c'est une vedette...

Boris et Aimé échangèrent un regard interloqué.

— Vous voulez dire une star du show-biz, patron ? demanda Boris.

— Une star, certainement, ricana Badolini, mais plutôt une star des « affaires »... Et j'emploie ce mot au sens judiciaire du terme.

— Ne nous laissez pas mijoter plus longtemps, patron, supplia Brichot.

Badolini exhala un énorme nuage bleuté et lâcha :

— Chantal Vallette... Ça vous dit quelque chose, j'imagine ?

Corentin et Brichot en restèrent hébétés pendant quelques secondes.

— Chantal Vallette ? répéta enfin Boris. Celle de l'affaire Satelcom Engineering ?

Badolini hocha la tête, visiblement ravi de son effet.

— La même. L'intermédiaire entre cette grande entreprise publique et le gouvernement. Celle qui était à la fois la maîtresse d'Alfred Lefour, le numéro deux de Satelcom, et de Gilbert Lesaffre, l'ancien ministre. Celle qui bénéficiait, aux frais de Satelcom, d'un luxueux appartement de fonction et de crédits personnels illimités. Celle qui organisait chez elle des parties fines où des filles très jeunes faisaient le bonheur de tous les futurs gros clients de Satelcom... histoire de les encourager à signer les contrats.

— Et qui savait convaincre aussi bien Gilbert Lesaffre, quand il était ministre, que les autres membres du gouvernement, de prendre les décisions qui étaient en accord avec les intérêts de Satelcom, compléta Corentin. Jusqu'à ce que le scandale éclate et que Chantal Vallette se retrouve en prison. D'où elle est sortie, si je me souviens bien, il y a six mois.

Il écrasa sa cigarette dans le vaste cendrier en onyx que Charlie Badolini avait rapporté un jour d'un congrès inter-polices à Mexico, et qui trônait depuis sur son bureau.

— Je me trompe, ou vous pensez la même chose que moi, patron ?

Avant de répondre, Badolini redressa un peu sa silhouette massive tassée derrière son bureau.

— Je crois que nous pensons la même chose, en effet. Dans le cadre de ses activités antérieures, Chantal Vallette avait mis sur pied un véritable réseau de filles, destiné à offrir des faveurs sexuelles aux clients de Satelcom. J'ai bien l'impression qu'après cette courte... interruption carcérale, elle a tout bonnement repris ses activités.

— Vous croyez que Chantal Vallette et Amélie Forlanne-Vieuville avaient rendez-vous au *Bristol*, patron ? suggéra Aimé Brichot.

Corentin répondit à la place de Badolini :

— Ça me paraît plus que probable, Mémé. À mon avis, Chantal Vallette avait dû recruter cette fille pour un client quelconque, comme elle l'a souvent fait. Elle jouait les mères maquerelles, quoi. Une fois de plus. J'imagine qu'elles devaient se retrouver à l'hôtel après la séance érotique avec le client. Amélie devait sans doute lui faire un rapport, lui dire si tout s'était bien passé, et en profiter pour se faire payer.

— Seulement, intervint Aimé Brichot, les choses se sont précisément mal passées. Amélie Forlanne-Vieuville a déboulé en tenue de travail, si j'ose dire, ce qui n'était sûrement pas prévu...

— Ce qui l'était encore moins, le coupa Boris, c'était qu'elle se tue, à peine arrivée.

— Et c'est ce qui explique, compléta Badolini, que Chantal Vallette ait pris peur et se soit enfuie. Avec ses antécédents, elle n'avait sûrement pas envie que tout le monde sache qu'elle était mêlée à une nouvelle histoire de proxénétisme. À plus forte raison quand cette histoire tourne mal.

Les trois hommes restèrent pensifs pendant quelques instants. Dehors, au-dessus de la place Saint-Michel, le jour commençait à se lever et la Seine sortait doucement de l'ombre.

— Je pense à une chose... fit soudainement Corentin.

Les deux autres tournèrent vers lui des regards interrogateurs.

— Si Chantal Vallette a reconstitué son réseau de filles, ce qui est probablement le cas, c'est qu'elle a une clientèle pour ça. Or, elle a toujours évolué dans les milieux d'affaires et ceux de la politique. Tous ces personnages haut placés, Gilbert Lesaffre en tête, se sont empressés de faire comme s'ils ne la connaissaient pas, quand elle a eu ses ennuis. Mais maintenant, les contacts ont dû se renouer. Et puisqu'on parle de politique, inutile de vous rappeler ce qui se passe en ce moment-même chez nous. Et plus précisément au château de Rambouillet...

Charlie Badolini frappa violemment son sous-main en cuir de Cordoue.

— Bon sang ! éructa-t-il. La conférence de la paix des Balkans !

— Sans parler des représentants d'un certain nombre d'autres nations, comme la France, les États-Unis ou la Grande-Bretagne, continua Boris. Imaginez qu'on découvre qu'un réseau de filles fonctionne au milieu de tout

ça, et que les participants utilisent leurs services pour se « détendre » entre deux réunions...

Charlie Badolini était légèrement plus pâle, tout d'un coup.

— Et merde... grogna-t-il entre ses mâchoires serrées. Si un scandale pareil éclate, c'est carrément sur la France que ça rejaillira. Déjà qu'à l'étranger, on ne nous prend pas toujours au sérieux...

Aimé Brichot se racla la gorge, comme il le faisait souvent pour annoncer une intervention de sa part.

— Bref, dit-il, il y a urgence. SI je comprends bien, il faut absolument remonter cette filière et démanteler ce réseau avant qu'il ne soit découvert et que le scandale éclate. Et pour ce faire, nous avons deux pistes : Chantal Vallette et Amélie Forlanne-Vieuville. Malheureusement, la première a disparu et la seconde est morte.

— Oui, mais elle a des parents qui, j'imagine, sont bien vivants, fit Boris en allumant une autre cigarette. Ils pourront peut-être nous donner quelques informations sur les habitudes de leur fille et ses fréquentations.

— Si tu crois qu'elle leur racontait ce genre de choses... fit Brichot avec un petit rire désabusé.

— Je me doute bien que non, Mémé. Mais le peu qu'ils savent pourra peut-être nous aider. De toute façon, c'est notre seule piste pour l'instant. En attendant de remettre la main sur Chantal Vallette, qui doit se cacher quelque part.

— Je vais lancer un avis de recherche, décida Badolini en allongeant la main vers son téléphone.

— Parfait, fit Boris en se levant. Tu viens, Mémé ? Le temps de prendre un petit déjeuner, il sera une heure presque décente pour aller déranger les habitants des beaux quartiers.

À la hauteur du 24 rue Saint-James, à Neuilly, il n'y avait qu'un mur et une simple porte en bois verni avec un interphone doublé d'une caméra. Quand Boris et Aimé se furent annoncés, il y eut un bourdonnement métallique et la porte s'ouvrit, commandée à distance depuis l'intérieur.

Ils avancèrent, et retinrent de justesse un sifflement d'admiration.

Le jardin dans lequel ils se trouvaient avait les dimensions d'un véritable parc. Recouvert de neige, contrairement à la rue, où elle avait fondu, ce qui rendait le contraste encore plus saisissant.

Il fallait parcourir une vingtaine de mètres pour atteindre l'entrée de la maison proprement dite. Elle avait trois étages et était construite dans le style d'un manoir normand. Sur le seuil apparut un homme qui pouvait avoir quarante-cinq ans. Il avait l'air de ce qu'il était, c'est-à-dire du directeur de la

branche française d'une des plus importantes banques suisses. Cheveux grisonnants, lunettes d'écaille, visage maigre, il portait une robe de chambre molletonnée qui lui descendait jusqu'aux pieds. Ces derniers étant enveloppés dans des pantoufles de cuir verni à monogrammes d'or.

Il leur tendit une main à l'annulaire de laquelle brillait une chevalière armoriée.

— Étienne Forlanne-Vieuville. Je vous attendais, messieurs. Entrez vite, il fait assez frais.

Le salon évoquait un relais de chasse comme dans les films des années vingt, avec des fauteuils en tapisserie, un mobilier d'inspiration Louis XIII, des têtes de cerfs et de sangliers aux murs, et un âtre gigantesque où brûlait un feu de bûches dans lequel on aurait pu faire tourner à la broche un agneau entier.

— Installez-vous, je vous en prie, fit le maître des lieux en leur désignant les deux fauteuils les plus proches du feu. Prendrez-vous un breakfast ?

Boris et Aimé déclinèrent, mais acceptèrent une tasse de café. Une soubrette vêtue d'un petit tablier blanc le leur servit avant de disparaître.

— J'ai été prévenu du drame il y a deux heures, dit Étienne Forlanne-Vieuville en se posant négligemment sur un pouf d'inspiration marocaine. Votre directeur, monsieur... Badolini, je crois, m'a averti de votre visite.

— Nous comprenons ce qu'elle peut avoir de pénible, étant donné les circonstances, l'assura Boris. Croyez que nous sommes navrés de vous déranger à un moment pareil, mais les besoins de l'enquête...

— Ne vous excusez pas, répliqua aussitôt le banquier en l'interrompant d'un geste. Cela devait arriver un jour ou l'autre. Cette... issue fatale, ma femme et moi la redoutions depuis longtemps.

— Vraiment ? fit Aimé en grimaçant à cause du café brûlant.

— Hélas oui, continua le maître de maison. Vous voyez... Amélie est... était une jeune fille extrêmement... comment dire ?... turbulente. En révolte permanente contre sa famille, son milieu. Comme tant d'autres, me direz-vous. Elle nous méprisait ouvertement, ce qui ne l'empêchait pas de profiter de tous les avantages matériels et du confort que nous lui avons toujours procurés. Depuis longtemps, nous n'avions plus aucune prise sur elle, sa mère et moi. Très jeune, elle a commencé par coucher à gauche et à droite... Je crois même savoir qu'elle se droguait... Elle a fréquenté des voyous de la pire espèce, qui l'ont entraînée dans Dieu sait quelles aventures. Au début, je crois que c'était moins par goût que pour nous... « emmerder », comme elle disait. Ce en quoi elle a parfaitement réussi. Tout cela, je l'ai su par recoupements, ou par des amis à nous dont les fils avaient été les amants de ma fille. Car Amélie, vous pensez bien, ne me faisait pas de confidences.

Boris avala une gorgée de café (après avoir soufflé dessus) et demanda :

— Est-ce qu'elle en faisait à votre femme ?

Étienne Forlanne-Vieuville haussa les épaules.

— J'en serais surpris. Marie-Odile n'était pas en meilleurs termes que moi avec Amélie.

— Nous aimerions tout de même vérifier, dit Aimé Brichot. On ne sait jamais. Un détail sur son emploi du temps ou sur telle ou telle de ses fréquentations qu'elle aurait... lâché dans la conversation. Ou dans le cadre d'une dispute. Vous savez, nous n'avons que peu d'indices, alors... (il jeta un œil à la flambée) nous faisons feu de tout bois.

— Mais de toute façon, reprit le banquier, Amélie n'a pas été assassinée. Sa mort était un accident. Il n'y a pas de meurtrier dans votre affaire. Et je ne vois pas ce que la Criminelle...

— Nous ne sommes pas la Criminelle, mais la Mondaine, l'interrompit Corentin. Quant à dire que votre fille n'a pas été assassinée, je ne serais pas aussi affirmatif. Elle s'est tuée parce qu'elle était dans un état de panique indescriptible. Ceux qui l'ont mise dans cet état sont donc indirectement responsables de sa mort.

Étienne Forlanne-Vieuville s'immobilisa, la tasse en l'air, et regarda Boris comme s'il lui annonçait une soudaine dévaluation du franc suisse. Ou quelque chose d'aussi incroyable.

— J'avoue que je n'avais pas vu les choses sous cet angle, lâcha-t-il enfin.

— Nous pensons qu'il existe derrière tout ça une organisation importante et terriblement puissante. Et qui pourrait faire d'autres victimes, comme Amélie.

— C'est pourquoi, renchérit Aimé, si nous pouvions avoir un rapide entretien avec madame votre épouse...

L'homme d'affaires reposa sa tasse sur un guéridon aux pieds torsadés, tira sur les pans de sa robe de chambre et se leva.

— Bien, dit-il, je vais voir ce que je peux faire. Mais je dois vous prévenir que mon épouse a moins bien tenu le choc que moi. Elle a bu beaucoup d'alcool et a pris des cachets pour dormir. Résultat, elle est en piteux état. Enfin, je vais essayer de la tirer du lit. Si vous voulez bien patienter un instant...

Il quitta la pièce.

— Drôle de bonhomme, souffla Aimé Brichot à sa flèche. On dirait qu'il s'en fout complètement, de la mort de sa fille.

— Je n'en suis pas si sûr, Mémé. Je crois plutôt qu'il appartient à ce genre de milieu grand-bourgeois où on considère comme vulgaire de montrer ses sentiments. Encore moins ses émotions.

— Et sa femme, tu crois qu'elle sait quelque chose ?

Boris eut une moue incertaine.

— On ne sait jamais. On dit que les filles se confient plus volontiers à leur mère...

Ils eurent le temps de finir leur tasse de café avant que Marie-Odile Forlanne-Vieuville ne fasse son apparition.

« Apparition » était le mot.

Elle devait avoir une petite quarantaine, mais faisait pratiquement dix ans de moins. Grace, sans doute, aux soins esthétiques coûteux que les moyens de son mari lui permettaient. Elle était brune, les cheveux courts, très grande, et se déplaçait d'une démarche féline qui faisait s'écarter à chacune de ses ondulations les pans de sa chemise de nuit en soie crème. Ce qui permit à Boris de constater, alors qu'elle se dirigeait droit vers lui, qu'elle avait des jambes interminables et musclées, un ventre plat et une poitrine volumineuse dont la fermeté n'avait sûrement rien à envier à celle de sa fille. Il s'en rendait d'autant mieux compte que Marie-Odile Forlanne-Vieuville ne portait absolument rien sous son peignoir entrouvert. À chaque pas qu'elle faisait, Boris entrevoyait, au bas de son ventre, une toison épaisse, noire, et brillante qui semblait le provoquer.

Sa démarche était souple, mais un peu hésitante quand même. Ses traits étaient tirés et ses yeux cernés, mais cela n'altérait pratiquement pas sa beauté de déesse grecque.

Elle tendit la main à Boris, qui ne vit pas ses yeux, cachés derrière des lunettes noires. Elle ne se força pas à sourire.

— Messieurs...

Boris se présenta, et présenta Aimé Brichot, auquel Marie-Odile Forlanne-Vieuville adressa un rapide signe de tête. Elle s'installa face à Corentin, sur le pouf que son mari venait de quitter. Étienne Forlanne-Vieuville n'avait pas réapparu.

Boris s'excusa encore une fois de leur visite et résuma pour la femme ce qu'il venait de dire au mari.

— Un indice, quelque chose qui pourrait nous renseigner sur les déplacements de votre fille, son emploi du temps ou ses fréquentations, demanda-t-il, n'importe quoi... Même un détail qui vous aurait semblé insignifiant...

— Avez-vous une cigarette ? demanda Marie-Odile Forlanne-Vieuville au lieu de lui répondre.

Boris s'empressa. Quand il approcha la flamme de son briquet, elle emprisonna ses mains dans les siennes et les garda une fraction de seconde de plus qu'il n'était absolument nécessaire.

— Amélie ne me faisait pas de confidences, dit-elle enfin. Mon mari a dû vous dire que nous n'étions pas dans les meilleurs termes, elle et nous.

— En effet, madame, mais j'avais espéré qu'à sa mère...

Marie-Odile Forlanne-Vieuville eut un geste agacé.

— Elle allait, elle venait... Elle faisait les quatre cents coups... Depuis un an ou deux, elle s'était mise à sécher les cours. Nous l'avons su par le proviseur de Saint-Jean de Passy. Pour le principe, je m'obstinais à lui demander où elle allait, à chaque fois que je la voyais sortir. À chaque fois, elle m'envoyait bouler...

Elle croisa les jambes sans aucune retenue et sans chercher à refermer les pans de son peignoir. Sa toison luxuriante apparut dans le champ de vision de Boris, qui s'efforça de regarder ailleurs.

Il crut déceler l'ombre d'un sourire sur le visage de Marie-Odile Forlanne-Vieuville. Comme si elle l'avait fait exprès. Boris commençait à comprendre de qui Amélie Forlanne-Vieuville tenait ses insatiables appétits sexuels...

— Maintenant que vous m'y faites penser, reprit-elle, quelque chose me revient. Hier soir, je lui ai demandé une fois de plus où elle allait. Comme elle refusait de me répondre, nous nous sommes évidemment disputées. Et à un moment donné, elle m'a lancé : « Je vais dans un château, si tu tiens à le savoir ! » Là-dessus, elle a claqué la porte. C'est tout.

C'était tout, en effet. Boris et Aimé ne purent rien tirer d'autre de Marie-Odile Forlanne-Vieuville. Au bout d'une vingtaine de minutes, la conversation tournant en rond, ils prirent congé. La maîtresse de maison les raccompagna jusqu'au seuil. Ou plutôt, raccompagna Boris, son corps frôlant le sien. La sensualité qu'elle exsudait par tous les pores de la peau était littéralement palpable. Une vraie bombe. Boris n'osa pas imaginer ce que ça pouvait donner, quand elle était au sommet de sa forme.

Il souhaita intérieurement à son mari de ne pas être cardiaque.

Encore une fois, Marie-Odile Forlanne-Vieuville retint sa main dans la sienne quelques secondes de plus que les convenances ne l'auraient voulu.

— Si vous avez d'autres questions à me poser, surtout, n'hésitez pas, souffla-t-elle d'une voix légèrement rauque.

Boris l'assura qu'il n'hésiterait pas.

CHAPITRE III



L'obscurité était totale. Dans le faisceau des phares de la Volvo, les arbres avaient l'air de danser au milieu de la chaussée.

Cet itinéraire, Chantal Vallette l'avait parcouru des centaines de fois et elle le connaissait par cœur. Mais cette nuit, la panique déformait sa vision. Dans son affolement, elle roulait trop vite sur cette route, un chemin forestier plutôt, à peine praticable en cette saison pour une voiture comme la sienne qui n'était pas un tout-terrain. À chaque nid de poule, la Volvo cahotait, bondissait, patinait dans les ornières ; sur les bas-côtés, comme si elle voulait l'engloutir, la forêt lançait ses arbres, dont les branches basses fouettaient le pare-brise, à l'assaut de ce corps étranger.

Chantal sentait son cœur cogner à se rompre sous son chemisier de soie sur lequel elle portait une doudoune matelassée. Elle était en train de jouer sa vie à quitte ou double. Ou bien Alfred et les autres n'étaient pas encore au courant de « l'incident » du *Bristol*, et tout se passerait normalement. Ou bien ils l'étaient... et sa peau ne vaudrait plus grand-chose.

Heureusement, Amélie Forlanne-Vieuville n'était morte qu'une heure plus tôt. La radio et les journaux n'en parleraient pas avant les premières heures de la matinée.

D'ici là, en principe, elle serait loin. Et elle aurait emporté avec elle une chose qui lui servirait de garantie de survie...

Chantal Vallette jeta un rapide coup d'œil à l'horloge lumineuse du tableau de bord.

Minuit moins cinq. Le casting était prévu pour minuit. Et elle n'était plus qu'à cinq minutes du château. Elle s'efforça de respirer lentement et profondément. Il fallait qu'en arrivant, elle ait l'air parfaitement maîtresse d'elle-même.

La bâtisse apparut soudain devant elle, dans une trouée au milieu de la forêt. En fait de château, c'était plutôt une sorte de gros manoir en briques, de style Louis XIII. Un ancien relais de chasse à courre. En plus cossu.

Il était perdu au milieu des treize mille hectares de la forêt de

Rambouillet, et le moins qu'on puisse dire, c'était qu'il fallait connaître pour trouver l'endroit. C'était d'ailleurs bien pour ça qu'Alfred et les autres l'avaient choisi. Pour ça... et pour sa proximité avec un autre château, beaucoup plus important et beaucoup plus célèbre, celui-là, où se déroulaient en ce moment même les ultimes tentatives de négociations de paix entre les différents pays de l'ex-Yougoslavie...

À peine eut-elle franchi la porte d'entrée qu'elle se trouva nez à nez avec Alfred Lefour.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, hâlé en permanence, très brun, avec un corps puissamment charpenté, un peu de ventre et une tête ronde aux traits épais. Ses petits yeux bruns, pétillants d'intelligence et de cruauté, mettaient son interlocuteur mal à l'aise et lui donnaient l'impression qu'il était difficile de lui cacher quoi que ce soit, même ses pensées les plus intimes. Sous son nez très large et légèrement aplati, une bouche de gros bébé lippu s'arrondissait en permanence autour d'un havane énorme et hors de prix.

Mais Alfred Lefour avait les moyens.

— Alors, fit-il d'entrée de jeu, tu l'as retrouvée, cette petite salope ?

Il avait une pointe d'accent méridional et une voix légèrement gaillonneuse à la Charles Pasqua.

— Oui, fit Chantal Vallette. Elle est finalement venue au rendez-vous, comme prévu. Rassure-toi, elle s'est calmée. Tu peux rassurer Gilbert : elle ne parlera pas. Je lui ai fait comprendre que c'était dans son intérêt. Elle m'a même demandé de l'excuser auprès de lui.

Alfred Lefour laissa échapper un ricanement méprisant et sortit son téléphone portable.

— J'appelle Gilbert pour le rassurer. Il est dans tous ses états, depuis ce soir. Quant à toi, au boulot. Tout le monde est là. Ils t'attendent au salon.

Chantal Vallette abandonna son ex-amant dans le vestibule et gagna la pièce de réception.

Une douzaine de filles étaient debout autour d'une table où on avait disposé des boissons non alcoolisées et de petits sandwiches. Elles picoraient sans réel appétit, plutôt pour se donner une contenance, et n'échangeaient pas un mot. Pour la bonne raison qu'elles ne se connaissaient pas. Chantal Vallette, qui les avait « recrutées » dans les rallyes et autres soirées huppées des beaux quartiers de Paris, savait que la plus jeune avait dix-huit ans, la plus âgée vingt-deux.

À l'autre bout de la pièce, le même nombre d'hommes en tenue décontractée bavardaient, eux, à voix basse mais avec des signes évidents de complicité. On les sentait beaucoup plus à l'aise. Comme si les lieux et les circonstances leur étaient familiers.

Eux aussi, Chantal Vallette les avait choisis. Certains étaient des clients

du réseau, d'autres des amis à elle ou des relations d'Alfred qui avaient envie de s'amuser. Ils avaient entre quarante-cinq et soixante ans, n'étaient ni beaux ni athlétiques. Ça aussi, c'était exprès. Ils étaient là pour tester les candidates. Et il fallait qu'elles apprennent à se soumettre à d'autres « interlocuteurs » que leurs jeunes partenaires habituels. Et en ayant l'air d'aimer ça, en plus.

Chantal Vallette soupira. Comme d'habitude, les filles étaient à peu près toutes en jean, malgré sa recommandation d'arriver dans une tenue un peu plus féminine. Enfin... Il faisait froid, la forêt était recouverte de neige, et on ne pouvait pas vraiment leur en vouloir.

Elle s'avança et réclama leur attention. Les filles se tournèrent vers elle et s'immobilisèrent dans une sorte de garde-à-vous un peu ridicule.

— Merci d'être venues au rendez-vous que je vous ai donné, dit Chantal Vallette avec un sourire rassurant. Vous savez toutes pourquoi vous êtes ici. Parce que vous n'avez pas froid aux yeux, que vous avez envie d'expérimenter de nouvelles sensations, et gagner beaucoup d'argent. Je vous en félicite. Mais avant, il va falloir me montrer de quoi vous êtes capables. En un mot, me prouver que vous êtes aussi libérées que vous vous êtes vantées de l'être. Sachez que nos clients sont des hommes d'expérience, qu'ils en ont vu d'autres, et qu'ils sont exigeants. Mon rôle est de leur trouver des filles capables de ne pas les décevoir. Et même de les surprendre. Maintenant, conclut-elle de sa voix un peu traînante, si l'une d'entre vous veut renoncer, il est encore temps. Après, il sera trop tard.

Les filles se regardèrent du coin de l'œil. Personne ne pipa mot.

— Bien, enchaîna Chantal, je vais vous attribuer à chacune un partenaire. Ils connaissent la procédure, ils ont l'habitude. Vous n'aurez qu'à vous laisser guider. Mais sachez que vous serez observées pendant toute la durée de l'épreuve.

Elle fit signe aux hommes de s'approcher et forma les couples. Deux par deux, les partenaires d'un soir disparurent dans l'escalier qui conduisait au premier étage.

Chantal Vallette se retrouva seule dans le grand salon meublé comme un relais de chasse, en souvenir de l'ancienne affectation de la bâtisse. Elle lâcha un profond soupir. Jusque-là, les choses se passaient bien. Même Alfred, qui la connaissait sans doute mieux que personne, n'avait pas décelé son trouble, tout à l'heure.

Elle éprouva soudain le besoin de boire quelque chose de fort, histoire de se remonter. Elle se dirigea vers le bar, caché dans un panneau mural, et se servit un double whisky sans eau ni glace.

Et maintenant ?... Aller tout de suite chercher ce qu'elle était venue chercher, et s'enfuir sans demander son reste ? Ou attendre encore un peu, le temps de jouer à fond son rôle de « directrice de casting », comme elle aimait à s'appeler ?

Elle opta pour la deuxième solution. D'abord parce qu'Alfred Lefour devait encore se trouver quelque part dans la maison (elle n'avait pas entendu sa voiture démarrer) et qu'il trouverait louche de la voir partir avant la fin de « l'examen ». Ensuite, parce qu'elle devait bien se l'avouer à elle-même : elle brûlait d'envie d'observer ses jeunes recrues dans le feu de l'action.

Dans les soirées où elles les avait remarquées, elle les avait longuement regardé danser, se mouvant avec toute la jeune sensualité de leur corps presque adolescent, leurs seins de jeunes filles rebondissant sous leur tee-shirt, leurs fesses rondes et fermes ondulant dans leur jean...

Un spectacle qui, à chaque fois, lui mettait le feu au ventre.

Sexuellement, Chantal Vallette avait une nette préférence pour les hommes. Mais elle n'avait jamais dédaigné les plaisirs saphiques. Et, en approchant doucement de la quarantaine, elle s'apercevait qu'elle était de plus en plus attirée par les filles très jeunes.

Un point commun qu'elle avait avec la plupart des hommes de son âge.

Tout ça ne l'empêchait pas de se sentir tout à fait épanouie, et parfaitement bien dans sa peau. Enfin, en temps normal. Parce que ce soir...

Elle décida de mettre de côté ses problèmes pendant un moment. Au moins jusqu'à la fin des tests de recrutement. Puisqu'il le fallait, autant joindre l'utile à l'agréable.

Emportant son verre de whisky, elle s'engagea dans l'escalier où les couples d'un soir avaient disparu.

À l'étage, elle déboucha dans un long couloir lambrissé sur lequel donnaient une dizaine de chambres. À côté de chaque porte, à mi-distance de la suivante, il y en avait une autre. Mais ces portes-là, on ne les remarquait pas, pour la bonne raison qu'elles étaient confondues dans les boiseries. On ne voyait pas leur contour et elles n'avaient pas de poignées.

Chantal s'approcha de la première et glissa son index dans une encoche pratiquée dans l'épaisseur d'une moulure. Aussitôt, la porte s'ouvrit dans un silence absolu. Elle entra et referma derrière elle. Elle était dans une petite pièce, entièrement plongée dans l'obscurité. Elle tendit la main vers un mécanisme dont elle connaissait l'emplacement exact, et le panneau qui se trouvait devant elle coulisssa.

La chambre où s'était enfermé le premier couple apparut de l'autre côté de la glace sans tain.

Chantal Vallette sentit une onde de chaleur se former au plus intime d'elle-même.

La jeune Mathilde de Lanzac lui tournait le dos. L'homme, lui, était installé dans un fauteuil et fumait une cigarette. Mathilde exécutait à son intention un strip-tease particulièrement torride, dégrafant lentement son jean en ondulant de la croupe au son d'une musique que Chantal n'entendait pas.

Mathilde de Lanzac avait des fesses abondamment développées. Une vraie croupe de jument. Mais elle n'était ni obèse, ni laide. Au contraire, son anatomie charpentée et charnue dégageait une sensualité de courtisane antique. Ses hanches pleines évoquaient les modèles des peintres du XIX^e siècle. Et sa poitrine volumineuse, Chantal était bien placée pour le savoir, était lourde, paresseuse et chaude, bougeant sous son pull avec une sorte de langueur orientale qui vous mettait le feu aux sens.

D'ailleurs, avec son teint mat et sa chevelure brune aux boucles serrées formant une masse noire autour de sa tête, Mathilde de Lanzac aurait pu figurer en bonne place, celle de favorite, dans une reconstitution du harem des *Mille et Une Nuits*.

Et pour couronner le tout, elle avait l'instinct du plaisir. Chantal l'avait tout de suite deviné en la voyant. Et ça se confirmait, à la manière qu'avait Mathilde de Lanzac de bouger lentement et sensuellement, d'utiliser chaque parcelle de son corps comme une braise capable à elle seule d'allumer un brasier dans le cerveau et la chair d'un homme. Elle y mettait une telle science, un tel art, qu'on aurait dit qu'elle avait fait ça toute sa vie.

Chantal était en admiration.

De temps en temps, elle tombait comme ça sur des filles qui avaient le don. De véritables artistes. Qui, la plupart du temps, d'ailleurs, l'ignoraient. Mais convenablement « coachées », certaines pouvaient aller loin. Très loin. C'était ainsi que l'une des « pouliches » de Chantal Vallette, une anglaise nommée Priscilla, avait fini par épouser l'un des princes les plus riches et les plus puissants du Moyen-Orient. Une belle victoire. À la fois pour elle et pour celle qui, dans l'ombre, lui avait appris l'art de tenir un homme par les sens (elle disait « par les couilles »), et de ne plus jamais le lâcher.

Edouard, le partenaire de Mathilde, était visiblement sensible à la performance qu'elle lui offrait. Ce vieil Edouard... Cinquante ans, des parts dans une vingtaine de sociétés (dont la moitié « offshore »), un « membership » au golf de Saint-Cloud, un début d'ulcère et un ennui congénital qu'il trompait comme il pouvait, en s'efforçant depuis des années de se conduire aussi mal que possible. Pour lui, les partouzes étaient un peu comme le poker ou l'été à Saint-Trop : une discipline, un mode de vie hérité des années soixante-dix. Et dont il perpétuait vaillamment la tradition, plus par habitude que par réel enthousiasme.

Mais cette nuit, grâce à Mathilde de Lanzac, l'enthousiasme lui était revenu. Chantal Vallette le constata avec satisfaction, et une pointe d'amusement : Edouard Rosen avait les yeux qui lui sortaient de la tête, la bouche ouverte... et il avait extirpé de son pantalon une virilité dont le volume et la raideur étaient une confirmation vivante de ce qu'il éprouvait.

Avec des gestes saccadés, presque inconscients, il se caressait de plus en plus vite, accélérant le mouvement de sa main à mesure que le strip-tease de Mathilde se précisait.

« L'imbécile ! pensa Chantal. Il va jouir avant même de l'avoir touchée. Et vu son âge et son état, il lui faudra des heures avant de pouvoir recommencer. »

Tout en fustigeant intérieurement son « client », Chantal avait, presque machinalement, laissé descendre ses mains sur son ventre, puis ses hanches ; parvenus à mi-cuisses, ses doigts se crispèrent sur le tissu de sa jupe qu'ils firent remonter, centimètre par centimètre, jusqu'à découvrir les bretelles du porte-jarretelles qui constituait sa « tenue de combat » quotidienne, hiver comme été. La seule différence, c'était qu'en hiver, elle mettait une culotte, à cause du froid.

Sa main s'y glissa, et atteignit très vite la fleur nacrée de son intimité.

Elle était trempée.

Très vite, du bas de son ventre, des ondes de plaisir irradièrent tout son corps, jusqu'au cerveau et la firent ployer les genoux.

Brusquement, elle se tétanisa. Qu'est-ce qu'elle faisait ? Elle était folle, ou quoi ? Sa vie ne tenait qu'à un fil et elle était en train de se caresser en regardant les ébats d'un couple à travers une glace sans tain !

Elle s'arrêta et quitta le réduit.

Mais au lieu de faire ce qu'elle avait décidé de faire, et de prendre la fuite après, elle ne put s'empêcher de passer dans la cabine suivante...

Là, les choses étaient encore plus chaudes.

Véronique de Saint-Agil, dix-huit ans, était couchée sur le lit, la tête sur le ventre de Marc Dorcellier, un homme d'affaires de cinquante-cinq ans, et avalait consciencieusement le membre gonflé qu'il proposait à sa gourmandise.

« La salope, pensa Chantal, elle adore ça... »

Encore une bonne recrue. Décidément, ce soir, la pêche était miraculeuse.

Véronique imprimait à sa bouche des mouvements d'une lenteur incroyable, trouvant le moyen de sortir sa langue pour en envelopper la virilité de Marc, et mieux l'avalier à chaque fois qu'elle s'empalait jusqu'au fond de la gorge. Cette fois, l'homme se rendit sous la caresse insistante qui lui procurait un plaisir insoutenable, et se répandit à longs traits sur le visage de la jeune fille.

Derrière son miroir sans tain, Chantal Vallette laissa échapper un grognement rauque.

Cette fois, elle n'avait même pas eu besoin de se toucher pour déclencher son plaisir.

Elle reprit brutalement conscience de la situation.

Le temps qu'elle avait passé à examiner ses candidates était suffisant long pour qu'Alfred Lefour ne se doute de rien si elle repartait maintenant. Tant pis pour les autres. Elle inventerait une histoire. Elle dirait qu'elle les avait vues à

l'œuvre mais qu'elle n'était pas sûre, pas tout à fait convaincue... qu'elle avait besoin de leur faire passer un autre examen.

Ce qui n'était pas faux. Elle ne pouvait pas se permettre de les livrer à des clients sans être certaine de leurs capacités. Il y allait de sa réputation. Même si sa réputation, ce soir, n'était plus une priorité.

Elle aurait pu, à la rigueur, consacrer encore un petit moment à poursuivre son examen jusqu'au bout. Mais c'était en elle-même que Chantal Vallette n'avait plus confiance.

Les ébats de ces filles lui faisaient un tel effet qu'elle craignait de perdre la tête et de compromettre sa sécurité en s'attardant trop longtemps au château.

Surtout, il était près de deux heures du matin, à présent, et le moment se rapprochait où la nouvelle de la mort d'Amélie Forlanne-Vieuville allait « tomber » aux infos.

Elle ressortit dans le couloir et s'immobilisa.

Personne en vue. Et pas un bruit.

Les chambres étaient insonorisées et aucun son ne pouvait venir de là.

Où était Alfred ? Probablement dans le salon, à regarder une vidéo, à passer des coups de téléphone à ses contacts à travers le monde (en jouant sur les décalages horaires, il avait toujours quelqu'un à joindre), ou tout simplement à vider une bouteille de scotch, son seul point faible avec les femmes.

Chantal redescendit, mais n'alla pas dans la pièce de réception. Au lieu de ça, elle la contourna par le vestibule et poussa ce qui ressemblait à une porte de service, donnant sur une toute petite pièce plongée dans le noir.

À première vue, l'endroit avait tout l'air d'une sorte de débarras, ou de placard à balais. Mais la pièce ne contenait qu'une caméra vidéo, montée sur un pied, et dont l'objectif était collé à une minuscule ouverture dans le mur.

Ouverture donnant sur le grand salon.

Avec des gestes précis, et aussi silencieux que possible, Chantal Vallette ouvrit l'appareil et en sortit une cassette vidéo.

Elle quitta la pièce, alla récupérer sa doudoune dans le vestibule... et hésita en arrivant devant la porte d'entrée.

Elle aurait peut-être dû aller faire un signe à Alfred. Lui dire au revoir. Lui signifier que tout s'était bien passé. Histoire de calmer d'éventuels soupçons.

Mais le courage lui manqua.

Et puis, il aurait pu poser des questions. Lui demander, par exemple, pourquoi elle partait avant que les filles et leurs partenaires ne soient redescendus.

Elle décida de foncer.

Elle referma la porte d'entrée sans bruit et courut dans la neige jusqu'à sa

voiture.

Elle mit le contact et démarra.

Dans le rétroviseur, elle ne vit personne sortir du château derrière elle.

Son cœur cognait encore plus fort que tout à l'heure...

CHAPITRE IV



— Si ça continue, on finira par faire des réussites ou par jouer à la belote pour passer le temps, murmura Aimé Brichot sous sa moustache.

Il était penché sur son bureau métallique, au deuxième étage du 36, quai des Orfèvres, et feuilletait négligemment un nouveau magazine consacré à la pêche à la mouche.

— Tu envisages de t'initier à taquiner le goujon, Mémé ? demanda Boris, les pieds sur son propre bureau, juste en face de celui de son équipier.

— Je ne sais pas encore, marmonna Brichot. Je pourrais aussi me mettre à la musique. Les gars du Quai des Orchestres m'ont demandé si ça m'intéresserait de me joindre à eux. Il paraît qu'il leur manque un trombone. Ils sont prêts à se cotiser pour m'offrir les cinquante premières leçons...

Boris poussa un énorme soupir et se leva. Il alla se coller à la fenêtre. Un ciel plombé donnait au paysage parisien des allures de nuit polaire : il était quatre heures de l'après-midi et pourtant on aurait dit qu'on allait replonger dans l'obscurité avant même d'en être sorti. En plus, il tombait depuis le matin une neige épaisse, lourde, qui semblait vouloir noyer la ville dans une immobilité éternelle.

À l'image de leur enquête.

Quarante-huit heures qu'ils piétinaient.

Quarante-huit heures depuis la mort brutale d'Amélie Forlanne-Vieuville, dans le hall de l'hôtel *Bristol*. Et à peine moins depuis leur visite à ses parents, dans la maison cossue de Neuilly. Visite qui ne leur avait presque rien apporté, à part, pour Boris, des avances à peine dissimulées de la part de Marie-Odile Forlanne-Vieuville. Qui, malgré les prévisions de son mari, n'avait pas mis très longtemps à se remettre de la mort de sa fille... Tout ce qu'ils avaient à se mettre sous la dent jusqu'à présent, c'était un petit bout de phrase attrapé au vol, la dernière que sa mère avait entendu Amélie prononcer : « Je vais dans un château ».

Si Chantal Vallette avait « réactivé » son réseau de filles, c'était donc là que ça se passait : dans un château. Recrutement, parties fines à proprement parler, peu importait... Il y avait quelque part un château qui était au centre de tout. Et qui se trouvait tout près de Paris. Car si, l'autre soir, Amélie Forlanne-Vieuville s'en était échappé pour atterrir au *Bristol*, elle n'avait pas pu parcourir des centaines de kilomètres dans l'état où elle se trouvait. Et encore moins dans la tenue où elle était.

Malheureusement, cette quasi certitude ne les avançait pas à grand-chose. D'abord parce qu'ils n'avaient pas les moyens matériels de fouiller tous les châteaux de la région parisienne. Ensuite parce que, de toute façon, ils n'auraient probablement rien trouvé. À moins, par le plus grand des hasards, de tomber en pleine partouze.

Autant espérer gagner au Loto.

Corentin se retourna vers Brichot :

— Et tes indics, Mémé ? Qu'est-ce que ça donne, de ce côté-là ?

Son coéquipier le regarda avec l'air apitoyé qu'on a pour contempler un grand malade :

— Tu me l'as déjà demandé cent fois depuis hier, Boris. Et je t'ai fait cent fois la même réponse : je les ai tous mis sur la brèche, je leur ai fait toutes les promesses possibles, toutes les menaces... Rien. Pas un coup de fil.

— Je sais. Mais je me disais que peut-être, pendant que j'étais sorti me chercher un sandwich...

— Enfin, Boris, fit Brichot en haussant les épaules, c'est la première chose que je t'aurais dite, voyons !

— Je sais, Mémé, excuse-moi. Mais ça me rend dingue, de tourner en rond, comme ça, coincé dans ce bureau.

— Eh bien, sors, va te dégourdir les jambes. De toute façon, tu as ton portable. Dès qu'il y a un appel, je...

La sonnerie du téléphone l'empêcha de prononcer un mot de plus.

Pendant quelques secondes, Boris et Aimé restèrent tétanisés, fixant l'appareil comme s'ils avaient soudain oublié à quoi il servait.

Boris, le premier, fit un bond en avant et décrocha. À cause de la petite lumière rouge indiquant que l'appel venait de l'extérieur, il utilisa la formule officielle :

— Brigade Mondaine, j'écoute.

— Je suis bien à la Brigade Mondaine ? demanda une voix de femme.

— Je viens de vous le dire, madame, fit Boris un peu sèchement.

— Qui êtes-vous ? demanda l'inconnue.

— Commandant de police Boris Corentin. Et vous, madame, qui êtes-vous ?

— J'ai besoin de protection, dit la voix. On veut me tuer.

— Vraiment ?... Pourriez-vous être plus précise ?

Un léger chuintement qu'accentuait un débit un peu traînant qui semblait traduire une sorte de lassitude fondamentale... Corentin avait le sentiment étrange d'avoir déjà entendu quelque part cette voix dont la propriétaire refusait visiblement de décliner l'identité.

Brichot tendit le bras et appuya sur la touche « haut-parleur » de l'appareil. Aussitôt, la voix féminine résonna dans le bureau, légèrement déformée par l'écho :

— J'ai beaucoup de choses à vous raconter, commandant Corentin. Beaucoup de choses. Des choses qui, je crois, vous passionneront. Toute mon histoire en échange de ma protection, ça vous va ?

Il ne répondit pas tout de suite, encore sous le choc qu'il venait de ressentir.

Un nom venait de s'imprimer dans sa tête.

Celui de Chantal Vallette.

Il leva les yeux vers Aimé Brichot pour lui faire un signe, et son regard tomba sur la feuille de papier que son coéquipier lui tendait. Et sur laquelle il avait inscrit en grosses lettres le nom de Chantal Vallette.

Que lui aussi venait de reconnaître.

— D'accord pour que vous me racontiez votre histoire, fit Boris. Si j'estime que vous avez vraiment besoin d'être protégée, je vous donne ma parole que vous pourrez compter sur moi. Je ne peux pas faire mieux pour l'instant. Pas avant de vous avoir vue et entendue, en tout cas.

Il y eut un silence prolongé à l'autre bout du fil. Enfin, celle qui se croyait encore incognito lâcha :

— C'est d'accord. Mais je veux vous parler à vous, et à vous seul. Et je veux que vous me donniez votre parole que cette conversation restera entre nous. Jusqu'à nouvel ordre, en tout cas.

Boris avait déjà pris sa décision. Par acquit de conscience, il lança un regard à Aimé, qui acquiesça d'un hochement de tête.

— Vous avez ma parole, fit Corentin. Où êtes-vous ?

— Dans un hôtel *Formule 1*, à dix kilomètres de Paris environ, sur l'autoroute du Sud. Il n'y a pas de réception. Montez directement à la chambre 24.

Elle raccrocha.

— C'est drôle, dit Brichot en remontant ses lunettes sur l'arête de son nez, j'ai dû entendre sa voix quatre ou cinq fois à la télé, et pourtant je l'ai reconnue presque tout de suite.

— C'est ce qu'on appelle un message subliminal, rigola Boris. On avait tellement envie d'avoir de ses nouvelles qu'elle nous a téléphoné. Comme si elle avait répondu à notre appel.

— C'est ça, fous-toi de moi, en plus, bougonna Aimé.

— En tout cas, je comprends pourquoi elle a choisi de se cacher dans un hôtel *Formule 1*. Ce sont des structures hôtelières préfabriquées pour représentants de commerce et autres clients itinérants. Pour pouvoir réduire les tarifs au maximum, on a remplacé les employés de la réception par une sorte de guichet automatique.

— Je connais le principe, reprit Brichot. On loue une chambre en insérant sa carte de crédit. Le montant de la location est prélevé automatiquement. Tu peux très bien passer une semaine là-dedans sans voir personne, à part une femme de ménage de temps en temps.

— Bref, fit Boris, l'endroit idéal quand on est en cavale. Surtout quand on a une tête célèbre.

Il enfila sa parka.

— Bon, dit-il, j'y vais. Avec le trafic, j'en ai bien pour une heure avant d'arriver.

— Ne te laisse pas vampirer, sourit Brichot sous sa moustache. Il paraît que c'est une redoutable, dans son genre.

Corentin haussa les épaules et sortit.

Cinq minutes plus tard, à bord d'une Renault Mégane de service empruntée au parc automobile de la PJ, Boris affrontait les premiers embouteillages des sorties de Paris. Plus il approchait de la porte d'Orléans, plus la circulation s'intensifiait. À l'entrée de l'autoroute du Sud, il roulait au pas.

Comme prévu, il mit une bonne heure avant d'arriver à destination.

En se garant sur le parking du *Formule 1*, Boris comprit facilement pourquoi Chantal Vallette avait choisi cette planque. On était à deux cents mètres à peine de l'autoroute, qui étirait son flot de voitures et de feux arrière comme une lente coulée de lave, avec un grondement sourd à peine atténué

par la courte distance. Mais ici, c'était une sorte de no man's land à peine éclairé. Quelques voitures sur le parking, le gros cube de béton du motel, et loin derrière, des pavillons de banlieue disséminés, où brillaient de petites lumières. Et derrière ces fenêtres, des gens qui dinaient en regardant la télé...

Boris ne rencontra personne entre le parking et la chambre 24, située au deuxième étage. Il frappa. La porte s'ouvrit presque immédiatement.

Chantal Vallette portait un peignoir blanc qui semblait un peu petit pour sa grande taille. La masse lourde de ses cheveux châains lui tombait sur les épaules. Elle avait les traits tirés, les yeux cernés, et deux légères rides aux coins de la bouche, creusées par l'épuisement, sans doute. Car elle était encore jeune. Boris connaissait son âge : trente-cinq ans. Il la reconnut au premier coup d'œil sans aucun doute possible, mais la trouva plus belle qu'à la télé. Il faillit le lui dire, mais se retint. Le moment était mal choisi pour ce genre de galanteries.

Chantal Vallette était séduisante, malgré les traces de fatigue, avec son nez fin, son menton énergique et ses grands yeux noisette qui conservaient un côté rieur, en dépit des circonstances.

— Vous savez qui je suis ? demanda-t-elle sur un ton qui ne doutait pas de la réponse.

Boris hocha la tête.

— Je vous avais reconnue, au téléphone.

Elle eut un petit sourire fatigué qui semblait vouloir dire : « Dans le fond, quelle importance ?... »

— Entrez, dit-elle.

Il la suivit à l'intérieur de la chambre, une pièce carrée sans grâce, équipé néanmoins du confort minimal : grand lit qui ne laissait que peu de place pour évoluer dans la pièce, télé accrochée au mur sur un bras pivotant comme dans les hôpitaux, minibar qui s'ouvrait avec la clé de la chambre.

Chantal Vallette l'ouvrit en s'agenouillant. Dans le mouvement, ses fesses tendirent le tissu éponge du peignoir. On devinait qu'elles étaient rondes et hautes.

— Qu'est-ce que je vous offre ?

Sa voix était sensuelle, légèrement rauque, un peu traînante. Encore la fatigue, sans doute, alliée à cette espèce de lassitude des gens qui en ont vu un peu plus qu'ils ne sont capables d'en supporter.

Elle décapsula une mini-bouteille de whisky Famous Grouse avec un regard interrogateur en direction de Boris.

— La même chose, fit-il.

Ils s'assirent sur le lit, la pièce n'étant pas assez grande pour accueillir des fauteuils.

Boris avala une gorgée de Famous Grouse et fit la grimace. C'était son

premier alcool fort de la journée.

— Je vous écoute, dit-il.

Chantal Vallette respira profondément et attaqua :

— Puisque vous savez qui je suis et que vous êtes policier, je suppose que vous n'ignorez rien de mon passé, ni des différentes affaires dans lesquelles j'ai été impliquée, et qui m'ont conduite en prison.

— D'où vous êtes sortie il y a six mois.

— En effet.

— Parmi toutes ces activités, reprit Boris, il y avait, je crois, l'organisation d'un réseau de filles à l'usage de vos relations politico-financières.

Chantal Vallette eut une moue désabusée.

— Disons plutôt les relations politico-financières de ceux qui m'employaient.

— Les gens de Satelcom Engineering, en l'occurrence.

— Exactement.

— Et ce réseau, depuis votre sortie de prison, s'est remis à fonctionner.

Elle le regarda longuement dans les yeux, ce qu'elle n'avait pas encore fait. Son expression n'était pas vraiment étonnée.

— Je suppose que c'est l'accident qui est arrivé dans le hall du *Bristol* qui vous a donné cette idée ?...

— Oui. Ajouté au fait que le concierge de l'hôtel vous a reconnue. Vous voyez que j'ai été un peu aidé.

Chantal Vallette soupira. Ce qui fit bâiller son peignoir, dévoilant la naissance d'une poitrine ferme et généreuse. Elle ne sembla pas s'en apercevoir. Et Boris, après avoir apprécié en connaisseur, s'obligea à regarder ailleurs.

— Je n'ai pas une mentalité de mère maquerele, fit Chantal Vallette. Ce genre de choses fait partie des... services que j'ai dû rendre dans le cadre de mes attributions chez Satelcom Engineering. Et que j'ai dû recommencer à rendre après ma sortie de prison. Malheureusement, cet accident de l'autre soir risque de faire éclater toute l'affaire au grand jour. La preuve : vous avez commencé à enquêter là-dessus, j'imagine ?

Boris hocha la tête.

— Tous ces gens sont haut placés et très puissants, poursuivit Chantal Vallette. Ils représentent les forces politiques et financières de plusieurs pays. S'il n'y avait que le cadavre de cette fille, ils auraient les moyens d'étouffer l'affaire. Seulement, il y a moi. Moi qui sais tout, et pour cause. Y compris les noms des personnalités impliquées. Si je parlais, tout pourrait leur sauter à la figure, aussi puissants qu'ils soient. Voilà pourquoi ils ont décidé de

m'éliminer. Oh, ils ne me l'ont pas dit, bien sûr. D'ailleurs, ils n'auraient pas pris la peine de me prévenir. Je serais morte avant de comprendre ce qui m'arrivait. Voilà pourquoi je me suis arrangée pour disparaître tout de suite après avoir assisté à l'accident. Comme les autres n'étaient pas encore au courant, j'avais une longueur d'avance. Mais je les connais. Ils me retrouveront. Et vite. Ils ont des yeux et des oreilles partout. Voilà pourquoi je vous demande votre protection. En échange, je vous raconterai tout ce que je sais. Et j'en sais beaucoup. Mais pas avant que vous m'ayez trouvé une planque sûre.

Boris avala une autre gorgée de whisky et réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Tout ce que vous me dites se tient plus ou moins, fit-il enfin. On peut supposer, en effet, que si on a affaire à un réseau politico-financier international, ce sont des gens pour qui le crime n'est qu'un détail. Une formalité qu'ils expédieront sans arrière-pensée, pour peu qu'il s'agisse de leur sécurité. D'un autre côté...

Chantal Vallette le fixa, une ride d'inquiétude lui barrant soudain le front.

— D'un autre côté ?...

— D'un autre côté, reprit Boris, toute cette histoire de filles est... comment dire ?... relativement insignifiante, en comparaison d'autres affaires ayant provoqué des scandales beaucoup plus importants.

— Que voulez-vous dire ?

À son tour, Corentin plongea son regard noir dans celui de Chantal.

— Toutes ces filles... Elles étaient bien majeures, n'est-ce pas ?

— Mais bien sûr ! s'indigna Chantal Vallette dont la colère – réelle ou feinte ? – accentuait le léger défaut de prononciation. Vous croyez que j'aurais participé à...

— Elle n'acheva pas sa phrase et baissa la tête, comme si l'indignation l'empêchait de prononcer un mot de plus.

Dans un geste consolateur, Corentin lui posa la main sur les cheveux. Il la sentit frissonner. Instinctivement, elle se colla contre lui. Boris sentit son corps s'agiter de secousses brèves, comme si elle sanglotait sous l'odieux sous-entendu dont elle venait d'être la victime.

Mais quand elle releva la tête vers lui, ses yeux étaient secs.

Boris eut une impression étrange, mais qu'il connaissait bien. Le même genre d'impression qu'il avait toujours quand son instinct lui disait que quelqu'un lui mentait. Ou du moins, ne lui disait pas toute la vérité.

Et à cet instant précis, il était sûr, tout à coup, que Chantal Vallette lui cachait quelque chose.

Mais son instinct, encore une fois, lui dit qu'il ne fallait pas la brusquer. Pas maintenant, en tout cas. Elle viendrait à lui peu à peu. À condition qu'il

sache la mettre en confiance. Et pour ça, le meilleur moyen était encore d'accéder à sa demande. De cette façon, au moins, il l'aurait sous la main. Et il aurait tout le temps de lui arracher des confidences.

— Nous reparlerons de tout ça plus tard, dit-il. Pour l'instant, je voudrais simplement que vous me confirmiez une chose dont je suis à peu près certain : l'ancien ministre Gilbert Lesaffre est dans le coup, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ? demanda Chantal Vallette d'un air faussement innocent.

— Disons que... vos relations avec lui sont de notoriété publique.

— Et alors ? dit-elle avec une pointe d'indignation dans la voix. Vous pensez que je ne lui suffis pas ?

Corentin adressa à Chantal Vallette un sourire qui découvrit ses dents de fauve.

— Loin de moi l'idée de douter de vos charmes, dit-il. J'en doute encore moins, maintenant que vous êtes là, tout près de moi. Mais des gens comme Gilbert Lesaffre sont réputés pour avoir des appétits... disons, insatiables.

Chantal Vallette sourit à son tour. Un sourire pâle, désenchanté.

— On ne peut rien vous cacher, décidément. Oui, Gilbert Lesaffre est l'un des clients du réseau. Et même l'un de mes plus gros consommateurs de filles. Il les aime jeunes. Le genre dix-huit/vingt ans. Avec moi, c'était autre chose. C'était, disons...

— Sentimental ?

— Si vous voulez.

Boris reposa son verre vide sur la table de nuit.

— Pourquoi dites-vous « c'était » ? C'est fini, entre vous ?

Chantal Vallette se secoua légèrement sous son peignoir.

— Ça s'est terminé, par la force des choses, quand je me suis retrouvée à Fleury. Depuis, nous nous sommes revus, mais il ne m'a pas donné l'impression d'avoir envie de reprendre nos... relations. Pas pour l'instant, en tout cas. Et avec cette affaire, j'imagine que lui aussi aimerait bien me voir morte.

— Bien, fit Boris.

Il se leva, non sans éprouver une pointe de regret en abandonnant le contact du corps chaud de Chantal, sous le peignoir-éponge. Elle dégageait une sensualité qui agissait sans qu'elle ait besoin de faire quoi que ce soit. Et Boris sentait qu'il s'érigait déjà à moitié.

— Occupons-nous de vous trouver une cachette plus sûre que celle-ci, dit-il. Pour l'instant, c'est la priorité.

Il sortit son portable, plus sûr que le téléphone de l'hôtel, et composa un numéro de mémoire.

On décrocha au bout de quelques sonneries et une voix féminine lui répondit.

— Allô ?

— Long-Nez ? demanda Boris.

— Oui, dit la voix sans s'étonner de cette appellation pour le moins curieuse.

— L'Europe ne se fera pas sans l'Angleterre, annonça Corentin.

— Compris, fît la voix.

La femme raccrocha.

Chantal Vallette fixait Boris avec des yeux ronds.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de long nez, d'Europe et d'Angleterre ? demanda-t-elle. Vous pouvez m'expliquer ?

Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, Boris lui adressa un autre de ses sourires félins.

— En clair, ça veut dire que je vous ai trouvé une planque sûre. Je vous expliquerai en détail tout à l'heure. Pour l'instant, le plus urgent est de quitter cet endroit. Je vous suggère de faire votre valise et de vous habiller sans perdre de temps.

Chantal Vallette désigna son sac à main, qui traînait par terre. Il avait les dimensions d'un petit sac à dos, avec une courroie pour le porter en bandoulière.

— Voilà pour mes bagages, dit-elle. Pour le reste, je serai prête dans une minute.

Elle se dirigea vers la salle de bains, dont la porte se trouvait à un mètre du lit. Elle dénoua son peignoir dans le même mouvement et, comme si la précipitation lui faisait oublier qu'elle n'était pas seule, le laissa glisser à terre une fraction de seconde avant de disparaître.

Une fraction de seconde pendant laquelle Boris put admirer, dans leur nudité absolue, les formes pleines de son corps superbe.

Ils avaient beau être pressés, quelque chose lui disait que cette « négligence » de la part de Chantal Vallette était tout à fait intentionnelle.

CHAPITRE V



La fille cambrait les reins et faisait saillir sa poitrine, comme elle l'avait vu faire à la télé, dans les défilés de lingerie. Elle s'appliquait en outre à imiter la démarche des mannequins sur les podiums, posant le pied dans l'alignement exact de l'autre, croisant même cette ligne au point de frôler la perte d'équilibre. Dans le même temps, elle se déhanchait d'une manière qui aurait pu être caricaturale mais qui, étant donné ce qu'elle portait, donnait un résultat d'un érotisme à la limite de l'insoutenable.

Elle avait le buste serré dans un corset de soie blanche, lacé dans le dos, que prolongeaient des porte-jarretelles soutenant des bas également blancs. En haut, le corset formait un balconnet rigide qui, au lieu d'emprisonner ses seins, les faisait pigeonner au point qu'on aurait dit qu'ils allaient jaillir de leur enveloppe d'une seconde à l'autre.

Impression largement accentuée par le fait que, contrairement à la plupart des mannequins professionnels, la jeune fille qui défilait dans la dernière création de chez Chantal Thomass faisait un bon 95 C.

Autre différence notable : il n'y avait pas de podium, simplement une musique rythmée. Et la jeune fille défilait, avec d'autres, au milieu d'un grand salon, dans un appartement privé parisien.

La dernière petite touche qui séparait cette prestation des défilés de lingerie traditionnels était que la jeune femme ne portait pas de culotte. Elle était très brune et la toison luxuriante qui s'épanouissait au bas de son ventre débordait légèrement sur les bretelles de son porte-jarretelles blanc. Le contraste était saisissant et d'une puissance quasi hypnotique.

La jeune femme s'appelait Mathilde de Lanzac et c'était la première fois qu'elle jouait les mannequins. Avec talent, d'ailleurs. L'efficacité érotique de sa prestation se lisait sans difficulté sur les visages cramoisés et dans les yeux exorbités des hommes assis dans des fauteuils confortables, alignés tout le long de la « piste ». La plupart portaient des costumes sombres de banquiers et avoisinaient la cinquantaine. Certains, tout en suivant les évolutions de Mathilde avec des regards de prédateurs affamés, se massaient plus ou moins discrètement le bas du ventre à travers le tissu de leur pantalon. L'un d'entre

eux avait carrément glissé sa main à l'intérieur de son vêtement et se caressait avec des mouvements de va-et-vient réguliers.

Mathilde de Lanzac observait son public du coin de l'œil, faisant mine de ne pas s'apercevoir du manège de certains spectateurs. Loin d'être effarouchée, elle était ravie de l'effet qu'elle leur faisait. Elle avait toujours été du genre délurée, malgré ses dix-huit ans, et elle savait depuis longtemps l'effet que ses formes sensuelles de courtisane début de siècle faisaient aux hommes. Et des hommes, elle en avait déjà connu physiquement un certain nombre.

Le soir où Chantal Vallette l'avait abordée, dans un rallye de l'avenue Bugeaud, Mathilde n'avait fait aucune difficulté pour accepter sa proposition de se rendre au château privé de la forêt de Rambouillet, pour un « casting » d'un genre très spécial. L'argent l'attirait autant que la perspective de se livrer à un inconnu dont elle savait seulement qu'il serait haut placé, puissant et riche.

Le genre d'expérience dont elle raffolait d'avance, tout simplement parce qu'elle était nouvelle. Et puis, se faire payer, jouer les putes de luxe, l'excitait follement, elle qui avait grandi dans un milieu aisé, de l'argent plein ses poches, entre les collègues en Suisse, l'appartement de ses parents, avenue Victor-Hugo, leur chalet de Megève et leur villa de Sainte-Maxime.

Du coup, l'autre nuit, dans le fameux château, elle s'était donnée à fond avec cet inconnu qui n'était là que pour la « tester ». Chantal ne le lui avait pas caché, pas plus qu'aux autres. De même qu'elle les avait toutes prévenues qu'elle les observerait. Ce qu'elle avait dû faire à travers le grand miroir de la chambre, qui n'était sans doute qu'une glace sans tain.

Ça aussi, Mathilde de Lanzac l'avait trouvé terriblement excitant. Du coup, son numéro n'en avait été que meilleur.

Elle n'avait pas revu Chantal, en fin de séance, ce dont elle n'avait pas songé à s'étonner. C'était l'homme brun légèrement bedonnant, qui avait une pointe d'accent méditerranéen et fumait perpétuellement un énorme cigare, qui était venu lui dire qu'elle était sélectionnée.

L'avait-il épiée à travers la glace sans tain, lui aussi ? S'était-il caressé en la regardant se donner à un autre ? Elle n'en savait rien mais se plaisait à imaginer que oui. Et cette perspective l'excitait encore plus.

Et ce soir, c'était le grand soir.

Parmi les hommes présents, il y en avait beaucoup que Mathilde reconnaissait pour les avoir vus à la télé, ou en couverture de revues financières internationales. Des hommes qui participaient au gouvernement de nations, ou régnaient sur des empires financiers. Des hommes devant qui des milliers de gens tremblaient.

Et qu'elle tenait, elle, ce soir, dans le creux de sa main. Comme des enfants à sa merci.

Lequel allait la choisir ?

Déjà, trois de ses « collègues » avaient défilé, dans des tenues tout aussi provocantes que la sienne. Après quoi, comme dans une sorte de marché aux esclaves – ou aux bestiaux – les enchères s'étaient ouvertes. Les participants levaient la main et annonçaient un chiffre. « J'ai vingt mille à gauche ! » lançait l'homme au cigare, qui jouait les commissaires-priseurs, en évitant de prononcer le moindre nom. « Trente mille de la part de notre ami !... »

Les trois filles précédentes avaient été « enlevées » pour des sommes rondelettes, allant jusqu'à cinquante mille francs.

La règle du jeu leur attribuait la moitié de la somme qu'on avait payé pour profiter de leurs charmes. Sans aucune restriction ni réticence de leur part. À la moindre protestation, au moindre refus de se soumettre à tel ou tel caprice sexuel de l'acheteur, la fille était renvoyée dans ses foyers, sans un franc, et définitivement rayée de la liste pour les prochaines auditions. Avec la promesse que, si elle parlait, il lui arriverait des ennuis... De très gros ennuis.

Ça aussi, c'était clairement établi à l'avance.

Pour l'instant, aucune des trois filles précédentes n'était redescendue des chambres du deuxième étage de ce triplex parisien, où elles avaient disparu avec leurs « acheteurs ». Preuve qu'aucun de leurs caprices sexuels ne les avait rebutées.

« Elles sont toutes aussi salopes que moi », pensa Mathilde de Lanzac en souriant intérieurement. Et en accentuant encore un peu plus le balancement affolant de sa croupe, et les mouvements de sa poitrine.

Ça allait être son tour d'être mise aux enchères.

Et elle était bien décidée à ce que, pour l'avoir, les prix crèvent le plafond.

Et à ce que l'acheteur, quel qu'il soit, ne regrette pas son investissement.

Installé dans un profond fauteuil de cuir à l'autre bout du grand salon, Alfred Lefour exhala un énorme nuage de fumée de Cohiba Esplendido à cent cinquante francs l'unité. Il reposa son verre de Chivas douze ans d'âge sur une table en verre fumé et parcourut l'immense pièce du regard. Elle était prolongée par une terrasse de trente mètres carrés. Il y avait la même à l'étage au-dessus, celui des chambres. Le troisième et dernier niveau était constitué d'une sorte de petit salon-jardin d'hiver, et d'une immense terrasse arborée. Un véritable parc suspendu. L'ensemble de l'appartement, qui jouissait d'une vue rarissime sur le Champ-de-Mars et la tour Eiffel, avait été décoré par l'architecte d'intérieur de Caroline de Monaco, Jacques Grange, et rempli de meubles et de tableaux hors de prix. Le tout aux frais de Satelcom Engineering.

Alfred Lefour y avait installé Chantal Vallette trois ans plus tôt. C'était ici qu'elle accueillait les gens que son amant lui ordonnait de recevoir. Les réjouissances qu'elle présidait en parfaite maîtresse de maison allaient du simple dîner d'affaires (fourni par le meilleur traiteur de Paris, avec serveurs

en gants blancs) à la partouze pure et simple. Dans ce dernier cas de figure, les talents de recruteuse de Chantal faisaient toujours merveille.

Combien de contrats, avec des milliards de francs à la clé, avaient été signés ici, entre des quenelles de brochet sauce nantua et une fellation exécutée par une jeune fille issue d'une des meilleures familles françaises...

Celles qui défilaient en ce moment, et qu'Alfred avait « récupérées » lui-même, l'autre soir, après avoir constaté le départ précipité de Chantal, étaient une fois encore à la hauteur de sa réputation d'entremetteuse mondaine.

Une entremetteuse et une alliée inestimable, qui avait disparu de la circulation sans laisser de trace. Sauf une, extrêmement gênante : le cadavre de la jeune Amélie Forlanne-Vieuville, dans le hall de l'hôtel *Bristol*.

Une alliée qui, du coup, était devenue une ennemie.

Alfred Lefour soupira lourdement.

Si seulement Chantal était venue le trouver en lui expliquant franchement la situation, au lieu de paniquer bêtement... Ils auraient pu s'arranger. Trouver ensemble un moyen d'étouffer l'affaire. Lefour avait assez de relations, après tout...

Oui, mais voilà. Elle s'était enfuie avec une certaine cassette vidéo...

Et ça, ça changeait toutes les données du problème.

Parce que maintenant, les « autres » paniquaient. Ils lui mettaient la pression pour qu'il récupère la cassette. Et qu'il élimine Chantal Vallette.

Et le tout, en urgence.

Alfred Lefour aspira une nouvelle goulée de son Cohiba en évoquant les bons moments que Chantal et lui avaient connus ensemble. Pas tellement sur le plan sexuel. Bien sûr, elle avait été sa maîtresse. Mais ça, c'était secondaire. Plutôt une sorte de passage initiatique obligatoire pour entrer dans la « secte », dans le club très privé de la haute politique et de la finance internationale, club dont il détenait les clés. D'ailleurs, ça n'avait pas duré.

Non, il avait plutôt la nostalgie de la complicité qui avait fini par s'établir entre eux. Ils faisaient une équipe du tonnerre. Une des meilleures du monde, dans leur spécialité...

— À quoi penses-tu ? demanda Gilbert Lesaffre, installé en face de lui avec un cigare du même modèle. À elle ?

— Évidemment ! grogna Lefour. Si elle balance la cassette sur le marché, on n'est pas dans la merde !

— Comme tu dis ! fit Lesaffre.

Il téta son havane d'un air songeur et ajouta :

— Tu vois, on a fait ces enregistrements pour se couvrir, au cas où un de ces vieux dégueulasses aurait l'idée de se retourner contre nous, et puis...

— Et puis c'est notre propre garantie qui risque maintenant de se

retourner contre nous, compléta Lefour.

— Exactement, fit Lesaffre en trempant ses lèvres dans son verre de Chivas. Parce que les « vieux dégueulasses » en question, outre leurs perversions sexuelles qui, personnellement, me donnent plutôt envie de vomir, sont suffisamment puissants pour avoir notre peau. La tienne comme la mienne, tout ancien ministre que je sois.

— Comme si j'avais besoin que tu me le rappelles... fit Lefour avec une moue dégoûtée. Le pire, c'est qu'on peut en dire autant de nos fournisseurs de chair fraîche. Si on démantèle leur réseau, ils nous le feront payer. Et il n'y a qu'à regarder les infos de vingt heures pour savoir qu'ils ne font pas dans le détail, quand ils lancent des expéditions punitives.

— Remarque, dit Lesaffre, on n'est pas au Kosovo.

Lefour eut un petit rire nerveux.

— Et tu crois que c'est ça qui les arrêtera ?

— Tu as probablement raison, soupira Lesaffre. Et pour couronner le tout, ils feront capoter exprès les négociations de Rambouillet. Une belle gifle pour moi, sur le plan politique...

Il y eut un silence pesant au cours duquel un ange passa, une Kalachnikov sous chaque aile.

Le Cohiba d'Alfred Lefour avait soudain un goût saumâtre.

— Bref, lâcha-t-il, entre nos clients et nos fournisseurs, on est pris entre le marteau et l'enclume. Plutôt inconfortable, comme position.

Gilbert Lesaffre écrasa son propre cigare dans un vaste cendrier en verre filé. En le voyant faire, Alfred Lefour ne put réprimer une expression désapprobatrice. Comme tout vrai connaisseur, il savait qu'on n'écrase pas un cigare, mais qu'on le laisse s'éteindre tout seul dans son cendrier.

Mais l'heure était à des sujets infiniment plus graves que ces considérations de puristes.

— Le plus con, reprit-il, c'est que je l'aime bien, cette idiote de Chantal, dans le fond. Avoue que toi aussi...

L'ancien ministre hocha la tête.

— C'est vrai, j'ai toujours gardé une vieille tendresse pour elle. Outre nos relations, disons... privées, qui ne sont un secret pour personne, il faut reconnaître qu'elle nous a rendu de sacrés services.

— À qui le dis-tu ? acquiesça Lefour. Mais maintenant, c'est sa peau ou la nôtre. Et là, il n'est plus question de sentiment. En ce qui me concerne, en tout cas, je n'hésite pas.

— Moi non plus, fit Lesaffre.

Il jeta un regard indifférent à la jeune Mathilde de Lanzac qui, à quelques mètres, continuait son « défilé » de lingerie version hard. Encore un instant, et

il allait falloir retourner jouer les commissaires-priseurs d'opérette, pour le plus grand plaisir de tous ces hauts personnages qui avaient payé cher leur droit de participer à cette soirée très spéciale. Et qui paieraient encore plus cher celui de « consommer » la fille qu'ils auraient gagné aux enchères.

Lefour les trouvait presque sympathiques, attendrissants même, en comparaison de ceux que Lesaffre et lui venaient de qualifier de « vieux dégueulasses ».

Et l'expression était faible.

Parce que les habitués de ce soir, s'ils aimaient les filles très jeunes, n'auraient jamais posé les mains sur des partenaires non consentantes et, *a fortiori*, mineures.

Tandis que les autres...

Et c'était pour satisfaire ces « autres », justement, qu'une organisation mafieuse surgie de l'ex-Yougoslavie avait créé l'autre réseau.

Un réseau parallèle, souterrain.

Auquel celui de ce soir était censé servir de couverture.

Et qui était alimenté avec des gamines enlevées pour la plupart au Kosovo, ce pays sans autre loi que celle du plus fort. Des gamines enlevées par des hommes dont les chefs siégeaient en ce moment même au château de Rambouillet. De véritables ordures, ceux-là. Que la France accueillait – sans connaître la face cachée de leurs activités, il est vrai – et auxquels elle réservait un traitement de chefs d'État.

Alfred Lefour s'empessa de refouler ces considérations « morales » de son esprit. Après tout, Gilbert Lesaffre et lui-même avaient accepté d'être en France les « relais » de ce deuxième réseau. Ils l'avaient fait en connaissance de cause, et sans états d'âme.

Pour la bonne raison que ce réseau-là, celui des gamines, rapportait infiniment plus, tant sur le plan financier que sur celui des appuis politiques internationaux.

À cause de la très haute importance de ses clients...

Des gens capables d'ouvrir toutes les portes, de faire aboutir n'importe quelle affaire, dans n'importe quelle partie du monde.

Et dont la colère, en cas de négligence de la part de leurs associés, serait à la mesure de leur puissance.

Terrifiante.

Alfred Lefour frissonna.

— Il faut absolument qu'on mette la main sur Chantal et sur la cassette, dit-il en se retournant vers Lesaffre. Et vite !

— Tout à fait d'accord, fit l'ancien ministre. Mais, à nous deux, avec les relations qu'on a dans tous les milieux, on doit pouvoir faire ratisser le pays.

— À condition qu'elle ne l'ait pas déjà quitté... soupira Lefour.

Ils échangèrent un regard soudainement inquiet à cette idée et, dans le même réflexe absurde, se précipitèrent sur leur verre de Chivas.

Si Chantal Vallette leur échappait, les jours qui leur restaient à vivre étaient comptés.

Et ils pouvaient faire confiance à leurs amis et fournisseurs pour que leur mort soit particulièrement désagréable.

CHAPITRE VI



Chantal Vallette sortit de la minuscule salle de bains vêtue d'une jupe et d'un chemisier, assortis à des chaussures à talons. Une tenue peu appropriée pour une cavale. Boris lui en fit la remarque.

— Je n'ai pas vraiment eu le temps de repasser chez moi me changer, répondit Chantal. Il fallait que je disparaisse tout de suite. Remarquez, je n'ai pas encore eu besoin de linge propre : voilà trois jours que je vis en peignoir.

Elle avait dit ça avec un petit sourire en coin. Comme si elle voulait lui faire comprendre, mine de rien, qu'elle était propre, pour ne pas le décourager. Au cas où...

— On va prendre ma voiture, fit Boris. La vôtre est probablement connue des gens qui vous cherchent. Mes collègues viendront la récupérer plus tard.

Ils sortirent de l'hôtel *Formule 1* sans rencontrer personne et s'engouffrèrent dans la Mégane de service.

Chantal Vallette attendit qu'ils soient sur l'autoroute pour demander :

— Vous pouvez m'expliquer, maintenant, cette histoire de long nez,

d'Angleterre et je ne sais quoi ?

— Certainement, fit Boris. La DGSE – les services de contre-espionnage, si vous préférez – est propriétaire d'un certain nombre d'appartements, dans Paris et dans toute la France. Ils servent à mettre à l'abri un témoin, ou quelqu'un qu'on a besoin de protéger. Ce sont des planques sûres, parce que connues seulement de nos services. Pour leur donner l'air de logements comme les autres et ne pas éveiller les soupçons, on y installe des locataires qui ont l'avantage de ne pas payer de loyer. En échange, ils savent qu'ils devront quitter les lieux immédiatement, pour une durée indéterminée, sur un simple coup de fil. Et que ce coup de fil peut arriver n'importe quand, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

— Ah bon ? fit Chantal. Et qu'est-ce qu'ils font ? Ils vont à l'hôtel ?

— En général, oui. Comme ils ne paient pas de loyer, ils ont en principe mis de côté suffisamment d'argent pour pouvoir se payer un bon hôtel. D'ailleurs, on leur rembourse après.

— Et la phrase que vous avez dite tout-à-l'heure ?

— « L'Europe ne se fera pas sans l'Angleterre » ?

— C'est ça.

— C'était le code, le mot de passe du jour, correspondant à cet appartement précis. C'est pour que le « vrai-faux » locataire soit certain que l'appel émane bien de nos services, et pas d'un farceur quelconque. Ou de l'opposition.

— L'opposition ?

Boris eut un petit rire :

— C'est comme ça que les gens des services secrets appellent leurs adversaires.

Chantal Vallette soupira. Et défit la fermeture de sa doudoune. Il faisait chaud, dans la voiture. Boris jeta un regard machinal vers la jupe de sa passagère, que sa position assise avait fait remonter sur ses cuisses longues et pleines. Dans l'ombre, il lui sembla apercevoir la bretelle d'un porte-jarretelles.

Il reporta son regard sur la route. Mais Chantal avait surpris son coup d'œil. Laissant aller sa tête en arrière et fermant les yeux comme si elle était soudain prise d'un accès de fatigue, elle avança légèrement le bassin, faisant remonter sa jupe de quelques centimètres supplémentaires.

Dans le même mouvement, elle écarta imperceptiblement les cuisses.

Le tout, avec l'inconscience parfaitement simulée d'un début de sommeil.

Elle garda la même position – et les yeux fermés – pour demander d'une voix un peu embrumée :

— Et ce nom bizarre que vous avez donné à votre « vrai-faux » locataire, comme vous dites ?

— Long-Nez ?

— C'est ça.

Boris laissa échapper un petit rire bref.

— Ça, ce n'est pas un code, mais un surnom. Et Long-Nez n'est pas un, mais une locataire. Une Chinoise, originaire de Shanghai. Figurez-vous qu'en Chine, et surtout dans cette ville, la grande mode chez les bourgeoises fortunées consiste à se faire refaire le nez à l'occidentale, c'est-à-dire à le rallonger. Du coup, les Chinoises surnomment Long-Nez leurs compatriotes qui se sont fait opérer de cette manière².

Chantal Vallette sourit sans ouvrir les yeux.

— Mais si cette Long-Nez est une bourgeoise aussi fortunée que vous le dites, quel besoin a-t-elle de travailler pour vous ?

— Aucun. Je crois que ça l'amuse. Et puis, d'après ce qu'on m'a dit, quand elle est arrivée en France, la DGSE l'a aidée à régulariser sa situation en échange de ce service.

Ce que Boris racontait à Chantal à propos de Long-Nez était une fable inventée à son intention. Mais la vérité était confidentielle. Il se demanda furtivement si Chantal le croyait. Et décida finalement que ça n'avait pas d'importance.

Chantal Vallette laissa passer quelques instants, puis demanda d'une voix alanguie par un sommeil de moins en moins simulé :

— Elle est belle, cette Long-Nez ?

Un sourire fit briller dans l'ombre les dents de fauve de Boris.

— Très belle.

— Vous avez couché avec elle ?

Il sursauta légèrement.

— En voilà une question ! Qu'est-ce qui vous fait croire une chose pareille ?

Le sourire continua de flotter sur le visage de Chantal.

— Parce que vous êtes un homme à femmes. Je suis sûre que vous me croirez sur parole, si je vous dis que j'ai assez d'expérience pour sentir ce genre de choses au premier contact.

— Et vous avez senti ça chez moi ?

— À l'instant où je vous ai vu, oui.

Boris jeta un rapide regard à sa passagère. Qui avait toujours les yeux fermés.

— Je suppose que c'est un compliment...

— De ma part, c'en est un. Vous pouvez me croire.

Boris préféra ne pas s'engager plus loin dans cette conversation qui

commençait à prendre un tour délicat.

Ils roulèrent en silence pendant une petite demi-heure. Vers Paris, la circulation était presque inexistante. D'autant qu'il était près de minuit. Boris quitta le périphérique presque tout de suite, pour obliquer à droite dans la rue de la Tombe-Issoire. Dix minutes plus tard, ils étaient à l'angle des boulevards Montparnasse et Saint-Michel, devant le fameux restaurant de *la Closerie des Lilas*.

— Au fait, demanda Boris, vous avez faim ?

La question fit sursauter Chantal Vallette, qui avait fini par s'endormir pour de bon. Elle hésita un peu, le temps de s'interroger elle-même.

— Non, dit-elle finalement. Tout à l'heure, peut-être... Il y a à manger, là où vous m'emmenez ?

— En principe, oui, répondit Boris en obliquant dans le boulevard Saint-Michel. Ça aussi, ça fait partie de la procédure. Nos « vrais-faux » locataires sont censés faire en sorte que le frigo soit plein en permanence. Avec en plus une réserve de conserves dans le placard de la cuisine et quelques bouteilles convenables.

— Eh bien dites-donc, fit Chantal, tout à fait réveillée à présent, vous les soignez, vos... vos « invités ».

— C'est normal, sourit Corentin. Ce sont parfois des invités de marque. La preuve...

Il gara la voiture sur un emplacement réservé aux livraisons, devant la brasserie *Le Balzar*, rue des Écoles. Un établissement qu'il connaissait bien. C'était l'un de ses préférés. Il y avait plus d'une fois fait des rencontres qui s'étaient terminées par des séances très chaudes, dans son studio de célibataire de la rue de Turbigo. Mais surtout, *Le Balzar* avait l'avantage de se trouver à dix minutes à pied du quai des Orfèvres.

Mais ce n'était pas pour ces différentes raisons que Boris s'était arrêté ici.

— Je suppose que nous sommes arrivés ? demanda Chantal.

— Oui. Votre nouvelle résidence se trouve juste là.

Il désigna à sa passagère le cinquième étage de l'immeuble qui se trouvait pratiquement en face de la brasserie. Celui qui avait un balcon, comme presque toujours à cet étage, dans les immeubles anciens.

Ils traversèrent la rue déserte sans remarquer une Mitsubishi Pajero noire, garée un peu plus loin sur un coin de trottoir, à l'angle de la petite rue Champollion. Tous ses feux étaient éteints, et à cette distance, il était quasiment impossible d'apercevoir la très belle femme de type asiatique qui se tenait au volant.

Et qui ne les quittait pas des yeux.

Boris composa le code de l'immeuble, que sa fabuleuse mémoire avait enregistré, avec des milliers d'autres informations. Il trouva la clé scotchée sous la boîte aux lettres, selon la procédure normale en pareil cas.

Dans l'ascenseur, Chantal se colla contre lui, un peu plus que l'étroitesse de la cabine ne l'imposait.

— J'ai peur, souffla-t-elle. Je me doute bien que vous avez autre chose à faire, mais je vous demande de rester un peu avec moi. Je vous en prie, ne dites pas non...

— C'est d'accord, répondit Boris, enivré malgré lui par le parfum hors de prix de sa protégée. De toute façon, à part aller me coucher, je n'ai rien d'urgent à faire dans l'immédiat.

— Je vous remercie. Je savais que je pouvais compter sur vous.

Elle ajouta avec un sourire fatigué :

— Ça aussi, je l'ai senti dès la première minute où je vous ai vu.

L'appartement ne comportait que deux pièces principales : un grand salon-salle à manger, et une chambre de dimensions convenables, sans plus. Il était meublé dans un style colonial, teck et rotin, avec une ou deux commodes chinoises, plus quelques calligraphies de même origine sur les murs.

— Sans doute à cause des origines de votre « vraie-fausse » locataire, remarqua Chantal.

Elle visita rapidement l'ensemble avec une expression qui trahissait son peu d'enthousiasme.

— Ça ne vous plaît pas ? demanda Boris.

— Pas tellement, non, répondit Chantal. J'avoue que je suis assez peu portée sur les chinoiserries.

— Je suis navré que la décoration ne soit pas à votre goût, fit Boris avec un sourire en coin. Mais n'oubliez pas que cet endroit a pour principale raison d'être de vous cacher et de vous protéger.

— Je ne l'oublie pas, fit-elle en se retournant vers lui avec un sourire. C'était une remarque en passant. Mais je me fous complètement du cadre, vous savez.

Même si j'ai été habituée à vivre dans un décor plus luxueux.

— C'est vrai, fit Boris : le fameux appartement de fonction, acheté, meublé et décoré aux frais de Satelcom Engineering...

— Je vois que vous savez tout.

Il haussa les épaules.

— C'est de notoriété publique.

Elle se laissa tomber dans un vaste canapé en teck, rendu confortable par d'énormes coussins en toile écrue.

— Si j'ai bonne mémoire, dit-elle, vous avez dit que la personne vivant ici

était censée avoir quelques bouteilles convenables...

— Message reçu, fit Boris en se dirigeant vers la cuisine. Je vais voir ce qu'il y a dans les réserves.

Ils ouvrirent une bouteille de grand bordeaux et trinquèrent, assis l'un près de l'autre sur le canapé.

— À l'avenir, dit Chantal Vallette. Je sens que le mien est en train de s'améliorer grâce à vous.

— Merci, fit Boris en faisant tinter son verre contre le sien. Je m'efforcerai de mériter votre confiance. Mais n'oubliez pas notre marché. Vous avez promis de tout me raconter.

— Une promesse est une promesse, fit-elle.

Ils vidèrent presque entièrement la bouteille. La cuisse de Chantal frôlait celle de Boris avec une insistance qui, il le devinait, ne devait rien au hasard. Ses joues s'empourpraient progressivement sous l'effet de l'alcool.

Soudain, elle reposa son verre sur la table basse et laissa aller son corps contre le sien, posant la tête sur son épaule. Boris avait enlevé sa parka en arrivant. Il n'était plus vêtu que d'un jean et d'un gros sweatshirt. Chantal passa la main en dessous le plus tranquillement du monde et caressa la poitrine musclée de Boris.

— Vous ne m'avez pas répondu, tout à l'heure, murmura-t-elle.

— À quel propos ?

— À propos de votre locataire chinoise. Vous avez couché avec elle, ou pas ?

Boris laissa échapper un petit rire.

— Très honnêtement, non. D'ailleurs, je ne la connais même pas. J'ai vu son dossier avec sa photo, mais je ne l'ai jamais rencontrée.

— Ah, fit Chantal, c'est pour ça...

— C'est pour ça que quoi ?

Elle se redressa et se coucha carrément sur Boris, ses lèvres effleurant les siennes.

— Que tu ne l'as pas baisée, salaud. Parce que si elle s'était trouvée dans une pièce avec toi, comme moi en ce moment, elle aurait sûrement réagi de la même façon que moi.

— C'est-à-dire ? fit Boris sans se départir de son flegme.

— Comme ça ! fit Chantal en arrachant son chemisier.

Dessous, elle ne portait pas le moindre soutien-gorge. Elle se mit à califourchon sur Boris, de manière à ce que ses seins se trouvent à la hauteur de son visage. Corentin avait une vue imprenable et rapprochée de ses deux globes fermes et ronds, aux aréoles larges, dont les pointes brunes et durcies visaient ses yeux comme pour l'aveugler.

Dans un réflexe, il avança la bouche et avala l'un des obus de chair que Chantal lui offrait, tout en emprisonnant l'autre de la main.

— Les Asiatiques ont toutes de petits seins, fit Chantal d'une voix que le désir rendait rauque. Qu'est-ce que tu penses des miens ?

— Magnifiques ! articula péniblement Boris, la bouche obstruée par la chair élastique et dure à la fois.

— Alors vas-y, bouffe-les !

Il ne se fit pas prier et continua ce qu'il avait commencé, passant de l'un à l'autre avec une gourmandise insatiable.

Au bout d'un moment, Chantal lui échappa et se laissa retomber assise sur le bas-ventre de Boris.

Elle poussa un petit cri.

— C'est pas vrai ! fit-elle.

Elle le fixa avec des yeux brillants.

— Le truc sur quoi je suis assise... Il faut que vérifie tout de suite si je me fais des idées, ou quoi.

Elle se jeta à genoux par terre et entreprit de déboutonner la braguette de Boris à toute vitesse. Il souleva les reins pour l'aider à le faire glisser, en même temps que le slip.

Chantal Vallette s'immobilisa, les yeux écarquillés de stupéfaction devant la fabuleuse matraque de chair qui palpitait à quelques centimètres de son visage.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle. Je rêve...

Elle avança doucement les lèvres et l'avalait très lentement, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'elle le sente buter au fond de sa gorge. Alors, elle opéra un mouvement inverse, avec la même lenteur, mais s'arrêta pour garder le sommet de la virilité de Boris emprisonnée dans le fourreau brûlant de sa bouche. Il sentit le ballet infernal de sa langue autour de lui, attaquant les points les plus sensibles avec une habileté absolument démoniaque.

Chantal continua son manège pendant un bon quart d'heure, l'avalant entièrement, puis se concentrant sur le pourtour délicat du sommet turgescent. Elle l'abandonnait parfois pour descendre jusqu'à la base de la hampe majestueuse et faire rouler sous sa langue les sacs soyeux et gorgés de sève qui reposaient entre les cuisses musclées.

Quand elle le reprit une fois de plus dans sa bouche, Boris sentit la déferlante du plaisir commencer à se former au creux de ses reins. Encore une minute de ce traitement et il allait exploser au fond de sa gorge.

— Arrête ! gémit-il. Je vais...

— Non ! dit-elle. Surtout pas ! Pas encore.

Elle se leva et dégrafa sa jupe d'un mouvement rapide avant de l'envoyer

à l'autre bout de la pièce. Elle en fit autant avec la mince culotte de dentelle qu'elle portait par-dessus son porte-jarretelles. Mais n'enleva pas celui-ci. La forêt dorée de son mont de Vénus, que ses cuisses longues et fermes portaient comme les colonnes d'un temple, apparut dans toute sa luxuriance.

Et Boris sentit une dose d'adrénaline supplémentaire s'injecter dans ses veines.

Chantal garda la position un instant ou deux, histoire de lui faire admirer le corps qu'elle lui offrait, puis lui tourna le dos et se laissa tomber à quatre pattes sur la moquette.

— Viens ! souffla-t-elle d'une voix hachée par un désir qui l'étouffait. Baise-moi, maintenant. Prends-moi à fond !

Boris s'agenouilla derrière elle et s'enfonça jusqu'à la garde dans son ventre en fusion.

Chantal poussa un râle de plaisir.

Il la pilonna ainsi, interminablement, jusqu'à ce qu'il soit à nouveau sur le point d'exploser.

Il avait l'impression d'avoir doublé de volume. À croire qu'il allait éclater.

Elle le sentit aussi.

— Tu es encore plus énorme qu'avant, gémit-elle. Maintenant, je te veux dans mes reins ! Vas-y !

Boris se retira du ventre brûlant et, remontant de quelques centimètres, s'appuya contre le petit anneau brun et plissé. Il exerça une poussée de tout son poids et Chantal s'ouvrit pour l'accueillir avec une facilité déconcertante.

Il s'engloutit en elle de toute sa longueur et recommença ses allées et venues.

Il ne put retenir une grimace de surprise.

Et de plaisir.

L'étau qui l'emprisonnait à présent semblait coulisser autour de lui, exerçant des pressions dont l'intensité variait sans cesse. De même que les points où cette pression s'exerçait.

Boris n'avait rencontré que deux ou trois fois dans sa vie des femmes capables de commander ainsi à cette partie d'elles-mêmes.

Avec la même facilité apparente que s'il s'était agi de leur main, ou de leur bouche.

Et Chantal Vallette, il venait de le découvrir, faisait partie de ces rarissimes surdouées de la nature.

Cette fois, c'en était trop.

Le plaisir monta en lui comme un raz-de-marée et il explosa avec un cri, se vidant au fond des reins de sa partenaire à longs jets brûlants qui

semblaient ne jamais devoir tarir.

Au même moment, Chantal poussa un rugissement de tigresse poignardée. Un cri interminable, d'une violence inouïe. Tout son corps fut secoué d'un long tremblement, comme si un courant électrique la traversait.

Enfin, elle s'arracha doucement à lui et retomba sur la moquette, aussi inerte qu'une statue.

Boris alla remplir leurs verres avec ce qui restait dans la bouteille. Quand il revint vers elle, Chantal avait rouvert les yeux et lui souriait.

— Merci, dit-elle d'une voix qui cherchait son souffle, en prenant le verre que Boris lui tendait. Merci... Pas pour le vin. Pour le reste.

— J'avais compris, fit Boris en prenant un air aussi modeste que possible.

— J'en avais terriblement besoin.

Il lui sourit.

— Ça aussi, j'avais cru le comprendre.

Ils burent leur verre en silence. Après quoi, Boris se leva.

— Je crois que cette fois, il est temps d'aller te coucher, dit-il.

— Je crois aussi, soupira-t-elle en se mettant péniblement sur ses jambes. Je suis vidée.

Elle eut un petit rire et ajouta :

— Enfin... façon de parler.

Il la borda comme une enfant et sortit un petit bloc-notes de sa poche.

— Je te laisse mon numéro de portable, dit-il en le griffonnant rapidement. Surtout, ne sors pas d'ici sans me prévenir.

Il posa la feuille sur la table de nuit, déposa un baiser parfaitement chaste sur le front de Chantal, et la quitta en promettant de revenir la voir demain.

Elle dormait avant même qu'il n'ait atteint la porte.

La sonnerie du téléphone, posé entre Lefour et Lesaffre sur la table basse, les fit sursauter avec un bel ensemble.

— Oui ! fit sèchement Lefour en décrochant.

— Ici Long-Nez, fit une voix féminine.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ne vous en faites plus pour Chantal. Je l'ai retrouvée.

— Nom de Dieu ! éructa Lefour. Long-Nez a retrouvé Chantal, lança-t-il à l'ex-ministre, qui se redressa d'un bond dans son fauteuil.

S'adressant de nouveau à sa correspondante, il demanda :

— Où est-elle ?

— Chez moi. Enfin, ce qui était chez moi avant que les flics me demandent de vider les lieux. C'est la procédure classique quand ils ont quelqu'un à planquer d'urgence.

— Comment sais-tu que c'était pour elle ? Tu l'as vue ?

— Oui. J'ai quitté l'appartement avant leur arrivée, mais je suis restée cachée dans le coin. J'ai vu Chantal arriver avec un grand type baraqué. Sans doute le flic qui m'a téléphoné.

— Génial ! fit Lefour qui voyait son horizon se dégager à vitesse grand V. Et maintenant, tu es où ?

— Quelque part. Ne t'occupe pas. De toute façon, je te recontacterai plus tard.

— Long-Nez, fit Lefour soudain tout sucre et tout miel, tu nous sauves la vie. On te doit une fière chandelle.

— On en reparlera plus tard, dit-elle avant de raccrocher.

Alfred Lefour et Gilbert Lesaffre échangèrent un sourire de connivence. Et poussèrent ensemble un long soupir de soulagement.

— On dirait que les affaires reprennent, fit l'ancien ministre en allumant un autre Cohiba.

CHAPITRE VII



Chantal Vallette faisait un rêve étrange. Elle était debout face à une porte de métal, et son nez s'appuyait contre la paroi dure et glacée. Elle avait beau tourner la tête dans tous les sens, on aurait dit que la plaque d'acier la suivait, se déplaçant pour rester collée à son nez.

Elle finit par se réveiller.

Et poussa un cri, vite étouffé par une main qui se plaqua sur sa bouche.

La gueule d'acier d'une arme était appuyée contre le bout de son nez. Quelqu'un venait d'allumer la lumière, dans la chambre, et elle vit, derrière l'arme, le visage hilare d'un homme qu'elle ne connaissait pas.

Elle n'osait plus bouger d'un millimètre, mais en déplaçant son regard, elle constata que l'homme qui la braquait avec une joie sadique n'était pas seul.

Trois autres types étaient dans la pièce avec lui, la regardant avec les mêmes sourires satisfaits.

— T'as le bonjour d'Alfred, dit l'homme qui la braquait.

Il eut un rire sec, déclenché par ce trait d'humour.

Il avait une petite voix nasillarde, aussi désagréable que son physique de rongeur.

Il arracha le drap et Chantal se retrouva entièrement nue, allongée entre les quatre hommes.

— Allez, dit le rongeur, debout. On s'en va. Alfred est pressé de te parler.

— Je comprends ça, dit l'un des trois autres en la détaillant avidement. Et si on s'amusait un peu avant, tous les quatre ? Après tout, on n'est pas à cinq minutes.

— Pas question, dit l'homme au flingue. Le boss ne serait pas content. Il considère madame comme sa propriété personnelle. Et puis, je te répète qu'il est pressé.

— J'espère que vous me laisserez quand même le temps de m'habiller, dit Chantal en s'efforçant de ne pas paniquer.

— Comment donc ! fit celui qui semblait être le chef du commando. Mais grouille-toi. On n'a pas toute la nuit et on a du chemin à faire.

Chantal remit une fois de plus la tenue qu'elle portait maintenant depuis quatre jours, depuis qu'elle s'était enfuie du « château », l'autre soir. Elle attrapa son petit sac à dos, et les autres la poussèrent brutalement vers la sortie.

Le ciel matinal s'était enfin dégagé, mais le pâle soleil de février n'arrivait pas à réchauffer l'atmosphère. Il faisait toujours aussi froid.

Saisi d'un brusque coup de fatigue après ses exploits avec Chantal, Boris avait gardé la Renault Mégane de service pour regagner son studio de la rue de Turbigo.

Il regarda sa montre en arrivant rue des Écoles. Dix heures. Épuisée comme elle l'était la veille -sans parler de leur petite séance privée – Chantal

dormait probablement toujours.

Boris décida de la réveiller en douceur, histoire d'entretenir ses bonnes dispositions à son égard. Il s'arrêta dans une boulangerie pour y acheter un sac de croissants et monta jusqu'à l'appartement, en utilisant la clé qu'il avait pris la précaution de garder sur lui.

Dès la porte ouverte, il sentit que quelque chose n'allait pas.

« Sentit » était le mot. Boris Corentin n'avait pas que du flair : il avait aussi de l'odorat. Le parfum de Chantal flottait toujours dans l'appartement, mais il s'y mêlaient des effluves beaucoup moins agréables. Une odeur d'homme, d'eau de toilette bon marché, et de sueur.

Il se précipita vers la chambre.

Le lit était vide.

Il fouilla les placards et la salle de bains, dans l'espoir de trouver les maigres affaires de Chantal. Il était encore possible qu'elle se soit réveillée tôt et qu'elle soit sortie, malgré son interdiction, acheter des produits de première nécessité.

Mais ses quelques affaires – ainsi que son sac à dos – avaient disparu, elles aussi.

Boris se laissa tomber sur le canapé en teck du salon, là où, il y avait à peine quelques heures, Chantal lui faisait subir l'un des traitements les plus torrides de son existence.

Malheureusement, si le décor n'avait pas changé (la bouteille vide et les deux verres étaient toujours au même endroit), les circonstances étaient beaucoup plus contrariantes.

En l'occurrence, il venait d'être refait comme un débutant. Et par qui ? Par Long-Nez, de toute évidence. Cette Mai Li était la seule à savoir que Boris amenait Chantal chez elle. Elle jouait double jeu et il n'avait rien soupçonné.

De rage, il abattit son poing sur le coussin, à côté de lui.

— La prochaine fois, je choisirai un « vrai-faux » locataire que je connais personnellement et dont je suis sûr ! marmonna-t-il pour lui-même. Ça m'apprendra à faire une confiance aveugle aux services !

Quelqu'un, de toute évidence, n'avait pas suffisamment vérifié la loyauté de cette Mai Li. Pas suffisamment « bétonné » son dossier.

Et c'était sur lui que ça retombait !

Boris ne décolerait pas.

Il décida que pour retrouver un peu de sérénité et prendre calmement les décisions qui s'imposaient, l'aide de son vieux complice Aimé Brichot ne serait pas de trop. Il sortit son portable et, au bout de quelques secondes, fut soulagé d'entendre sa voix.

En quelques phrases, il le mit au courant de la situation.

— J'ai un paquet de croissants dont je ne sais pas quoi faire, Mémé. Viens les manger avec moi. Ça nous aidera à réfléchir.

Il lui donna l'adresse. La rue des Écoles étant tout près du quai des Orfèvres, Aimé Brichot fut là en dix minutes.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça, Mémé ? demanda Boris après lui avoir fait un résumé des derniers événements.

Brichot acheva de mastiquer le croissant dont il venait d'enfourner une moitié d'un coup.

— La première chose, dit-il, et la plus évidente, c'est que tu as été trahi par Mai Li elle-même, et pas par quelqu'un de chez nous. Ce qui est déjà rassurant.

— Comme tu dis, Mémé, fit sombrement Boris. C'est déjà une consolation de se dire qu'il n'y a pas de taupe dans nos services.

— Je crois que c'est évident, fit Brichot. Tu n'as parlé à personne de l'endroit où tu allais cacher Chantal Vallette. Toi-même, tu n'as pris la décision qu'à la dernière minute, après l'avoir retrouvée dans son hôtel. Alors, tu as choisi la planque qui te convenait géographiquement, tu as composé le numéro et prononcé la phrase-code correspondante... Résultat...

— Résultat, compléta Boris, la fuite n'a pu venir que de Long-Nez !

— Pardon ? fit Aimé.

— Mai Li.

— Ah, oui ! fit Brichot, c'est vrai. Son surnom figure aussi dans son dossier. Ça m'était sorti de la tête.

— Bref, reprit Boris, Mai Li est en cheville avec l'organisation qui a enlevé Chantal. Et comme ils ne savaient pas que j'allais la conduire ici, ça veut dire qu'ils ont des gens absolument partout ! Ou presque !

Aimé Brichot émit un long sifflement, rendu quelque peu difficile par le morceau de croissant qu'il avait dans la bouche.

— Tu te rends compte de ce que tu dis, Boris ?

— Hélas, oui. S'ils ont des gens partout, ça veut tout simplement dire que cette organisation est énorme. Qu'elle a des ramifications à tous les niveaux, dans tous les milieux. Et sûrement au niveau politique le plus élevé.

Brichot soupira :

— Baba va encore nous dire de marcher sur des œufs...

Il finit d'avaler son croissant et ajouta :

— Remarque, il se peut aussi que cette organisation ne soit pas si étendue que ça, et que tu n'aies tout simplement pas eu de chance en tombant justement sur la fille, parmi tous nos « vrais-faux » locataires, qui travaillaient pour eux.

— Franchement, Mémé, fit Boris, j'aimerais mieux croire à cette version-

là. Elle est plus... rassurante, si je puis dire.

Il fouilla dans sa parka, posé à côté de lui, à la recherche de son paquet de cigarettes, et en alluma une.

— Bon, eh bien, fit-il après avoir exhalé un nuage de fumée blonde, on se retrouve exactement dans la même situation qu'il y a quatre jours, après la mort d'Amélie Forlanne-Vieuville au *Bristol*.

— Je vois ce que tu veux dire, fit Brichot : on est confrontés à un mystère derrière lequel on soupçonne la présence d'une organisation importante. Et la seule piste qu'on a est une femme qui a disparu de la circulation.

— Exactement, Mémé. Sauf que cette fois, il y a peut-être une petite chance de remonter jusqu'à Mai Li sans qu'on soit obligés d'attendre un hypothétique coup de fil.

Il se leva.

— Viens. Il faut que je réfléchisse à tout ça. Allons déjà rapporter la Mégane au quai des Orfèvres.

— Il y a une chose que je n'ai pas révélé à Chantal Vallette, fit Boris en manœuvrant dans les embouteillages du boulevard Saint-Michel, c'est le véritable passé de Mai Li. Je lui ai raconté que Long-Nez jouait les faux locataires pour nous parce que c'était une pauvre immigrée dont on avait arrangé la situation en échange de ce service.

Brichot éclata de rire.

— Mai Li, une sans-papiers ! Ça, c'est la meilleure ! Si je me souviens bien de ce que j'ai lu dans son dossier, elle est la maîtresse d'un diplomate chinois en poste à Paris, lequel diplomate est aussi un homme d'affaires richissime.

— Je vois que ta mémoire n'a rien à envier à la mienne, Mémé. Et si Mai Li est loin d'être dans le besoin, ce n'est pas seulement à cause de son riche protecteur, mais parce qu'elle a su elle-même faire sa pelote, avant d'arriver en France. Elle a fait une assez jolie carrière d'entremetteuse, en Chine et au Japon.

— Et un peu en France aussi, ajouta Brichot. Ce qui a permis à nos collègues de lui forcer la main et de lui faire accepter de jouer ce rôle de « vraie-fausse » locataire.

— En échange de quoi, conclut Boris, on mettait son ardoise sous le coude. En la menaçant de la ressortir au premier faux pas.

Aimé Brichot essuya ses lunettes à l'aide de son vaste mouchoir à carreaux.

— Quelque chose me dit qu'on a peut-être eu tort de lui faire confiance... Chassez le naturel...

Ils garèrent la Mégane dans la cour du 36, quai des Orfèvres, et montèrent quatre à quatre les deux étages qui les séparaient de leur bureau, celui des

Affaires Recommandées.

Ils s'installèrent à leur table de travail, face à face, et Boris ressortit son paquet de cigarettes blondes.

— Tu devrais peut-être ralentir un peu ta consommation, remarqua Brichot. Si tu continues comme ça, tu vas finir aussi intoxiqué que Baba avec ses Job Spéciales.

— Tu as raison, Mémé, fit Boris en allumant sa cigarette, il faudra que je me décide à arrêter, un de ces jours. Mais quand on est en pleine enquête, j'avoue que ça me détend et que ça m'aide à réfléchir.

— Ce qui veut dire, fit Aimé en souriant sous sa moustache, que tu as encore de belles journées de tabagie devant toi. Comme on est toujours en pleine enquête...

— Attends...

D'un seul coup, Boris s'était comme absenté. Il avait ces yeux que Brichot connaissait bien, comme si sa flèche regardait soudain à l'intérieur de lui-même. Ou alors très loin, à travers son interlocuteur, par-delà les murs de la pièce.

— Tu te souviens du nom de ce diplomate-homme d'affaires chinois dont Mai Li est la maîtresse ?

Aimé gonfla les lèvres en une expression d'ignorance.

— J'avoue que non.

— Moi non plus, à vrai dire, reconnut Boris. Mais quelque chose me revient, d'un seul coup. Je suis presque sûr que Baba a un « blanc » sur lui.

Il avait à peine prononcé cette phrase que le téléphone intérieur sonna.

Boris reconnut au premier raclement de gorge l'organe tabagique de leur supérieur hiérarchique.

— Justement, patron, nous aussi, on voulait vous voir.

— Incroyable ! fit Boris en raccrochant. À croire qu'il fonctionne par télépathie !

Derrière son immense bureau, le chef de la Brigade Mondaine roulait des yeux en billes de lotto, comme à chaque fois qu'il était en colère. Et le récit des derniers événements, que Boris était en train d'achever à son intention, le mettait de plus en plus en colère.

— Eh bien mon cher Boris, je ne vous félicite pas ! éructa-t-il entre deux quintes de toux. Quelques heures après avoir retrouvé Chantal Vallette, vous vous la faites enlever à votre nez et à votre barbe ! Un seul mot : bravo !

— Je reconnais que j'aurais peut-être dû laisser un homme pour la surveiller, patron, admit Corentin. Mais franchement, je ne pouvais pas savoir qu'on serait trahis par quelqu'un qui est censé travailler pour nous !

— Pas possible ! aboya Badolini. Et on peut savoir qui ?

Boris le mit au courant du rôle joué par Mai Li, alias Long-Nez, et de ce qu'il savait sur elle.

— Justement, patron, à propos du diplomate chinois dont elle est la maîtresse, je ne me souviens plus de son nom, mais je crois me souvenir que vous avez un « blanc » sur lui.

Les yeux de Badolini s'arrêtèrent de rouler dans leurs orbites et se plissèrent sous l'effet de la concentration.

— Ça me dit quelque chose, en effet. Tiens ! Je m'en souviens, moi, de votre type ! Il s'appelle Tang Shu Wen. Et en effet, il me semble bien que...

Il se dirigea vers le coffre-fort qui trônait dans un coin de la pièce, l'ouvrit et en sortit une pile de dossiers. Moins d'une minute plus tard, il en brandissait un avec un air triomphant.

— Je le tiens ! annonça-t-il en retournant à son bureau. Voyons ça... Tang Shu Wen... diplomate en poste à Paris depuis dix ans... homme d'affaires richissime dont la fortune est estimée à... Bigre !... Ah ! Voilà ce qui nous intéresse ! Écoutez ça, messieurs : « Tang Shu Wen est officieusement connu de nos services comme un pervers pédophile, grand amateur de ballets roses. Il a été, en Asie, l'un des principaux organisateurs d'un trafic de fillettes enlevées dans différents pays de cette partie du monde, et livrées, moyennant des sommes colossales, à de riches amateurs dans son genre. À connu sa maîtresse, Mai Li, dans le cadre de ce réseau, qu'elle l'aidait à faire fonctionner. »

Il referma le dossier avec un claquement sec :

— Un joli coco, ce monsieur Tang Shu Wen ! En voilà un que je collerais bien en cellule jusqu'à la fin de ses jours ! Malheureusement... immunité diplomatique !

— Bon sang ! fit Corentin. Ça y est !

Badolini et Brichot se tournèrent vers lui dans le même élan.

— Évidemment, poursuivit Boris, nous n'avons aucune preuve pour l'instant, mais j'en mettrais ma tête à couper ! Écoutez : Mai Li et Tang Shu Wen ont tous les deux été impliqués dans des histoires de pédophilie. Et comme par hasard, c'est Mai Li qui nous trahit et permet de faire enlever Chantal Vallette. Laquelle se prétend menacée de mort parce qu'on a peur, dit-elle, qu'elle révèle ce qu'elle sait sur un réseau de filles. Or, ces filles, elle me l'a affirmé, sont toutes majeures, comme l'était Amélie Forlanne-Vieuville. C'est donc une histoire de proxénétisme somme toute assez banale. Et si Chantal Vallette organise ce réseau pour des personnalités aussi puissantes qu'elle le dit, ce sont des gens qui, en principe, ont les moyens d'étouffer les remous d'une éventuelle enquête, voire de l'empêcher, du moins, encore une fois, tant qu'il s'agit de proxénétisme ordinaire. Dans ce cas, pourquoi prendraient-ils le risque d'une inculpation pour meurtre ?

— Je commence à te voir venir, fit Brichot en triturant la pointe de sa

moustache.

— Moi aussi, fit Badolini en écho.

— Or, Chantal Vallette avait réellement peur, poursuivit Boris. Je suis bien placé pour le savoir. Et si elle avait peur, c'est qu'elle représente réellement une menace pour ces gens, à cause de ce qu'elle sait. Non pas à cause du réseau de filles « officiel », si j'ose dire, et dont elle m'a parlé sans difficulté. Mais à cause d'un autre réseau. Auquel le premier sert de façade ! Un réseau pédophile ! Une vraie saloperie, cette fois, avec des gamines beaucoup plus jeunes !

Les trois hommes restèrent silencieux un long moment, tâchant d'encaisser le choc de cette révélation.

Cette fois, ils étaient confrontés à l'horreur pure et simple.

Des images monstrueuses leur passaient devant les yeux.

Ils se secouèrent pour essayer de les chasser. Mais l'abomination s'accrochait à leur cerveau comme une sorte de vermine.

— Dans le fond, fit enfin Badolini, ce n'est pas étonnant que Chantal Vallette ne vous ait pas parlé de cette dégueulasserie. Si elle y est mêlée, elle n'a pas envie que ça se sache, malgré son passé, et je la comprends. Vous voulez que je vous dise ? Elle a de la chance d'avoir été enlevée par ces types, quels qu'ils soient. Parce que si elle m'était tombée entre les mains...

Boris et Aimé échangèrent un regard stupéfait. On aurait dit que leur chef allait exploser de rage. Il en cassa même un crayon en deux.

Ils éprouvaient tous le même écœurement à l'égard de la pédophilie. Mais il était rarissime que Charlie Badolini prenne les choses d'une façon aussi... personnelle.

Quant à Aimé Brichot, il ne pouvait pas s'empêcher de songer en frissonnant à Rose et Colette, ses jumelles...

Qui avaient à peine treize ans. L'âge idéal, aux yeux des pédophiles en tout genre...

Boris rompit un silence rendu pénible par des images insoutenables.

— N'allons pas trop vite en besogne ; il n'est pas impossible que Chantal Vallette soit complice de cette affaire contre son gré, fit-il. Si elle y est mêlée, ce qui n'est pas certain. Mais si c'est le cas, il se peut fort bien que ses « amis », qui sont des gens très puissants, je vous le rappelle, ne lui aient pas laissé le choix.

Badolini leva vers lui un regard de taureau.

— Vous, dit-il, vous avez couché avec elle.

Pendant un instant, Boris ne sut quoi répondre.

— Écoutez, patron, dit-il en sortant son paquet de cigarettes pour se donner une contenance, je n'ai pas l'habitude de vous mentir. Ce que vous

dites est vrai. Mais je crois être capable de garder assez de sang-froid et de lucidité en toutes circonstances, même... même celles-là. Et je me trompe rarement dans l'évaluation des suspects.

Charlie Badolini poussa un soupir à gonfler les voiles d'un trois-mâts.

— Bon, lâcha-t-il avec une pointe de regret. Et maintenant, quelle est la suite du programme ?

Aimé Brichot se racla la gorge :

— La suite, si on s'en tient aux conclusions de Boris, je crois qu'elle est évidente : aller rendre une petite visite de courtoisie à ce M. Tang Shu Wen.

— Vous avez déjà oublié ce que je viens de vous dire, grogna Badolini : votre M. Tang Shu Wen est un diplomate chinois en poste à Paris. En tant que tel, il jouit de l'immunité diplomatique. Pas besoin de vous rappeler ce que ça veut dire : en clair, ça signifie qu'il est in-tou-chable !

Il soupira de nouveau et ajouta :

— Croyez bien que je le regrette amèrement.

Il écrasa d'un geste nerveux sa Job Spéciale dans son énorme cendrier en onyx.

— Peut-être, reprit Boris. Mais Mai Li, elle, n'est pas diplomate, à ce que je sache. Elle n'est pas couverte par l'immunité diplomatique. Rien ne nous interdit d'aller demander à Tang Shu Wen des renseignements la concernant.

Charlie Badolini laissa échapper un petit rire amer :

— Et vous croyez vraiment qu'il va vous les donner ? Vous rêvez, mon vieux !

Corentin alluma posément une autre cigarette. Un demi-sourire flottait sur son visage carré de star de cinéma.

— Vous avez une idée derrière la tête ? demanda Badolini.

— Décidément, répondit Boris, on ne peut rien vous cacher, patron. Ecoutez : Tang Shu Wen, avant d'être diplomate, est avant tout un homme d'affaires international. Et je crois me souvenir qu'il lui arrive régulièrement de prospector à l'étranger pour le gouvernement de son pays.

— Où voulez-vous en venir, Boris ? demanda Badolini avec une pointe d'impatience.

— À ceci, patron : on ne devrait pas avoir trop de mal à savoir sur quel important marché Tang Shu Wen travaille en ce moment. Après tout, ce genre de chose ne relève pas, en général, du secret défense. À partir de là, avec votre aide, et si vous le voulez bien, nous devrions pouvoir mettre en place une sorte de... levier.

Les sourcils de Charlie Badolini prirent une forme d'accent circonflexe.

— De levier ?

— Oui, patron ! Parce que, vous avez raison : Tang Shu Wen est protégé

par l'immunité diplomatique, et nous ne pouvons ni l'arrêter, ni faire pression sur lui pour l'obliger à nous renseigner sur Mai Li. En revanche, si on lui agite sous le nez un énorme sucre d'orge...

Badolini se dérida enfin.

— Je commence à comprendre où vous voulez en venir, dit-il. La carotte, à défaut du bâton.

— Oui patron, fit Boris. Une fabuleuse carotte. Particulièrement juteuse et appétissante. Le genre de carotte à laquelle, cupide comme il est, M. Tang Shu Wen aura beaucoup de mal à résister...

CHAPITRE VIII



Vu de l'extérieur, le manoir Louis XIII avait l'air d'un de ces petits châteaux perdus dans la forêt, comme on en voit dans les contes pour enfant. La neige qui le recouvrait aurait pu, comme dans *Hansel et Gretel*⁴, être du sucre glacé. Et les briques orangées de ses murs, des blocs de pain d'épice.

À l'intérieur aussi, l'atmosphère évoquait une grande fête enfantine. Quelque part, un chœur de fillettes répétait des comptines. Leurs voix cristallines chantaient *À la claire fontaine*. En écoutant attentivement, on pouvait se rendre compte que ces voix, curieusement, n'avaient pas tout à fait la légèreté qui aurait dû être celle de leur jeunesse. D'abord, elles hésitaient un peu sur les mots, qu'elles avaient du mal à articuler. Pour la bonne raison que – on s'en rendait compte à leur prononciation – le français n'était pas leur langue maternelle.

Les fillettes avaient un accent difficile à situer avec précision. Mais qui était, sans conteste, celui d'un pays de l'Est.

Et puis, il y avait autre chose, dans leur voix. Une chose qui donnait clairement l'impression que ce qui se préparait n'était pas une fête enfantine comme les autres.

Cet autre chose, c'était la peur.

Sans voir les visages des gamines qui chantaient, on percevait, même de loin, dans leurs chants, une sorte de léger tremblement qui n'avait rien à voir avec leur mauvaise maîtrise du Français.

Un tremblement facilement identifiable.

Et qui aurait suffi à mettre n'importe qui mal à l'aise.

Qui aurait pu, même, donner envie de voler à leur secours.

À n'importe qui, mais apparemment pas aux personnes qui évoluaient au même moment dans le château. Et qui s'activaient tranquillement à leurs

tâches.

C'était bien une fête qui se préparait. Ça, au moins, c'était sûr. Et même une sorte de fête de Noël, bien qu'on soit en février.

Des maîtres d'hôtel longeaient les couloirs avec des chargements de guirlandes lumineuses, des boules multicolores, des bougies rouges et vertes, et des chandeliers d'argent.

Mais de temps à autre, un détail étrange accrochait le regard.

Comme ces bougies de cire rouge, par exemple... taillées dans des formes étrangement évocatrices.

Ce qui donnait à l'ensemble un côté encore plus irréel, c'était que certains serveurs étaient déguisés en personnages de contes de Perrault. L'un portait les cuissardes et le masque à moustaches du Chat botté... L'autre la perruque avec accroche-cœur vertical de Riquet à la Houppe... Un autre encore, déguisé en petit garçon d'une autre époque, avait à la ceinture le sac de cailloux du Petit Poucet. Un dernier, enfin, probablement choisi pour sa grande taille et sa carrure de géant, arborait la barbe bleue du personnage du même nom.

Quelque part dans la maison, les fillettes chantaient toujours. Et il n'était pas difficile d'imaginer, par association d'idées, la suite des événements, quand on croisait un serveur portant dans un carton le manteau à capuchon écarlate du Petit Chaperon rouge. Ou un autre, qui tenait une boîte à chaussures ne contenant qu'un seul soulier : la pantoufle de vair de Cendrillon.

On voyait passer, aussi, quelques déguisements masculins. Mais les costumes d'hommes étaient taillés pour des hommes. Tandis que les costumes féminins étaient tous à des mesures de petites filles.

Du coup, on devinait assez bien quels rôles allaient jouer, un peu plus tard, celles qui étaient en train de répéter leurs comptines. Et, au vu de certains accessoires, on imaginait facilement que ces représentations allaient prendre un tour d'un tout autre genre...

Depuis des heures, Chantal Vallette était allongée sur un lit, dans l'une des chambres du premier. L'une de ces confortables chambres où, à travers une glace sans tain, elle avait si souvent étudié les performances des jeunes filles de bonne famille recrutées par ses soins.

Mais aujourd'hui, selon l'expression consacrée par *Alice au pays de merveilles*, elle était « passée de l'autre côté du miroir ».

C'était elle, aujourd'hui, qui était allongée sur le lit. Et dans une position beaucoup moins agréable que ses protégées, puisqu'elle était attachée aux quatre montants par les poignets et les chevilles. Et que les liens ultraserrés qui la maintenant, non seulement lui sciaient la chair, mais l'écartelaient

comme un condamné du Moyen Âge.

Elle était encore tout habillée. Ce qui l'étonnait. Elle s'était attendue à ce qu'on la déshabille, pour mieux la torturer.

Mais ce n'était sans doute qu'un préambule. On allait essayer la méthode douce, avant de passer à un traitement beaucoup plus désagréable. Quel qu'il soit.

L'entrée en matière, apparemment, consistait à la laisser mijoter dans sa peur. Il y avait des heures que les quatre hommes de main de Lefour l'avaient abandonnée dans cette position, sans un mot et sans lui dire combien de temps l'attente allait durer.

Chantal prenait son mal en patience. Elle regardait le plafond et guettait le moindre bruit, dans le couloir. Mais tout ce qu'elle entendait, c'était l'écho lointain et diffus de ces chœurs de petites filles qui répétaient des comptines. Après *À la claire fontaine*, elles étaient passées à *Petit Papa Noël*, avant d'attaquer *Alouette, je te plumerai...*

— Quand-même, fit Alfred Lefour à voix basse, ça me fera quelque chose de la tuer...

Debout à côté de lui, Mai Li eut un petit rire discret. Elle était moulée dans une robe chinoise rouge sang à motifs de dragons dorés, boutonnée sous le menton mais fendue jusqu'en haut de la cuisse. Ses cheveux noirs étaient ramenés en chignon sur le sommet de sa tête, faisant ressortir l'ovale parfait de son visage à la beauté mystérieuse. Ses yeux verts – chose rarissime pour une asiatique – luisaient dans l'ombre comme ceux d'une tigresse. Et la lumière de la chambre, à travers la glace sans tain, l'éclairait d'une lumière diffuse qui mettait en valeur son profil exceptionnel. Ce profil qui l'avait faite surnommer Long-Nez. Mince et parfaitement droit, il n'était pourtant pas spécialement long. Tout au plus était-il à peine plus fort que celui de la plupart des Asiatiques. Juste assez pour rendre sa beauté encore plus exceptionnelle, en lui donnant un caractère indéfinissable, puisqu'il n'appartenait ni à l'Orient, ni à l'Occident.

De plus, Mai Li mesurait près d'un mètre quatre-vingts. Sa haute taille était une particularité de plus qui contrastait avec ses origines. De même que sa poitrine haute et voluptueuse, qui tendait la soie rouge de sa robe.

— Dans le fond, murmura-t-elle pour ne pas que Chantal l'entende, tu es un sentimental, Alfred. C'est embêtant, ça. Dans une organisation comme la nôtre, on ne peut pas se le permettre. Et puis, je te rappelle les instructions de nos amis : récupérer la cassette et nous débarrasser d'elle. Définitivement.

Alfred Lefour soupira.

— J'avais bien enregistré, merci. Je vais quand même faire une tentative pour essayer de la raisonner. Si ça ne marche pas, on verra...

— Si ça ne marche pas, laissa tomber Mai Li d'une voix soudain coupante comme du verre, c'est moi qui m'occuperai d'elle. Personnellement.

Alfred Lefour la regarda. Mai Li se tenait toujours de profil. Ce profil qui le fascinait. Comme le fascinait son corps de rêve, et cette manière à la fois féline et voluptueuse qu'elle avait de bouger. Depuis qu'ils se connaissaient, il avait terriblement envie d'elle. Mais Mai Li était la propriété privée de Tang Shu Wen. Et M. Tang était du genre possessif. Du genre très puissant et très dangereux, aussi. Les fondations de ses immeubles de Pékin et de Shanghai étaient pleines de types qui avaient osé faire des avances à Mai Li.

Et Alfred Lefour préférait mettre son désir dans sa poche avec son mouchoir par-dessus, plutôt que de finir noyé dans du béton, avec un building de trente étages sur le ventre.

— Et tu t'occuperas d'elle... comment ? demanda-t-il d'une voix un peu hésitante.

La Chinoise le regarda enfin. Ses yeux vert émeraude brillaient d'une cruauté à laquelle se mêlait quelque chose qui ressemblait à du désir sexuel. Certainement pas à son égard. De ce côté-là, Lefour ne se faisait aucune illusion. Non, c'était l'idée de torturer elle-même Chantal qui allumait cette excitation dans le regard de Mai Li.

Lefour frissonna, en se disant qu'il n'aimerait pas être à la place de la jeune femme attachée de l'autre côté de la glace sans tain.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répliqua Mai Li. Je connais un tas de recettes, toutes plus efficaces les unes que les autres.

Elle ajouta avec un petit rire cruel :

— Des recettes de mon pays...

La porte s'ouvrit enfin, et Chantal Vallette fut presque soulagée de voir entrer Alfred Lefour, son éternel cigare entre les doigts.

— Alors, ma belle, fit-il d'une voix faussement enjouée, on se retrouve enfin ! Tu sais que tu m'as manqué ?

Négligemment, il s'assit au bord du lit et Chantal sentit ses fesses s'appuyer contre ses hanches.

— Qui c'étaient, ces quatre types qui m'ont enlevée ? demanda-t-elle.

Lefour haussa les épaules.

— Oh, personne. Des employés. Tu devrais savoir que l'organisation ne manque pas de petit personnel.

— Et comment avez-vous fait pour me retrouver ?

— Là, je dois dire qu'on a eu un sacré coup de chance, fit Lefour avec un grand sourire. Tu te souviens de Mai Li ?

Chantal eut une moue dégoûtée :

— Cette garce chinoise qui s'occupait de trafic d'enfants en Asie ?

— Elle s'en occupe toujours.

— Je vois, fit sombrement Chantal.

— Toujours est-il que c'est grâce à elle que nous t'avons retrouvée. Figure-toi que c'est elle qui habitait l'appartement où les flics t'ont planquée. Elle t'a vue arriver et nous a prévenus aussitôt. Marrant, non ?

Les idées se bousculaient sous le crâne de Chantal, qui ne comprenait plus rien.

— Mais qu'est-ce que... Je croyais que le locataire travaillait pour les flics ?

— Ils le croyaient aussi, fit Lefour avec un petit rire. Mais bon, c'est une longue histoire et ce n'est pas ça qui nous occupe. Tu as disparu l'autre soir avec quelque chose que nos partenaires de l'Est veulent à tout prix récupérer.

— Je comprends ça, fit Chantal avec un petit air qui se voulait provocant, mais qui cherchait surtout à masquer sa peur.

Lefour continua, imperturbable :

— Non seulement ils veulent la cassette, mais ils veulent aussi ta peau. Ce n'est qu'après avoir obtenu les deux qu'ils se sentiront tout à fait rassurés. Et qu'ils me laisseront tranquille.

Chantal le fusilla d'un regard noir.

— Cette cassette est ma seule garantie de survie. Si je te la donne, tu n'auras plus qu'à te débarrasser de moi. Tant que tu ne l'as pas, j'ai une chance de rester en vie. Je le sais, et tu sais que je le sais.

Lefour soupira, et exhala longuement une bouffée de havane.

— Je me doutais que tu me répondrais quelque chose comme ça, dit-il. Toujours ton sacré caractère...

Il glissa la main sous la jupe de Chantal et la fit remonter haut. Très haut. Jusqu'à atteindre son porte-jarretelles. Elis s'arrêta quelques centimètres de la toison dorée qui seule, en l'absence de la culotte que ses ravisseurs ne lui avaient pas laissé le temps de remettre, défendait son intimité la plus secrète.

— C'est ça, cria-t-elle, viole-moi ! Je n'en ai rien à foutre, de toute façon ! Si tu crois que c'est comme ça que je vais te dire où se trouve la vidéo, tu peux toujours courir.

Lefour eut un sourire désabusé.

— Je n'ai aucune intention de te violer, dit-il sans retirer sa main pour autant. Et puis... est-ce qu'il peut vraiment y avoir viol, après ce qui s'est déjà passé entre nous ?

Il abandonna la cuisse de Chantal pour rallumer son cigare.

— C'est plutôt un marché que j'avais l'intention de te proposer, dit-il. Comme je te l'ai dit, nos amis veulent à la fois la cassette et ta mort. Je t'avoue franchement que le deuxième point me contrarie. Tu sais que j'ai de

l'affection pour toi...

— Tu parles ! lui jeta méchamment Chantal.

Lefour la regarda avec un air soudainement attristé. Comme si elle l'avait blessé.

— Je te le répète : j'ai de l'affection pour toi. Et d'ailleurs, tu le sais parfaitement. C'est pourquoi je te fais la proposition suivante : tu me rends la cassette et moi, en échange, je te laisse la vie sauve et un paquet de pognon. Ce qui te permettra d'aller te refaire une virginité sous les Tropiques.

En guise de réponse, Chantal Vallette eu un petit rire méprisant.

— Réfléchis bien ! s'impatienta son ancien amant. Ma proposition est sincère. En plus, je prends un gros risque en te laissant partir. Si nos amis l'apprennent, c'est moi qui en ferai les frais. Tu vois ce que je suis prêt à faire pour toi...

Négligemment, il remit sa main sur la cuisse de Chantal. À l'endroit précis où il l'avait posée tout à l'heure.

Elle frissonna sous le contact. Pourtant, il ne semblait manifester aucune velléité d'aller plus haut... ou plus loin.

Chantal s'efforçait de réfléchir à toute vitesse. La seule chose dont elle était absolument certaine, c'était qu'elle n'avait pas envie de mourir. Or, si elle rendait la vidéo tout de suite, il la tuerait immédiatement après. Elle savait qu'il était sincère quand il disait qu'il l'aimait bien et qu'il n'avait pas envie de la tuer, mais il le ferait quand même. Parce qu'il n'avait pas le choix.

D'un autre côté, si elle ne parlait pas, on la torturerait. Et sous la torture, elle parlerait sûrement. Elle aurait souffert pour rien, puisqu'on la tuerait quand même après.

Une seule solution : gagner du temps. Là-bas, quelque part, Boris Corentin était sûrement à sa recherche. Et il finirait par la retrouver. Elle en était sûre. Pendant les quelques heures qu'elle avait passées avec lui, elle avait compris que Corentin était un flic au-dessus du lot. Un homme exceptionnel à tous points de vue.

Et pas seulement sur le plan sexuel...

— J'ai planqué la cassette dans l'appartement de la DGSE, lâcha-t-elle avec un soupir faussement résigné.

— T'en est certaine ? demanda Lefour avec un air sceptique.

— Oui.

— Je te demande ça parce que, si tu me racontes des histoires, ça ira très mal pour toi.

— Encore plus mal que maintenant ?

— Oui... Encore plus mal. Je vais charger Mai Li d'aller chercher la cassette, puisqu'elle a encore les clés de l'appartement. L'ennui, c'est qu'elle

est un peu notre maître de cérémonie, pour la petite fête qui a lieu ici ce soir. Du coup, à cause de son absence, les réjouissances commenceront en retard. Nos amis seront de mauvaise humeur. Et Mai Li encore plus. Et quand Mai Li est de mauvaise humeur...

Il lâcha une bouffée de cigare avant d'ajouter :

— Au fait, je ne t'ai pas dit ? Si elle ne trouve pas la cassette là où tu nous le dis, c'est elle qui se chargera de ton cas. Personnellement. Elle m'a chargé de te le faire savoir. Et c'est une perspective qui avait l'air de lui procurer un très vif plaisir. Franchement, je n'aimerais pas être à ta place.

Alfred Lefour saisit délicatement, entre le pouce et l'index, le bas de la jupe de Chantal et, lentement, la remonta sur le ventre. La forêt blonde de son intimité apparut, superbement mise en valeur entre les lanières du porte-jarretelles.

Rêveusement, il caressa la toison du dos de la main, comme on évalue la douceur d'un manteau de vison.

— C'est pourtant vrai que tu es belle, fit-il songeur. Mai Li va se régaler. Tu sais qu'elle aime aussi les femmes ? Mais à vrai dire, je me demande ce qu'elle aime le plus : les faire jouir ou les faire souffrir...

Chantal s'efforça d'ignorer la caresse et les commentaires de son ancien partenaire.

Elle fixa son regard sur le plafond et pensa très fort à Boris Corentin.

En priant le ciel pour qu'il ne traîne pas trop en route.

CHAPITRE IX



— Tu sais que c'est notre deuxième hôtel particulier à Neuilly, depuis le début de cette enquête ? observa Aimé Brichot en longeant le trottoir de la rue Delabordère.

— Ça ne m'avait pas échappé, vieux frère, fit Boris en le précédant d'un pas alerte. Et en plus, il est à quelques centaines de mètres à peine de celui des Forlanne-Vieuville.

— C'est drôle comme coïncidence, non ? Avant de mourir, Amélie a forcément dû croiser dans la rue l'homme qui, indirectement, est responsable de sa mort. Elle lui a même peut-être souri par hasard...

— Par hasard, en effet, acquiesça Corentin. Parce que j'imagine mal des relations mondaines et suivies entre des gens qui viennent de perdre leur fille unique, victime d'un trafic sexuel et ce type qui se trouve apparemment au centre d'un réseau pédophile international. À propos, ajouta-t-il étourdiment, je crois qu'il serait maladroit d'évoquer ce sujet délicat d'entrée de jeu, avec Tang Shu Wen.

— C'est ça, mouche ton nez et dis bonjour au monsieur ! Non mais pour qui tu me prends, Boris ? s'indigna Aimé. Je te rappelle que je ne suis pas ton stagiaire mais ton co-é-qui-pier et que je connais mon boulot aussi bien que toi !

Au ton de sa voix, Boris comprit qu'il valait mieux en rester là et ne pas tenter d'essayer de justifier ce qui, de toute évidence, était une maladresse. D'ailleurs, ils étaient arrivés devant le domicile du diplomate chinois.

Ils sonnèrent à un portail en fer forgé qui s'ouvrit silencieusement.

Comme celle des Forlanne-Vieuville, la maison de Tang Shu Wen était cachée derrière un mur, au bout d'un immense jardin. Le parc dans lequel ils pénétrèrent était entièrement « paysagé » à la chinoise, avec de petites rivières artificielles, des ponts de bois multicolores, de petits temples taoïstes et des statues représentant des guerriers en armure, des dragons et autres bestioles fantasmagoriques et mythologiques.

En foulant la couche de neige qui tapissait le sol, Boris éprouva la curieuse impression d'avoir pénétré par mégarde à l'intérieur d'un de ces globes de plastique pleins d'eau, qu'on secoue pour y faire voler des flocons blancs.

Quant à la maison, elle avait de quoi vous figer sur place de stupéfaction.

Ce n'était ni plus ni moins que la reproduction – en modèle réduit évidemment – du bâtiment central de la fameuse Cité Interdite de Pékin. Tout y était : l'immense terrasse qui en faisait le tour, les doubles colonnes supportant un toit retroussé vers le bas comme celui d'une pagode, et la porte principale, immense, à deux battants de chêne avec d'énormes heurtoirs en or représentant des gueules de dragons.

— Je rêve ! s'écria Aimé Brichot que ce spectacle ahurissant fit sortir de sa réserve bougonne. Je me demande comment il a eu le permis de construire

un truc pareil !

— Toujours la même histoire, Mémé, fit Boris en se dirigeant vers la porte. Quand on est riche et puissant, c'est fou ce que les lois peuvent devenir accommodantes.

Il était l'heure pile du rendez-vous – quatorze heures – quand ils se présentèrent devant l'immense porte.

Ils s'attendaient vaguement à se faire accueillir par un maître d'hôtel asiatique, aussi discret que stylé, mais le panneau s'écarta sur une créature qui évoquait plutôt Mulan, la jeune héroïne chinoise d'un des derniers dessins animés de Walt Disney. Elle avait des cheveux épais, longs et noirs, encadrant un visage tellement parfait qu'il avait l'air d'avoir été dessiné. Elle portait une tunique chinoise ultracourte, en soieries brodées et un pantalon d'homme, mais sa silhouette était l'affirmation d'une féminité triomphante. Plutôt petite, ses hanches avaient des courbes d'amphore. Quant à sa poitrine, elle tendait le tissu de sa tunique à en faire sauter les boutons de passementerie.

— Messieurs Corentin et Brichot ? demanda-t-elle d'une voix fluette, avec un sourire qui brida un peu plus ses yeux en amande.

— En effet.

— Veuillez me suivre, je vous prie.

Ils lui emboîtèrent le pas, à travers une succession de pièces au plancher en teck et aux fenêtres hautes, d'où tombait une lumière grise qui donnait quelque chose d'irréel aux innombrables vases, statues, calligraphies, brûleur d'encens, et autres antiquités hors de prix qui composaient le décor.

Un véritable musée, qui ne devait rien avoir à envier à celui de Pékin, ou de Taipei, la capitale de Taiwan.

Cela dit, Boris et Aimé avaient du mal à admirer les trésors qui les entouraient, car ils étaient littéralement hypnotisés par la croupe de la jeune chinoise. Sous le tissu de son pantalon qui la moulait comme une seconde peau, elle ondulait avec des mouvements de balancier qui en séparaient les globes fermes et haut perchés, et en laissaient deviner le sillon.

À un moment, la jeune femme se retourna brusquement, et les deux hommes n'eurent que le temps de regarder ailleurs. Mais à son petit sourire amusé, ils surent qu'elle avait compris...

Elle poussa une grande porte à deux battants et s'effaça pour les laisser pénétrer dans un immense salon chinois.

Tout au fond de la pièce, au bout d'une haie formée par des statues de guerriers en armures chinoises antiques, un homme se tenait assis sur une sorte de trône d'empereur Ming qui se trouvait sur une estrade de quatre marches. Et l'homme portait une robe sang et or, aux motifs compliqués, comme dans les reconstitutions hollywoodiennes style *Le dernier empereur*. Du coup, Boris et Aimé eurent soudain l'impression d'être tombés dans une

faillie du continuum spatio-temporel, de se retrouver plusieurs siècles en arrière, et d'être reçus en audience privée par l'Empereur de Chine en personne.

Sauf que celui-là avait à la main un portable dernier modèle, avec lequel il termina une conversation en chinois avant de raccrocher.

— Bonjour, messieurs, fit-il sans le moindre accent, ravi de vous voir. Asseyez-vous, je vous en prie.

Boris et Aimé prirent place à ses pieds, dans des fauteuils chinois en bois à dossier droit, aussi beaux qu'inconfortables.

— Ne soyez pas trop surpris par ce décor et par mon costume, dit Tang. Quand je suis chez moi, j'aime me replonger dans l'atmosphère de mon pays. Je parle de la Chine d'il y a quelques siècles, évidemment. Cet habit est celui de l'empereur Lao Tong, qui régna au quinzième siècle. N'y voyez aucune mégalomanie de ma part. Simplement les fantasmes d'un passionné d'histoire. Et qui a les moyens de les réaliser.

— Chacun a ses petites manies, fit Boris mi-figue, mi-raisin.

— En effet, dit Tang. C'est l'heure des digestifs. Vous goûterez bien un soupçon de Mao Tai ?

— Certainement, firent Corentin et Brichot sans trop savoir de quoi il s'agissait.

— C'est un alcool de blé fabriqué dans la région dont je suis originaire, fit Tang comme pour répondre à leur question muette. C'est très rare. Chez nous, ça a plus de valeur que votre meilleur champagne.

La jeune fille qui les avait accueillis leur apporta un plateau d'argent sur lequel deux minuscules gobelets de porcelaine contenaient un liquide transparent comme de l'eau.

Boris et Aimé y trempèrent leurs lèvres et trouvèrent au breuvage en question un goût prononcé de détergent.

— Excellent ! firent-ils avec un hochement de tête appréciatif.

— Et maintenant, messieurs, que puis-je pour vous ? demanda Tang Shu Wen.

Il était plus jeune que Boris ne l'aurait cru. Quarante-cinq ans à peine, au jugé. Ses cheveux noirs étaient coupés court. Il avait un visage harmonieux, aux traits réguliers et fins. Ses yeux sombres, à peine bridés, brillaient d'un éclat à la fois charmeur et féroce. On devinait chez lui une volonté à laquelle rien, ni personne, ne devait résister.

Boris l'imagina en costume occidental : le parfait homme d'affaires cosmopolite.

Ou le parfait chef mafieux.

— Eh bien voilà, monsieur Tang, attaqua-t-il. Dans le cadre d'une affaire qui nous occupe en ce moment, nous sommes à la recherche d'une de vos

compatriotes. Une jeune femme nommée Mai Li. Également surnommée Long-Nez par ses amis. Je crois que vous la connaissez ?

Tang ne se départit pas du léger sourire qu'il arborait depuis le début. Et son visage ne trahit pas la moindre émotion.

— J'ai en effet une personne de ce nom dans mes relations, dit-il.

— Pourriez-vous nous dire où elle se trouve actuellement, demanda Brichot.

Le sourire de Tang Shu Wen s'accentua imperceptiblement.

— À ma connaissance, dans l'avion. Sa vieille grand-mère, qui habite toujours Shanghai, est brusquement tombée gravement malade. Mai Li a pris le premier avion en partance pour aller la voir.

Boris et Aimé échangèrent un long regard à la fois stupéfait et déconcerté. Depuis l'enlèvement de Chantal dans l'appartement de la rue des Écoles, deux avions seulement avaient quitté Paris pour la Chine. Et Mai Li n'était à bord d'aucun des deux, ils avaient vérifié.

Autrement dit, Tang Shu Wen se payait ouvertement leurs têtes.

Boris s'efforça de maîtriser le début de colère qu'il sentait monter en lui.

— Écoutez, monsieur Tang, fit-il d'une voix sourde. Nous avons de bonnes raisons de penser qu'en ce moment même, un réseau pédophile fonctionne sur le sol de notre pays. Et croyez-moi, c'est une chose qui nous déplaît tout particulièrement. Nous avons également de bonnes raisons de croire que Melle Mai Li y est mêlée, de près ou de loin. De plus, elle sait où se trouve une personne que nous recherchons, un témoin clé de l'affaire, et qui est très probablement en danger de mort. Pour vous dire le fond de ma pensée, monsieur Tang, j'ai l'intime conviction que Mai Li, loin d'être en Chine au chevet de sa grand-mère, se trouve en ce moment au même endroit que ce témoin, une femme du nom de Chantal Vallette. Alors je vous le demande une nouvelle fois : savez-vous où est Mai Li ?

Pendant quelques secondes, pas un trait du visage de Tang de bougea. Pas un muscle de son corps non plus. Et puis, très lentement, son bras s'anima, levant vers ses lèvres le gobelet de Mao Tai qu'il tenait toujours. Il en avala une gorgée avec un air extatique, avant de reporter son attention sur Corentin.

— Monsieur l'officier de police, dit-il en détachant bien ses mots. Si je comprends bien les subtilités de votre langue – que je ne maîtrise pas trop mal, vous l'aurez constaté – vous venez de me traiter de menteur. Savez-vous que c'est là une insulte qui pourrait provoquer un incident diplomatique entre nos deux pays ? Et qui, accessoirement, pourrait vous coûter votre carrière ?

Cette fois, Boris sentait la colère le gagner. Il avait de plus en plus de mal à ne pas exploser, devant ce trafiquant d'enfants notoire qui, en plus, se permettait de le prendre de haut.

— Écoutez, monsieur Tang, siffla-t-il entre ses mâchoires serrées, nous

n'allons pas nous laisser impressionner, mon collègue et moi, par votre statut de diplomate, ni par votre fortune. Mon supérieur hiérarchique possède dans son coffre un dossier très complet concernant vos activités... annexes, si vous voyez ce que je veux dire.

Tang Shu Wen ne perdit pas son calme. Son léger sourire s'accroissait :

— Vous êtes venus pour m'arrêter ?

Corentin haussa les épaules :

— Vous savez parfaitement que nous ne pouvons rien contre vous. L'immunité diplomatique vous protège.

— Je vois, messieurs, que vous êtes plus raisonnables que vous n'en avez l'air, dit Tang en avalant une nouvelle gorgée de Mao Tai. Mais puisque vous ne pouvez rien contre moi, et que vous ne pouvez m'arracher aucun renseignement par la force, je me demande bien ce que vous êtes venus faire ici. Ce n'est pas que je n'apprécie pas votre compagnie. Au contraire...

Corentin soupira. Brichot et lui échangèrent un regard rapide et Aimé en profita pour adresser à sa flèche un imperceptible signe de tête.

Boris avait déjà compris que le moment était venu d'abattre son joker.

Le seul véritable, en fait, qu'il avait dans son jeu.

— Monsieur Tang, dit-il, vous êtes un homme d'affaires. Eh bien, nous sommes venus vous en proposer une.

Le diplomate déposa son gobelet sur le plateau que, sur un signe, la jeune chinoise lui tendit.

— La conversation commence enfin à devenir intéressante, dit-il. Je vous écoute, monsieur.

— Voilà, reprit Corentin. Nous sommes fermement décidés à démanteler le réseau pédophile dont je viens de vous parler. Il y a quelque part, sans doute tout près de Paris, un lieu, probablement un château, où se déroulent ces ignominies. Je suis certain que vous le connaissez. Ou du moins, que vous savez où il se trouve. Naturellement, si vous nous aidez, vous ne serez pas inquiet.

— Je ne serai pas inquiet non plus si je ne vous aide pas, répliqua Tang, permettez-moi de vous le rappeler. Mais je croyais vous avoir entendu parler d'une affaire...

— En effet, reprit Boris. Nous savons que vous avez lancé un appel d'offres, au nom du gouvernement chinois, auprès de plusieurs sociétés européennes, en vue de construire le futur métro de Shanghai.

— Cette information n'est un secret pour personne, dit Tang.

— Je ne dis pas le contraire, fit Boris. Pour la France, c'est Satelcom Engineering qui est sur le coup.

— En effet.

Boris respira un grand coup et se lança :

— Je suis autorisé à vous proposer une baisse de cinq pour cent sur le devis proposé par Satelcom. Ce qui représente une différence à votre avantage de près de deux milliards de dollars. Et ceci, en toute confidentialité. Ce qui vous permettra d’empocher sans aucun problème cette somme... assez rondelette, vous en conviendrez.

Tang Shu Wen hocha la tête. Pour la première fois, une lueur d’intérêt brillait dans ses yeux sombres.

— Je dois reconnaître que vous m’intéressez, monsieur... Corentin. Mais qu’est-ce qui me prouve que votre offre est sérieuse ?

— Elle l’est, fit Boris en sortant de sa poche une feuille de bloc-notes.

Il se leva et avança jusqu’au trône pour la tendre à Tang Shu Wen. Qui s’en empara.

— Peut-être reconnaissez-vous ce numéro de téléphone ? fit Boris en se rasseyant. C’est celui du portable de Jacques-Antoine Clément-Laroche, le PDG de Satelcom. En ce moment même, il attend votre appel pour vous confirmer ce que je viens de vous dire.

Tang Shu Wen le regarda quelques instants avec l’air de se demander si, à son tour, Corentin ne se moquait pas de lui. Puis il empoigna fiévreusement son portable et composa le numéro.

On répondit presque tout de suite. Boris et Aimé se regardèrent. Tout fonctionnait comme prévu.

Après moins d’une minute de conversation, Tang Shu Wen reposa son portable. Cette fois, un large sourire illuminait sa figure.

— Messieurs, dit-il, vous venez de me faire gagner deux milliards de dollars. Cela vaut bien un petit service. Je sais en effet où se trouve l’endroit que vous cherchez, bien que je n’y sois encore jamais allé moi-même.

Il se fit apporter un plan de la forêt de Rambouillet et descendit de son trône pour leur indiquer une succession de routes forestières.

— L’endroit n’a pas de nom précis, à ma connaissance. C’est pourquoi il est préférable de visualiser le chemin sur une carte. D’ailleurs, il s’agit d’un rendez-vous provisoire. Ce genre d’endroit se déplace en fonction des pays, des nécessités de la clientèle et de leur villégiature du moment.

Boris serra les poings. Tang Shu Wen parlait de viol d’enfants comme d’un banal commerce itinérant. Un instant, il fut tenté de lui casser la figure, mais réussit à se retenir. Badolini ne lui aurait jamais pardonné cet écart de conduite qui leur aurait coûté leur place, à tous.

— Voilà, messieurs, conclut Tang Shu Wen, vous avez votre renseignement. Maintenant, si vous me permettez un conseil, je vous recommanderai de prendre les plus grandes précautions. Ce soir, les clients de ce... réseau que vous désapprouvez si fortement doivent se réunir à l’endroit

que je viens de vous indiquer. Pour y satisfaire les penchants que vous imaginez. Si je vous le dis, c'est que vous l'auriez découvert de toute façon, maintenant que je vous ai guidé jusqu'à eux. Je tenais simplement à vous avertir que vous vous apprêtez à déranger des gens extrêmement puissants.

— Nous avons l'habitude, sourit Aimé Brichot.

— Je ne plaisante pas, reprit Tang Shu Wen. Je vous précise qu'ils bénéficient de la protection d'une bonne dizaine de gendarmes et que ce sont des gens beaucoup plus puissants encore que je ne le suis moi-même. Votre petite expédition pourrait se terminer très mal... Pour vous.

À son tour, Boris lui adressa un petit sourire.

— Mais dites-moi, monsieur Tang, si ces gens sont aussi puissants que vous le dites, ils pourraient vous faire de gros ennuis s'ils apprenaient que vous les avez... balancés, comme on dit dans notre jargon ?

Tang Shu Wen s'écarta d'eux et se mit à examiner attentivement une des statues de guerriers chinois de l'Antiquité qui formaient une haie d'honneur jusqu'à son trône.

— Moi ? dit-il sans le regarder. Mais je n'ai « balancé » personne, comme vous dites. Personne ne croira une chose pareille de ma part. Même si vous l'affirmez. J'ai une réputation à toute épreuve.

En parlant, il avait machinalement commencé à caresser l'armure d'un des guerriers. À présent, sa main descendait vers l'entrejambe du soldat cuirassé. Par réflexe, Boris la suivit du regard. Aimé aussi.

Et ils eurent le souffle coupé pendant quelques secondes.

À l'entrejambe de cet espèce de samouraï version chinoise, il n'y avait pas d'armure. Mais la toison brune et soyeuse d'un sexe de femme !

Qui était d'une réalité criante.

Instinctivement, Boris regarda le visage du soldat, sous son casque.

Et eut un deuxième choc.

C'était une fille. Asiatique. Aussi jeune et belle que celle qui leur avait ouvert la porte tout à l'heure.

Et elle était tout ce qu'il y avait de vivante !

Ça se voyait à ses yeux, qui cillaient de temps en temps.

Boris et Aimé regardèrent les autres « statues ».

C'étaient toutes des filles, asiatiques, parfaites de corps et de visage, qui réussissaient à maintenir une immobilité absolument parfaite. Encore mieux que les fameux gardes du palais de Buckingham, à Londres !

Et dire qu'ils n'avaient rien remarqué, obnubilés qu'ils étaient en arrivant par le personnage insolite de Tang Shu Wen sur son trône !

— Ma petite garde personnelle ! fit M. Tang en riant de leur stupéfaction. Rassurez-vous : elles ne comprennent pas un mot de français. Ce que nous

venons de dire ne sortira donc pas d'ici. Elles sont parfaites, n'est-ce pas ?

Boris et Aimé ne surent quoi répondre.

— Elles le sont encore plus que vous ne le croyez, continua Tang Shu Wen. Non seulement chacune de ces filles a été formée à toutes les techniques de combat par les moines de Shao Lin, mais chacune est en outre experte aux jeux amoureux les plus raffinés.

Il se tourna vers eux avec un petit rire :

— Elles sont à la fois ma garde et mon harem. Je vous aurais volontiers proposé de profiter de leurs talents intimes, mais je crois que vous êtes pressés. Messieurs, je m'en voudrais de vous retenir davantage.

Une façon polie de les foutre à la porte.

— Dis donc, demanda Aimé Brichot une fois sur le trottoir de la rue Delabordère, les deux milliards de dollars de ristourne que Baba lui a obtenus, qui est-ce qui va les payer ?

• — Le contribuable français, comme d'habitude, je suppose, soupira Boris.

— Le contribuable français, reprit Aimé... Nous tous, autrement dit.

— Je sais ce que tu penses, fit Boris, c'est parfaitement scandaleux. Mais souviens-toi de ce qui est en jeu. Toutes ces pauvres gamines innocentes qui...

— Arrête ! fit Aimé en fermant les yeux pour chasser les images atroces qui lui venaient.

Boris remonta d'un geste vif la fermeture Éclair de sa parka :

— Mais rassure-toi. Les deux milliards de dollars en question, on trouvera bien un moyen de les leur faire payer, à ces salauds... D'une manière ou d'une autre.

Il réfléchit un instant et ajouta :

— Et dis-toi bien que si, grâce aux renseignements qu'on vient d'obtenir, on arrive à faire sauter ce réseau et tous ceux qui gravitent autour, aussi puissants soient-ils... ça ne sera pas trop cher payé.

— Quand je pense, soupira Brichot pour tenter de faire baisser la tension où les avait laissés l'entretien avec M. Tang, que tu m'avais demandé de ne pas y aller franco avec notre honorable interlocuteur...

Boris sourit d'un air un peu contrit.

— Excuse-moi, vieux frère ! Tu as raison, je ne sais pas ce qui m'a pris... Encore une fois, l'idée que des gosses puissent...

Il ne termina pas sa phrase et balaya l'air devant ses yeux comme pour chasser des images de cauchemar.

Resté seul avec sa garde aussi féminine qu'immobile, Tang Shu Wen fit

signe à celle qu'il venait de choisir. Aussitôt, la fille prit vie comme par enchantement et le suivit en direction de ses appartements.

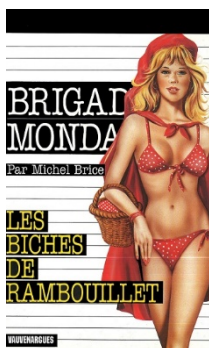
Tang lui parla en français, une langue qu'elle ne comprenait pas.

— Voyons si tu seras capable de remplacer Mai Li, dit-il. J'avoue que c'est un peu dommage de l'avoir sacrifiée. Elle était presque irremplaçable. Je crois qu'elle me manquera, malgré tout. Mais que veux-tu : deux milliards de dollars, ça ne se refuse pas...

Une fois arrivés dans sa chambre, entièrement tendue de soie pourpre, avec un lit à baldaquin qui était la reproduction exacte de celui des empereurs Ming, Tang Shu Wen donna un ordre bref. En chinois, cette fois.

Et la fille commença lentement à retirer son armure...

CHAPITRE X



Boris et Aimé avaient quitté, exceptionnellement, les sièges visiteurs du bureau de Charlie Badolini, et étaient venus l'encadrer, debout autour de lui. Assis à son bureau Empire, le chef de la Brigade Mondaine était plié en deux sur une carte représentant la forêt de Rambouillet. Comme c'était une carte d'état-major, fournie par l'armée, on y distinguait la moindre allée cavalière, le moindre carrefour en étoile, le plus modeste sentier enfoui dans le sous-bois.

Tang Shu Wen n'était pas allé jusqu'à offrir à Corentin et Brichot sa carte personnelle, mais grâce à sa mémoire phénoménale, Boris était en train de reconstituer l'itinéraire avec la précision d'un géographe.

— On sort de la nationale 10 peu après Le Perray-en-Yvelines, dit-il en indiquant du doigt les endroits qu'il citait. On prend à droite dans la Forêt-

Verte, vers le bois domanial de la Pamperaie. On suit la première allée cavalière à gauche, qui s'appelle l'allée de la Longue-Queue, jusqu'au carrefour en étoile du Vau-Larcher...

Pendant que Boris parlait, Charlie Badolini surlignait l'itinéraire au feutre rouge.

— Là, continua Boris, on prend l'allée qui se situe à quatorze heures, et qui va vers les Longues-Mares. Une fois arrivés là, on tombe sur un autre carrefour en étoile et on prend l'allée cavalière qui mène aux étangs de Coupe-Gorge...

— Longue-Queue, Coupe-Gorge, ricana Badolini... On est en plein dans le sujet, décidément.

Il alluma une Job Spéciale et ajouta :

— Dites donc, c'est un vrai jeu de piste, votre truc ! Un régal pour les scouts de France !

— Comme vous dites, patron, fit Brichot. J'imagine qu'ils ont choisi l'endroit exprès. Discretion oblige.

— Et une fois aux étangs de Coupe-Gorge ? demanda Badolini en se retournant vers Boris.

— C'est là que ça se corse, patron, sauf votre respect...

Badolini ne releva pas cette allusion plus ou moins subtile à son île de Beauté d'origine.

— Une fois là, poursuivit Boris, on commence par faire le tour des étangs. Ensuite, on s'enfonce carrément dans le sous-bois en direction de Poigny-la-Forêt. Et ça, on ne peut en principe le faire qu'à pied ou en 4X4, parce que là, il n'y a pratiquement plus qu'un chemin tout juste carrossable.

— C'est la forêt vierge, quoi ! ironisa Badolini.

— Une forêt vierge à la française tout de même, patron, rectifia Corentin. Le château, qui ressemble d'ailleurs plus à un petit manoir, est là. À ce point précis.

Il appuya son doigt sur la carte d'état-major. Quand il le retira, Badolini se pencha pour essayer d'apercevoir l'emplacement d'un bâtiment quelconque.

En vain.

À l'endroit exact indiqué par Boris, il n'y avait qu'un espace blanc.

— Vous êtes bien sûr que c'est là ? demanda Badolini, les yeux ronds.

— Affirmatif, patron ! lança Boris, qui décidément aujourd'hui avait tendance à utiliser le jargon militaire.

— Mais comment se fait-il qu'il n'y ait rien sur la carte ?

Brichot lissa sa moustache avec un petit air malicieux :

— Eh bien, dit-il, renseignements pris, figurez-vous que ce bâtiment, qui est un ancien relais de chasse, appartient au gouvernement français. Et que

c'est sur instructions des plus hautes autorités de notre pays que le manoir ne figure sur aucune carte.

— Et pourquoi donc ?

— Tout simplement parce que l'État s'en sert à l'occasion pour loger les personnes appartenant aux suites ou délégations officielles des hauts personnages en visite dans notre pays. Et que, l'endroit étant perdu au milieu de nulle part et caché en pleine forêt, il n'est pas facile à protéger. Pour des raisons de sécurité, on a donc préféré tout mettre en œuvre pour que le public ignore son existence.

Charlie Badolini se laissa retomber contre le dossier de son fauteuil.

— Je vois, fit-il... Et pourtant, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Les suites et autres délégations sont toujours logées dans les palais nationaux ou dans les grands hôtels...

— C'est vrai, dit Aimé. En principe. Seulement voilà : les chefs d'Etat ont de plus en plus tendance à emmener une véritable smala avec eux. De nos jours, il n'est pas rare que l'entourage d'un président en voyage officiel se compose de plus de cent personnes. Et pour peu que la France soit le théâtre d'un congrès international réunissant une quarantaine de chefs d'Etat... Multipliez ces quarante chefs d'Etat par cent personnes chacun, et même plus... La totalité des palaces parisiens n'a pas assez de chambres pour les accueillir. Même en y ajoutant le château de Versailles !

— En outre, ajouta Boris, certaines personnalités étrangères débarquent sans prévenir avec cinquante ou cent personnes de plus qu'elles ne l'avaient annoncé. Je me souviens d'une fois où je passais quelques jours avec Ghislaine à l'hôtel de *La Mamounia*, de Marrakech. Richard Nixon est arrivé avec une suite de cent personnes, alors qu'il n'était même plus président des Etats-Unis. Total : presque tous les clients de l'hôtel ont dû déménager.

— Je suis navré que Richard Nixon ait gâché un séjour qui devait être idyllique, fit Badolini avec un sourire en coin. Si vous voulez, je peux demander au président de la République française d'envoyer une lettre de doléances au Congrès américain...

— Ce ne sera pas nécessaire, patron, fit Boris, reprenant la plaisanterie au vol. Ghislaine avait suffisamment de relations : tous les clients de *La Mamounia* ont déménagé... sauf nous.

Il se réinstalla, imité par Brichot, dans l'un des deux fauteuils réservés aux visiteurs. Dans l'œil que Badolini fixait sur lui, Boris crut déceler une pointe d'admiration. Impression que son chef confirma aussitôt :

— Décidément, Boris, vous m'étonnerez toujours...

Corentin sourit modestement.

— Bref, reprit Badolini, nous avons donc un château ou un manoir secret, ne figurant sur aucune carte, et appartenant à l'État français. Et d'après vous,

Boris, cet endroit servirait de cadre à des... ballets roses.

Corentin alluma sa cigarette blonde avant de répondre :

— J'en suis même certain, patron. Mais je crois hélas que le terme « ballets roses » est trop... poétique pour qualifier les saloperies qui s'y déroulent.

Badolini soupira en regardant son sous-main.

— Eh bien, fit-il, qu'est-ce que vous attendez pour foncer dans le tas et me foutre toutes ces ordures au trou ?

Ce fut au tour de Corentin de soupirer. Brichot et lui échangèrent un regard embarrassé, que Badolini surprit.

— Eh bien, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il y a ?

Boris se racla la gorge avant de répondre :

— Il y a, patron, que, comme vous l'aurez sans doute remarqué, ce manoir secret se trouve non loin du château de Rambouillet, où se déroulent en ce moment même des négociations internationales importantes sur le sort de l'ex-Yougoslavie...

— Je lis les journaux, fit Badolini avec un geste agacé. Et après ?

— Eh bien, poursuivit Boris, ce n'est pas un hasard, si le théâtre des partouzes pédophiles se trouve tout près du château de Rambouillet. D'après ce que nous savons, les organisateurs de ce réseau l'ont choisi pour cette raison. De même qu'ils choisissent toujours des endroits similaires, situés tout près des grands rendez-vous politiques internationaux. Vous voyez où je veux en venir, patron ?

Une profonde ride verticale barrait le front du chef de la Brigade Mondaine. Qui passa une main nerveuse sur sa calvitie. Un geste qui lui venait souvent quand il se débattait avec ses réflexions.

— Ma foi, je... Bon Dieu ! éructa-t-il soudain en assénant un violent coup de poing sur son sous-main. Vous êtes en train de me dire que les hommes impliqués dans cette ignominie sont situés au plus haut niveau de l'État ! Que dis-je ! De plusieurs États !

Il s'effondra dans son fauteuil et resta prostré un long moment, le menton sur la poitrine, la cendre de sa cigarette tapissant sa chemise blanche.

Boris et Aimé se regardèrent, n'osant le tirer de son espèce de KO assis.

Finalement, Charlie Badolini revint à lui. Lentement, il se redressa dans son fauteuil, s'appuya à son bureau, et leva la tête vers ses subordonnés.

— Le résultat de ce que vous venez de me dire est très clair, fit-il d'une voix d'outre-tombe. On ne peut rien faire.

Ce fut au tour de Boris de s'énervier :

— Comment ça, patron, on ne peut rien faire ?

— Écoutez, mon vieux, fit Badolini dans un soupir agacé, ce n'est pas la

première fois que nous sommes confrontés à ce genre de situation, non ? Est-ce que j'ai encore besoin de vous apprendre qu'il y a des gens qui, pour nous, sont absolument intouchables ? J'en suis malade autant que vous, et dans ce cas précis, encore plus que d'habitude. Mais c'est comme ça. Ni vous ni moi ne pouvons rien y faire, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise...

Cette fois, Boris ne put se retenir d'exploser. Il bondit hors de son fauteuil et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

— Non, patron ! Non, non et non ! Cette fois, je regrette, je refuse de me résigner ! Je refuse d'accepter qu'une bande de salauds se servent d'enfants comme esclaves sexuels, et tout ça sous notre nez, sous prétexte qu'ils sont haut placés, influents, protégés par l'immunité parlementaire et toutes les conneries habituelles !

— Boris ! cria Badolini, rouge de colère.

— Il n'y a pas de Boris qui tienne, patron ! fit Corentin en revenant vers lui et en s'appuyant à son bureau dans une attitude presque menaçante. J'ai l'intention d'agir. De faire quelque chose pour empêcher ça ! Et s'il le faut, je suis prêt à mettre ma démission dans la balance. Comme ça, au moins, en cas de pépin, vous pourrez toujours dire que vous m'avez limogé et que vous n'êtes pas responsable de mes actes.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard pendant un moment qui sembla interminable à Aimé Brichot. Assis dans son coin, essayant ses lunettes pour se donner une contenance, il se demandait avec inquiétude qu'elle allait être l'issue de ce combat singulier.

Finalement, Badolini recula. C'est-à-dire qu'il se laissa tomber en arrière, contre son dossier capitonné.

— Écoutez, Boris, fit-il. Vous savez parfaitement que je n'ai pas envie de vous perdre. Mais puisque vous êtes décidé à vous embarquer dans cette folie et que, visiblement, je ne pourrai rien faire pour vous en empêcher, je vais vous laisser agir. Mais officiellement, je ne serai pas au courant de ce que vous faites et je serai dans l'incapacité totale de vous ouvrir le moindre parapluie. Si ça tourne mal, vous serez seul, vous m'entendez ? Absolument seul !

Un raclement de gorge discret les fit se retourner tous les deux en même temps.

— Si je puis me permettre, fit Aimé Brichot en levant la main comme un écolier, pas tout à fait seul quand même. Je suis avec toi, Boris. Quitte à sauter, autant le faire ensemble. Ça sera une consolation.

— Merci, Mémé, fit Corentin. Je savais que je pouvais compter sur toi. Comme toujours.

— Écoutez, intervint Badolini, si vous tenez à vous suicider tous les deux en même temps, ça vous regarde. Mais je vous préviens encore une fois : quoi que vous envisagiez de faire, ça ne pourra être que dans la plus parfaite

illégalité. Parce qu'il est inutile de vous dire, je suppose, que ce n'est même pas la peine de demander une commission rogatoire à un juge d'instruction. Non seulement il vous la refusera, mais étant donné les circonstances politiques, il est capable de vous mettre à pied rien que pour avoir eu l'audace de lui demander une chose pareille concernant des personnalités invitées par la France.

Boris s'arracha au bureau de son supérieur hiérarchique et alla se coller à la fenêtre. On était au début de l'après-midi, pourtant le jour commençait déjà à décliner. La neige, elle, continuait à tomber, tranquille, imperturbable.

— Merci quand même de nous laisser faire, patron, lâcha-t-il comme à regret.

Il se retourna ; une expression de farouche détermination se peignait sur ses traits.

— Faites-moi confiance, on va pulvériser cette bande de salauds. Et personne ne sera inquiété. Ni nous ni vous. Croyez-moi. Je vous en donne ma parole.

Badolini alluma une Job Spéciale au mégot de la précédente.

— Et vous comptez vous y prendre comment, si ce n'est pas indiscret ?

Corentin eut un sourire féroce :

— Vous tenez vraiment à le savoir, patron ? N'oubliez pas que vous êtes censé n'être au courant de rien.

— Rassurez-vous, fit Badolini. Je ne parlerai même pas sous la torture. Vous avez un plan, ou quoi ?

— Je crois que oui, fit Boris en tirant sur sa cigarette. Mais d'abord, il faut qu'on aille repérer les lieux. Tu viens, vieux frère ?

— À tes ordres, commandant ! fit Brichot en s'arrachant à son siège. Comme d'habitude...

Une heure et demie plus tard, à bord d'un véhicule 4X4 du parc automobile de la PJ, ils stationnaient en vue du manoir indiqué par Tang Shu Wen. Tout près de l'étang de Coupe-Gorge. Le bâtiment de briques sombres se dessinait à cinq cents mètres environ, presque entièrement noyé par la forêt épaisse qui l'entourait, au bout d'une allée qui s'allongeait devant eux. Comme presque tous les chemins qu'ils avaient pris avoir quitté la nationale 10, elle était étroite, traversée de branchages, boueuse et difficilement praticable. Le 4X4 avait réussi à passer, mais il était maculé de traînées terreuses jusqu'aux fenêtres.

— En tout cas, fit Aimé Brichot on a bien fait de prendre ce véhicule. Avec une autre voiture, on ne serait jamais parvenus jusqu'ici.

— C'est bien pour ça que je l'ai choisi, Mémé, fit Boris les yeux fixés sur

ce qu'on devinait du manoir. Quelque chose me dit que tu n'aurais pas aimé faire ce chemin à pied.

— Surtout avec mes nouvelles Church's, rigola Brichot, toujours féru de mode anglaise. Les pauvres, elles n'auraient pas résisté à un tel traitement ! Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Sans répondre, Boris désigna une silhouette qui bougeait, au loin, entre les branchages.

— Tu vois, Mémé, M. Tang ne nous a pas bluffés : la maison est bel et bien gardée par des gendarmes. Ce qui, dans le fond, est assez logique, puisqu'elle appartient à l'État.

— Comme tu dis. En tout cas, ça confirme une chose : les organisateurs de ce réseau pédophile n'ont pas pu s'installer ici, en toute tranquillité, sans obtenir un accord officiel. Et même une protection gouvernementale. Autrement, dit, non seulement leurs clients sont des personnages très hauts placés sur le plan international, mais en plus, ils bénéficient de protections et de complicités au plus haut niveau français.

— Hélas oui, Mémé, fit Corentin en sortant son paquet de cigarettes de la poche intérieure de sa parka. On nage dans la fange, décidément...

— Comme tu dis. Bon, je répète ma question : et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— J'ai bien réfléchi, Mémé, fit Boris en ouvrant un peu la fenêtre à cause de la fumée. Il faut absolument les prendre en flagrant délit. Sinon, ils nieront tout et ce sera leur parole contre la nôtre. On a beau être assermentés, l'affaire sera étouffée vite fait. Or, on ne peut pas débarquer comme ça, tous les deux, à visage découvert. Il doit y avoir des caméras, tout un système de surveillance. Le temps qu'on pénètre dans le bâtiment, tout sera redevenu parfaitement normal et on aura l'air de deux... tu sais quoi ?

— Oui.

— Sans parler des ennuis qui nous tomberont dessus. Et tout ça pour rien.

— Alors ?...

— Alors on ne va pas les arrêter.

Aimé Brichot fit un bond dans son siège, au point de se cogner la tête contre le toit de l'habitable.

— Quoi ! Après tout ce que tu...

— Calme-toi, Mémé, fit Boris avec un sourire rassurant. J'ai dit qu'on n'allait pas les arrêter. Je n'ai pas dit qu'on n'allait rien faire, ni qu'on allait les laisser s'en tirer.

Derrière ses verres de myope, les sourcils d'Aimé dessinaient des accents circonflexes.

— Écoute, Boris, je te comprends de moins en moins. Alors si tu as un plan, je t'en supplie, ne me laisse pas mourir idiot.

Boris le regarda avec un de ces sourires énigmatiques qui avaient le don d'énervier son partenaire.

— Tu te souviens d'Hugues Gérardo ? demanda-t-il soudain.

Cette fois, Aimé Brichot hésita entre étrangler Boris et sortir de la voiture en claquant la portière et en le plantant là. Mais il parvint à se dominer. De toute façon, ça ne servait à rien et la question de Boris avait forcément un sens. Après tout, il suffisait d'être patient...

— Oui, je me rappelle parfaitement de Hugues Gérardo, récita-t-il d'une voix où perçait cependant une pointe d'exaspération. Un ancien mercenaire, qui a baroudé dans tous les coins chauds d'Afrique, et même aux Comores avec Bob Denard. Il a croisé notre route il y a trois ou quatre ans, quand il s'est retrouvé mêlé à une histoire de proxénétisme. Sa façon à lui de se recycler après « l'adieu aux armes », comme dirait Hemingway.

— Tu te souviens aussi, je suppose, qu'après un petit séjour à l'ombre, il a travaillé quelque temps pour nous comme informateur ?

— Je m'en souviens, soupira Aimé. Et alors ?

Boris le fixa, rayonnant.

— Et alors, lui et sa bande d'ex-soldats de fortune, comme disent tes amis anglais, se traînent lamentablement depuis cette époque en rêvant à leurs heures de gloire enfuies.

— J'en suis bouleversé pour eux, ironisa Aimé.

— Pas tant que moi, dit Boris. C'est pourquoi je suis certain qu'ils seront ravis à la perspective de reprendre du service. Surtout si c'est pour la France.

— Tu as sûrement raison, fit Brichot mi-figue, mi-raisin. Si c'est pour la France... Ça les changera. Boris, ajouta-t-il après quelques secondes de silence, je tiens à te féliciter pour l'ensemble de ton œuvre dont ce dernier chapitre s'inscrira probablement en lettres capitales dans les annales secrètes de la Brigade Mondaine...

CHAPITRE XI



Alfred Lefour posa son havane dans un cendrier et ferma les yeux, pour se concentrer sur le jeu de langue de la jeune Philippine de Saint-Roch, élève de terminale à Saint-Jean de Passy, à qui il était en train d'inculquer les secrets d'une fellation réussie. La jeune fille était l'une des dernières trouvailles de Chantal Vallette, juste avant sa défection. « Trouvaille » était le mot juste : sous ses allures BCBG, Philippine était en train de révéler une nature particulièrement chaude. « Une salope d'anthologie », pensa Lefour.

Avec toutes les contrariétés de ces dernières quarante-huit heures, il avait éprouvé le besoin de se détendre. Du coup, il avait profité de la présence de cette petite bourgeoise, à qui Chantal avait donné rendez-vous aujourd'hui au manoir, pour la tester sur lui-même.

Cette initiative de sa part était inhabituelle, puisque Chantal et lui faisaient d'ordinaire appel à des « testeurs » choisis parmi leurs relations et anciens clients. En outre, Alfred Lefour était davantage porté sur les havanes et la gastronomie que sur le sexe. Ce qui ne voulait pas dire pour autant qu'il avait fait vœu de chasteté...

En tout cas, il ne regrettait pas son initiative d'aujourd'hui. Car la jeune Philippine de Saint-Roch faisait preuve d'une ardeur, d'un enthousiasme et même d'une expertise de grande courtisane. Et tout ça à dix-huit ans à peine.

Alfred Lefour avait souvent eu d'aussi heureuses surprises, avec les filles de grandes familles. Il en était venu à se dire que leur éducation les prédisposait à devenir expertes aux jeux de l'amour, plus que les filles d'origine modeste. Ces dernières, d'après ce qu'il avait pu constater, avaient tendance à bâcler le travail. Peut-être parce que leurs premières expériences avaient souvent été brutales, pas toujours consenties et que, pour elles, le sexe n'était pas un art mais un passage obligatoire. Une sorte de formalité à laquelle il fallait se plier, qu'on le veuille ou non.

Philippine de Saint-Roch, elle, n'avait pratiquement plus rien à apprendre. Depuis une bonne demi-heure qu'ils étaient enfermés tous les deux dans l'un des petits salons du manoir, elle lui administrait un véritable supplice de plaisir, l'amenant dix fois au bord de l'explosion avant de l'abandonner pour

aller faire rouler sur sa langue les sacs soyeux et lourds qui reposaient entre ses cuisses.

Elle remonta et l'avalait une fois de plus, faisant subir à la partie supérieure de sa virilité une sorte d'acupuncture buccale.

Surpris par cette nouvelle « tactique », Alfred Lefour fut incapable de résister. La sève monta de ses reins à la vitesse d'une déferlante et il explosa dans la bouche de sa partenaire avec une série de gémissements sourds.

Après l'avoir bu jusqu'à la dernière goutte, Philippine de Saint-Roch se releva avec un sourire modeste :

— Est-ce que j'ai réussi mon examen de passage, monsieur ? demanda-t-elle.

— Avec mention ! fit Lefour.

La porte s'ouvrit violemment à cet instant précis et Mai Li apparut, ses yeux lançant des éclairs furieux.

— Si tu as fini avec mademoiselle, dit-elle d'un ton glacial, j'aimerais te parler, si tu veux bien.

Sans demander son reste, Philippine se dirigea vers la porte. Mai Li la suivit d'un regard appuyé, évaluant d'un œil de laser la poitrine qui tendait le teeshirt et ses fesses, moulées dans son jean étroit. Elle se déplaça légèrement pour l'obliger à la frôler. Lorsqu'elle fut sortie, elle claqua la porte derrière elle.

Lefour esquissa un sourire en remarquant son manège. Mai Li réservait peut-être à son « maître » Tang Shu Wen l'exclusivité de ses rapports avec des partenaires masculins. Mais pour le reste... Elle avait du mal à cacher l'effet que lui faisait un corps féminin, surtout quand il était aussi jeune et excitant que celui qu'elle venait de croiser.

— Alors ? demanda-t-il en se calant dans son fauteuil.

— Alors, fit Mai Li en baissant le regard vers le centre de son anatomie, commence par ranger ta bite et tes couilles, maintenant que tu as fini de t'en servir.

Lefour, à qui cette irruption inopinée avait fait oublier sa tenue, se rajusta précipitamment. En même temps, il sentit monter en lui une bouffée de chaleur. Ce langage cru et ordurier qu'elle employait volontiers, de temps à autre, lui fouettait les sangs. Quand elle parlait comme ça, il la désirait encore plus que d'habitude. Là, maintenant, si elle avait voulu, il se serait senti capable de recommencer...

Oui, mais voilà : elle ne voulait pas. Elle ne voudrait jamais.

Lefour soupira :

— Alors, cette expédition rue des Écoles, qu'est-ce que ça a donné ?

— Absolument rien ! fit Mai Li en se jetant dans un fauteuil situé en face de celui de Lefour. J'ai fouillé tout l'appartement, j'ai même décollé le tissu

mural, crevé les matelas et les coussins. Rien ! Que dalle ! Cette salope nous a raconté des bobards ! Sans doute pour gagner du temps.

Elle tendit la main vers lui et ordonna :

— Passe-moi ton cigare.

Lefour obéit. La Chinoise fumait rarement, et le plus souvent quand elle était en colère, pour se calmer. Elle partageait son penchant pour les Cohibas et lui en « piquait » régulièrement. Elle arrondit les lèvres autour du gros cylindre brun et Lefour ferma les yeux. Il l'imagina, faisant subir le même traitement à sa virilité et se sentit grossir rien qu'à cette idée.

Peu de femmes auraient pu lui faire un effet pareil, aussi peu de temps après la séance qu'il venait de s'offrir avec la jeune lycéenne des beaux quartiers.

Il rouvrit les yeux au moment précis où Mai Li croisait les jambes. Elle portait une robe chinoise fendue encore plus haut que d'habitude. Et absolument rien en dessous. Lefour eut une vision fugitive de la forêt sombre et bouclée qui s'épanouissait au bas de son ventre.

Et qui alluma dans le sien une véritable boule de feu.

À son tour, il croisa les jambes pour ne pas que Mai Li s'aperçoive de l'effet qu'elle lui faisait.

Trop tard.

La Chinoise, à travers la fumée du cigare qu'elle s'était approprié, lui adressa un sourire cruel.

— Je te fais bander, mon salaud. Ça t'excite, hein, de me voir fumer le cigare. Tu m'imagines en train de te sucer la queue. Eh bien, tu peux te la mettre sous le bras ! Je te l'ai déjà dit : avec moi, c'est hors de question. Chasse gardée de Tang Shu Wen.

— Je sais, je sais, fit Lefour, agacé. Bref... revenons à nos affaires. Si je comprends bien, Chantal s'est foutue de notre gueule.

— Tu comprends vite ! ironisa la Chinoise.

Alfred Lefour sortit un autre Cohiba de sa poche poitrine, prit le temps de le couper et de l'allumer selon les règles.

— Bien... lâcha-t-il après avoir exhalé lentement sa première bouffée. Je lui ai promis que si elle nous faisait perdre notre temps, c'est toi qui t'occuperais d'elle... Chose promise, chose due. Tu peux y aller.

La Chinoise se leva d'un bond, comme un chien de chasse trop longtemps tenu en laisse et excité par l'odeur du sang. Il était clair qu'elle n'attendait que ce moment, depuis le début.

— Attends un peu ! lui lança Lefour alors que Mai Li avait déjà la main sur la poignée de la porte. Quoi que tu fasses, vas-y en douceur. Progressivement. Je te rappelle qu'il s'agit de la faire parler, pas de la tuer. Enfin... pas tout de suite.

— Compte sur moi, fit Mai Li avec un sourire de tigresse en chaleur, j'ai toujours su m'y prendre, avec les femmes.

Elle disparut.

— Ça, je n'en doute pas une seconde, marmonna l'homme d'affaires pour lui-même.

Chantal Vallette ne put retenir un petit cri d'angoisse en voyant débouler Mai Li, escortée des quatre types qui l'avaient enlevée l'autre soir. Elle eut un mouvement réflexe pour se lever, oubliant qu'elle était toujours attachée sur le lit, et retomba avec un gémissement douloureux.

Elle avait reconnu la Chinoise au premier coup d'œil. Chantal ne l'avait jamais vue auparavant, mais elle savait que c'était elle. Tout y était, comme dans le « portrait parlé » qu'Alfred lui avait fait un jour de la maîtresse de Tang Shu Wen : le fameux long nez refait à l'occidentale qui lui avait valu son surnom, l'exceptionnelle beauté, sa taille, sa silhouette de top-modèle, et surtout cette flamme inquiétante au fond de son regard émeraude.

Mai Li s'avança vers le lit, examinant sa proie avec un petit sourire. Chantal avait toujours le ventre exposé aux regards, depuis qu'Alfred avait retroussé sa jupe. La Chinoise s'attarda sur le buisson doré qui s'épanouissait entre les bretelles du porte-jarretelles. Puis, son regard descendit jusqu'aux pieds de la prisonnière, avant de remonter jusqu'à son visage.

— Tu es bien roulée, dit-elle d'une voix caressante. Je comprends qu'Alfred n'ait pas envie qu'on te tue. Moi-même, maintenant que je te vois, je trouverais ça dommage. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut, tu sais ce que c'est...

Elle se tourna vers les quatre hommes et lança un ordre bref :

— Détachez-la et faites-lui prendre une douche ! Depuis le temps qu'elle est dans cette tenue, elle va commencer à sentir.

En se penchant vers Chantal, elle ajouta, perfide :

— Je ne suis pas comme Henri IV, moi, je n'aime pas la venaison.

Les quatre hommes se précipitèrent sur Chantal, la détachèrent et lui arrachèrent ses vêtements, sous l'œil amusé de Mai Li. Quand elle fut entièrement nue, ils l'entraînèrent dans la salle de bains attenante et la jetèrent sous la douche, ouvrant les robinets à fond.

Pendant que deux d'entre eux montaient la garde devant l'entrée de la salle d'eau en la tenant en respect avec leurs armes, les deux autres, qui s'étaient mis torse nu, entreprirent de la savonner énergiquement. Ils s'attardèrent avec un plaisir évident sur ses seins, avant de descendre et de s'attaquer à la partie la plus secrète d'elle-même. Chantal ferma les yeux en sentant deux paires de mains masculines l'obliger à écarter les jambes, avant de savonner lentement et consciencieusement ses boucles dorées et la fleur nacrée de son intimité.

Elle poussa un petit cri quand les mêmes mains l'obligèrent à se casser en deux, la retournèrent et firent subir le même traitement au puits de ses reins. Elle sursauta quand un doigt glissant s'y introduisit, et dans un mouvement circulaire, la savonna de l'intérieur.

C'était une sorte de viol, agrémenté de voyeurisme. Dont les quatre hommes tiraient une satisfaction qu'ils auraient eu du mal à dissimuler : Chantal remarqua du coin de l'œil les bosses qui déformaient leurs pantalons à la hauteur de l'entrejambe.

Malgré tout, elle était heureuse de sentir l'eau chaude et le savon ruisseler sur son corps. Soulagée de se sentir enfin propre.

Même si, elle le devinait, elle n'allait pas le rester longtemps.

Les quatre hommes l'essuyèrent sans aucune douceur et la jetèrent sur le lit qu'elle venait de quitter. Ils allaient l'attacher à nouveau, mais Mai Li les arrêta.

— Non, ordonna-t-elle, laissez-la. Mais restez ici et ne la quittez pas des yeux.

Chantal était allongée sur le dos, le corps encore humide. Mai Li s'agenouilla entre ses jambes, après l'avoir obligée à les écarter. Comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, elle avança la main vers le ventre de Chantal et entreprit de la caresser. Tout doucement, d'abord, à petites touches, en effleurant ses lèvres intimes, en frôlant savamment le minuscule bourgeon de chair qui, entre les pétales nacrés, commençait à se dresser malgré elle.

— Qui était-ce, le bel homme brun qui t'accompagnait l'autre soir ? demanda-t-elle d'une voix suave. Un policier ?

Chantal fit « oui » de la tête. Elle n'avait pas de raison de cacher l'identité de Boris. Plus maintenant. Et puis, on ne savait jamais : ça pouvait peut-être les inquiéter.

Mai Li n'en parut pas troublée outre mesure. Ses attouchements se firent insensiblement plus appuyés, plus insistants.

Elle avait presque l'air de ne rien faire. Mais elle le faisait avec une science que Chantal n'avait jamais rencontrée auparavant. Chez aucun homme... ni chez aucune femme.

Le plaisir s'intensifiait rapidement, lui envoyant à travers tout le corps des ondes voluptueuses qui commençaient à lui noyer le cerveau.

— Tu as fait l'amour avec lui, n'est-ce pas ? demanda Mai Li d'une voix toujours aussi douce. Allez, tu peux bien me le dire. D'ailleurs, je le sais. Ça se voit dans tes yeux et je le sens dans ton corps. Tu es une femme à hommes. Il t'a donné beaucoup de plaisir, n'est-ce pas ?

Emportée par les vagues d'un bonheur de plus en plus violent, Chantal sentait ses défenses tomber les unes après les autres. Encore une fois, elle

hochement affirmativement la tête.

— Tu es une femme à hommes, continua Mai Li, mais tu aimes aussi les femmes, n'est-ce pas ?

C'était comme si Chantal ne pouvait plus rien lui cacher. Elle s'entendit murmurer « oui », et n'arriva pas à y croire. C'était vrai qu'elle aimait « aussi » les femmes. Elle n'en avait pas honte. Mais en général, elle le cachait, craignant confusément de perdre une partie de sa crédibilité face à ses clients et à ses relations, tous des hétérosexuels purs et durs. Et puis, sans savoir pourquoi au juste, elle considérait cet aspect de sa sexualité comme un territoire privé, son jardin secret en quelque sorte.

Et là, sans l'ombre d'une hésitation, elle avouait carrément cette part intime d'elle-même à Mai Li. Juste parce que l'autre lui avait posé la question.

La Chinoise était immobile, à genoux entre les jambes de Chantal, sa robe relevée jusqu'à la taille laissant nues ses fesses et le bas de son ventre. Mais Chantal avait l'impression curieuse que c'était plus par confort que pour chercher à l'exciter.

Pour ça, Mai Li avait ses doigts.

Ses doigts aux ongles longs et écarlates.

Ses doigts, dont Chantal commençait seulement à mesurer le pouvoir.

Aux premiers attouchements de Mai Li, elle avait cru que celle-ci voulait l'avoir au charme. La séduire, lui donner du plaisir pour, dans le feu de l'action, la faire parler en douceur. Le vieux principe des confidences sur l'oreiller, en somme.

Mais à présent qu'une extase de plus en plus violente commençait à lui arracher des cris, elle comprenait.

Et elle était partagée entre le plaisir et la terreur.

Mai Li possédait dans les doigts une science qui devait plutôt relever de la magie. Ou de la sorcellerie. Par un simple jeu d'attouchements successifs, précis comme des points d'acupuncture, elle était capable de procurer à une femme un plaisir tellement violent qu'il finissait par se transformer en torture.

Dans ce qui lui restait de conscience, Chantal se dit qu'il fallait refermer les jambes, échapper aux doigts de Mai Li. Mais cette idée n'arrivait pas à devenir un ordre et à se transmettre à son corps.

Elle se concentra de toutes ses forces.

Comme si elle lisait dans ses pensées, Mai Li fit signe aux quatre hommes d'approcher.

— Tenez-là, dit-elle.

Le poids d'un corps masculin sur chaque cheville et chaque poignet, Chantal se retrouva totalement paralysée.

Livrée comme une victime sacrificatoire et sans aucune défense aux terrifiants pouvoirs de la Chinoise.

Le plaisir secouait à présent tout son corps de chocs électriques. Un orgasme d'une violence inouïe la submergea.

Mais le plaisir ne retomba pas.

Elle sentit qu'elle allait jouir à nouveau.

Et un autre orgasme la ravagea, encore plus puissant que le premier.

Chantal transpirait à présent, s'agitant de toutes ses forces pour tenter d'échapper aux poignes d'acier qui la maintenaient.

En vain.

Elle sentit se lever en elle une autre tempête.

Cette fois, le plaisir atteignit une telle intensité qu'il se transforma en souffrance.

D'abord relativement supportable.

Mais l'orgasme suivant la fit hurler de douleur.

Et un autre arrivait...

À travers ses larmes, et le halètement rauque de sa respiration, elle entendit la voix douce de Mai Li, comme un écho venu d'une autre planète :

— Où as-tu cachée la vidéo, ma petite Chantal ? Dis-le-moi, tu seras gentille. Ou alors, je vais continuer et tu vas finir par mourir... de plaisir, comme dit la chanson.

Loin, très loin, elle entendit le petit rire cruel que poussa Mai Li à sa propre plaisanterie. Dans le tourbillon d'images dénuées de sens et incompréhensibles qui se télescopaient dans sa tête, elle crut apercevoir le visage de Boris Corentin.

Qui lui souriait.

Mais il était très loin, lui aussi. Beaucoup trop loin.

Comme un espoir inaccessible.

Son seul espoir.

Et puis, soudain, tout s'effaça.

Et elle perdit connaissance.

CHAPITRE XII



L'arrière-salle du bar-tabac *Le Pénalty*, rue Marx Dormoy, baignait dans une lumière glauque tombant des néons sales. On se serait cru dans un aquarium dont l'eau n'aurait pas été changée depuis des mois.

Alignés sur la banquette en skaï déchiré, sous des affiches annonçant des matchs de foot disputés et oubliés depuis longtemps, se trouvait la plus belle brochette de sales gueules que Corentin et Brichot avaient eu le loisir de contempler depuis longtemps.

Au milieu, comme dans une version revisitée du dernier souper de Jésus et de ses apôtres, se tenait Hugues Gérardo.

L'ancien mercenaire avait dans les quarante-cinq ans. Ses cheveux très noirs avaient poussé depuis qu'il avait quitté le métier des armes, et formaient des queues de rat sur le col de la veste de treillis qu'il continuait à porter dans le civil. Par nostalgie, sans doute. Son visage en lame de couteau (couteau qu'il avait d'ailleurs la réputation de manier avec une efficacité redoutable) était marqué par des pommettes saillantes, au-dessus desquelles ses yeux noirs brillaient d'une sorte de fièvre au fond de leurs orbites. En guise de touche finale, une barbe de quatre jours achevait de lui donner un vrai look d'assassin.

Quant à ses anciens camarades de baroud, ils auraient eux aussi fait s'évanouir les dames s'ils avaient débarqué sans prévenir dans un salon.

— Vous êtes combien, en tout ? demanda Boris qui n'avait pas pris la peine de les compter en arrivant.

— Douze, fit Gérardo.

Aimé Brichot laissa échapper un petit ricanement :

— Douze... comme *Les douze salopards*.

Loin de vexer Gérardo et ses hommes, cette allusion au célèbre film de Robert Aldrich leur arracha un sourire flatté.

— Ouais, fit Gérardo. Et on est aussi efficaces.

— J'espère bien, fit Corentin en avalant une gorgée du bourbon sur glace qu'il s'était commandé. En tout cas, merci d'avoir répondu aussi vite et aussi

spontanément à notre appel.

Ils levèrent tous leur verre avec un ensemble quasi-militaire.

— Y a pas de quoi, fit Gérardo avec un sourire torve. Il se trouve qu'on n'est pas débordés, en ce moment. Et puis, vous savez bien qu'on ne peut rien vous refuser, commissaire.

— Je sais, fit Boris avec un petit sourire. Mais je vous remercie quand même d'être là. Au fait... Maintenant, on m'appelle commandant. Quant à mon camarade Aimé Brichot, il est devenu capitaine.

Les douze « affreux »⁶ éclatèrent d'un rire gras.

— Ça, c'est la meilleure, éructa l'un d'eux. On va se croire revenus au bon vieux temps ! Tous frères sous le même uniforme.

Ce disant, il administra une bourrade à Brichot, assis en face de lui, qui faillit basculer de son siège :

— Pas vrai, « pitaine » ?

— Tu ne crois pas si bien dire, fit Boris quand les rires se furent calmés. Pour cette opération, il n'y aura ni flics, ni mercenaires. Nous formerons tous un commando anonyme, non identifié, et qui devra le rester jusqu'au bout.

Il avala une autre lampée de bourbon et attaqua :

— Bien... Que je vous explique les détails. Mais d'abord, une chose importante : on ne va tuer personne !

— Ah bon ? firent ensemble les douze recrues avec une expression navrée.

— Désolé de vous décevoir, messieurs, fit Boris. Mais on n'est plus au Katanga ou aux Comores. On est en France. Ça se passera d'ailleurs tout près de Paris. De plus, l'opération est non seulement secrète, mais tout ce qu'il y a d'officieuse. Notre hiérarchie n'est au courant de rien. En tout cas, elle fait comme si. En cas de pépin, personne ne nous couvrira. Ni vous, ni nous.

L'un des hommes émit une sorte de pet buccal :

— C'est comme avant, quoi. Y a rien de changé.

Il ajouta :

— Au fait, y aura des gonzesses ?

Aimé Brichot lui jeta un regard noir :

— C'est plus que probable. Je dirai même certain. Mais absolument intouchables : probablement toutes mineures, si vous voyez ce que je veux dire...

— Dites donc, demanda un autre, c'est payé combien ?

Boris et Aimé se regardèrent. Ils attendaient cette question et avaient déjà prévu la réponse.

— Rien du tout, fit Boris. Vous n'ignorez pas que l'État français est

toujours près de ses sous. C'est bien pour ça que vous avez toujours travaillé à votre compte. En revanche, la République saura se montrer bonne fille à votre égard. Vous avez tous des casiers judiciaires plus ou moins chargés. On tâchera de les oublier... À moins que vous ne tiriez trop sur la corde.

— Bien... commandant, fit Gérardo comme s'il avait du mal à donner ce titre à Boris. Si on en venait à l'opération proprement dite. Il est peut-être temps que vous nous mettiez un peu au parfum, non ?

— Exact, admit Corentin.

À la fin de son exposé, il y eut un silence pesant.

— OK, fit Gérardo. Et c'est pour quelle date, cette petite fiesta ?

Boris regarda sa montre :

— C'est pour dans deux heures exactement. On partira dans quatre véhicules tout-terrain appartenant au parc automobile de la PJ. On a une dernière chose à faire quai des Orfèvres, dit-il. Vous nous retrouvez dans deux heures.

— Où ça ? demanda Gérardo, au quai des Orfèvres ?

— Non, fit Brichot, au garage des Services techniques de la PJ, boulevard de l'Hôpital. C'est là que les voitures nous attendent. Mais restez à l'extérieur et tâchez de ne pas vous faire remarquer.

— Bon... fit Boris en se levant. Considérez-vous tous comme en mission à partir de maintenant. Et tâchez d'être à l'heure.

— On a toujours été à l'heure, leur lança Hugues Gérardo alors que Boris et Aimé se dirigeaient vers la sortie. C'est pour ça qu'on est toujours vivants !

Jeannot-la-Science acheva de visser le couvercle du douzième tube en aluminium dont chacun avait jadis contenu un Upmann, célèbre marque de havanes.

— Et voilà, dit-il sans se départir de l'éternel mégot de Gitane maïs planté au coin de ses lèvres. C'est ce que j'ai trouvé de plus approprié, comme récipient. Ça tient dans la poche, c'est étanche et ça résiste aux chocs. Idéal, non ?

Corentin et Brichot hochèrent la tête en signe d'appréciation.

— C'est une bonne idée, en effet, fit Boris. Mais pour ce qui est du produit lui-même ? Tu es sûr de toi ?

Le vieux scientifique, qui « vivait » littéralement depuis des lustres dans son laboratoire, au dernier étage du quai des Orfèvres, leva vers Corentin un œil ombrageux. Et sa petite moustache grise se frisa de contrariété.

— Dis donc, jeune présomptueux, lança-t-il de sa voix chevrotante, est-ce que j'ai l'habitude de vous fournir des produits avariés ?

— Je te prie d’excuser mon jeune collègue, rigola Aimé Brichot : il est nouveau dans la boîte. Quand il te connaîtra mieux...

— Arrête ton char, Mémé, fit Boris. Excuse-moi, Jeannot. Personne ne doute de tes compétences. Et surtout pas moi. Ce que je voulais dire en gros, c’est : comment ça marche ?

— Ça marche comme tu me l’as demandé, fit Jeannot-la-Science en tirant sur les pans de sa blouse qui avait jadis été blanche. Et c’est d’une simplicité enfantine. Ce produit est tout simplement du chloroforme. Mais du chloroforme à effet minuté, si je puis dire.

— Comment ça ? demanda Boris.

— J’y ai ajouté une substance chimique dont je t’épargnerai la formule et l’intitulé, mais qui fixe avec précision la durée de son effet. Tu n’ignores pas, je suppose, que le sommeil artificiel provoqué par le chloroforme a une durée variable, selon la résistance des individus.

— En effet.

— Eh bien, avec celui-là, fit fièrement le vieux scientifique, le sujet, quel qu’il soit, se réveillera une heure exactement après avoir été endormi. Une heure... C’est bien le délai que tu m’as demandé, non ?

Corentin le prit aux épaules, ce qui lui fit l’effet de saisir un squelette habillé d’une blouse.

— Jeannot, tu es toujours aussi génial !

— Pourvu que ça dure !... Je me sens vieillir, ces temps-ci.

— Mais non ! fit Boris en lui administrant une bourrade qui faillit le projeter à l’autre bout du labo. Pas toi !

Il attrapa le petit sac dans lequel Jeannot avait déposé les tubes, ainsi qu’un nombre équivalent de tampons de gaze.

— Je ne sais pas ce que vous comptez faire de tout ça, leur lança Jeannot depuis le pas de sa porte... mais ne vous endormez pas !

— Il trouve encore le moyen d’avoir de l’humour, remarqua Aimé Brichot alors qu’ils dévalaient l’escalier quatre à quatre en direction de la sortie. Moi, franchement, j’aimerais bien être encore comme ça à son âge... Ça lui fait combien, au fait ?

— À mon avis, il ne le sait pas lui-même, laissa tomber Boris, rigolard.

Dans la cour du 36, Boris et Aimé se mirent chacun au volant d’un des deux 4X4 qu’ils avaient fait venir du boulevard de l’Hôpital. Les deux autres véhicules les attendaient là-bas.

En arrivant devant le garage de la PJ, ils purent constater que, comme ils l'avaient annoncé, Gérardo et ses hommes étaient pile à l'heure au rendez-vous.

Boris et Aimé eurent un choc en découvrant leur groupe qui les attendait sur le trottoir, dans la nuit tombante. Ils étaient tous en battledress, veste et pantalon de camouflage, casquettes vertes et pataugas militaires. Un vrai commando de choc.

— Eh bien, dites-leur, fit Boris avec un sifflement d'admiration, c'est impressionnant ! On se croirait dans un film.

— Et en plus, pour ce qui est de la discrétion, c'est réussi, ironisa Aimé. Je propose qu'on se tire vite fait, avant que les mécanos de la PJ ne vous repèrent et ne viennent vous demander ce que vous faites là. Et nous avec vous, par la même occasion.

Un instant plus tard, les moteurs ronflaient et les quatre tout-terrain longeaient en file indienne le boulevard de l'Hôpital, direction la porte d'Orléans.

Et la forêt de Rambouillet.

CHAPITRE XIII



Alfred Lefour décrocha sa pelisse de cachemire doublée de fourrure au porte-manteau du vestibule, l'enfila et sortit.

Il avait besoin d'air. Et celui du sous-bois de la forêt de Rambouillet, pur

et glacé, était particulièrement vivifiant.

Une fois dehors, il s'aperçut que la neige avait recommencé à tomber assez lourdement. Il hésita à rentrer chercher un chapeau et y renonça. Un peu de neige sur la tête ne le tuerait pas. Il respira un grand coup et regarda sa montre (une Pasha en or massif de chez Cartier) en se tournant vers la lampe extérieure dont la lumière, au-dessus de la porte d'entrée, faisait un halo jaunâtre dans le brouillard nocturne.

Cette nuit allait être décisive.

Cruciale, même.

La fête de ce soir avait été organisée à l'intention des habitués de « l'autre » réseau. Autrement dit, les vrais gros clients. Les plus riches, et les plus puissants. Ceux pour qui les fournisseurs de l'Est puisaient dans les réserves de chair très fraîche de leurs territoires livrés à la guerre...

Des « réserves » qui attendaient, préparées avec soin et parfaitement dressées, c'est-à-dire complètement terrorisées dans l'un des petits salons du manoir, que vienne l'heure d'être dévorées toutes crues...

Et les habitués de ce soir avaient intérêt à être satisfaits. Ou plutôt, Alfred Lefour et ses complices avaient intérêt à ce qu'ils le soient.

Il leur avait juré que cette soirée-ci serait encore plus raffinée et pleine de surprises que toutes celles qu'ils avaient connues jusqu'alors.

Il soupira en secouant la tête. Parfois, comme maintenant, il se demandait ce qui avait bien pu le pousser à s'embarquer dans cette galère... Au fil des années, entre les pots-de-vin et les commissions sur les contrats réalisés par Satelcom Engineering, il s'était constitué une petite fortune.

Alors, s'impliquer dans cette histoire de trafic de gamines... Pourquoi ?

Une fois de plus, la réponse s'imposa d'elle-même.

Pour l'argent.

Pour énormément d'argent.

Parce que les clients de ce réseau-là payaient des sommes proportionnelles à la difficulté de satisfaire leurs perversions sexuelles. Et au danger que ce trafic représentait pour leurs fournisseurs.

C'est-à-dire des sommes énormes. Sans commune mesure avec les enveloppes, ou les bakchichs, même les plus importants, qu'Alfred avait pu recevoir dans le cadre de ses affaires à peu près légales.

Des sommes que ces clients très au-dessus du lot prélevaient directement – et sans le moindre scrupule – dans les caisses des nations dont ils avaient la charge.

Et qui, pour Alfred Lefour, signifiaient le passage du statut d'homme riche à celui de multimilliardaire.

Il avait déjà oublié l'heure qu'il était et regarda encore une fois sa montre.

Dix heures trente.

Les invités – si on pouvait les appeler comme ça étant donné ce qu'ils payaient – allaient arriver d'ici une petite demi-heure.

Loin de se douter que non seulement Lefour n'avait pas récupéré la cassette, mais qu'en outre, Chantal Vallette était toujours vivante. Et qu'elle était en ce moment même enfermée dans une chambre du premier étage, où Mai Li essayait toujours de la faire parler.

En vain, jusqu'à présent.

Mai Li le lui avait avoué une heure plus tôt, en se montrant beaucoup moins fière, beaucoup moins arrogante avec lui que précédemment.

Le fait de pouvoir lui rabattre son caquet avait été, pour Lefour, une satisfaction assez vive. Mais pas une consolation. Malgré tout, il aurait préféré que Mai Li ait réussi.

« Décidément, murmura-t-il pour lui-même, elle a des couilles, la mère Chantal. »

Même s'il commençait sérieusement à la trouver encombrante, il en éprouvait une espèce de secrète jubilation personnelle, comme si l'endurance de son ancienne complice et maîtresse rejaillissait sur lui.

Il avait admiré, aussi, à travers la glace sans tain, l'extraordinaire science de Mai Li, cette capacité extraordinaire qu'elle possédait de provoquer le plaisir jusqu'à l'intolérable.

Au début, avant que les orgasmes successifs de Chantal ne virent à la torture, il n'avait pas pu s'empêcher de se caresser, tout seul comme un voyeur derrière le miroir d'un peep-show.

En s'imaginant à la place de Chantal.

Pour lui, ça ne faisait aucun doute : Mai Li était capable de procurer la même jouissance à un homme.

Il s'était vu, entre ses mains, répandant sa semence à jet continu, devenant fou sous l'effet d'un plaisir plus violent que ce qu'il avait jamais connu.

Le fantasme absolu...

À condition, bien sûr, que Mai Li s'arrête avant que la jouissance ne se transforme en torture.

De toute façon, ce n'était pas la peine de rêver...

Il se secoua et décida de faire le tour de la propriété, pour s'assurer que rien ne clochait, côté extérieur.

Pour l'intérieur, il était tranquille. Tout était prêt. Bien en place. Régulé comme du papier à musique.

Normalement, tout devrait se dérouler à la perfection.

Il marcha jusqu'à la grille qui séparait le parc du manoir du reste de la forêt. Il faisait nuit noire, mais les éclairages extérieurs de la maison diffusaient assez de lumière pour qu'on y voie à peu près clair à cette distance, et malgré la neige.

Il inspecta les caméras de surveillance. Elles semblaient toutes fonctionner parfaitement, à en croire le petit mouvement rotatif qui les animait et qui leur permettait de balayer le périmètre de la cour du château.

Il s'offrit le luxe de s'arrêter pour échanger quelques mots avec l'un des gendarmes gardant la propriété. Ils étaient dix en tout, installés dans une camionnette bleue dont ils sortaient à tour de rôle pour faire leur ronde.

L'homme en uniforme le salua en utilisant le nom d'emprunt sous lequel Lefour s'était présenté quelques semaines plus tôt, en se disant délégué du gouvernement pour l'accueil au château des hôtes de la France. Grâce à ses appuis, il s'était naturellement fait fournir les documents adéquats.

— Bonsoir, m'sieur Boissier... Fait pas chaud, hein ?

— Comme vous dites, fit Lefour en se frottant les mains l'une contre l'autre.

— D'après la météo, il paraît que ça va se mettre à tomber de plus en plus fort. J'espère que vos invités ne vont pas se perdre dans la tempête. Au fait, c'est toujours pour vingt-trois heures ?

— Toujours. Mais soyez discrets, hein ! Ce sont des personnalités étrangères qui désirent se réunir à huis clos en marge du sommet.

Un pli d'incompréhension barra le front du gendarme, sous son képi. À tout hasard, il rectifia la position.

— Comptez sur nous, m'sieur Boissier.

Lefour lui fit un petit signe de la main et rentra.

Tous feux éteints, les quatre tout-terrain stationnaient à vingt mètres à peine des grilles du manoir. Ils étaient arrivés à vitesse minimale pour ne pas qu'on entende le bruit des moteurs. Puis, à une centaine de mètres du manoir, sur les indications de Boris, ils s'étaient engagés sur une piste forestière, menant sans doute à quelque vieille zone d'abattage et, zigzaguant entre les arbres à la lueur de leurs seuls feux de position, s'étaient immobilisés, camouflés par les taillis, à proximité du chemin.

De cette manière, ils pouvaient voir sans être vus. Et surtout, ils laissaient dégage la voie d'accès à la propriété, ce qui leur évitait d'être surpris par un visiteur éventuel.

Installé au volant de la voiture de tête, Boris parla dans le micro de l'émetteur-récepteur dont ils étaient tous équipés et qui leur permettait de communiquer entre eux.

— Ici Leader, dit-il. Attention aux caméras de surveillance autour de la maison. La camionnette des gendarmes est à l'endroit prévu. D'après nos

recouplements, ils sont dix. Ça ne devrait pas être au-dessus de vos forces. Attention : l'un d'entre eux patrouille à l'extérieur. Il faudra prévoir un homme pour le neutraliser. Mais en douceur, comme les autres. Je répète : en douceur. N'oubliez pas que vous disposez de l'équipement *ad hoc*.

— Tu as raison d'insister là-dessus, fit Aimé Brichot à voix basse et en couvrant son micro de la main pour ne pas être entendu des autres. Avec nos « douze salopards », on ne sait jamais. Ils sont capables de retrouver leurs réflexes d'avant...

— J'espère que non, Mémé, fit Boris en imitant son geste. Autrement, on n'est pas dans la merde...

Il resta immobile quelques instants, épiant les bruits de la forêt à travers la vitre entrouverte. Mais la neige, qui tombait avec de plus en plus d'insistance, étouffait le moindre son.

— Ici Leader, reprit Boris à voix basse dans le micro minuscule qui pointait devant sa bouche. Tenez-vous prêts pour la phase n°1. Attendez que le gendarme qui fait sa ronde soit tout près de la camionnette, pour ne pas avoir à vous disperser. Je l'ai dans mon champ de vision. D'après mon estimation, il aura rejoint ses collègues d'ici une trentaine de secondes. Je vous donnerai le signal de l'assaut.

— Bien compris, Leader, fit la voix d'Hugues Gérardo dans le casque de Boris. Attendons le signal.

Boris pouvait compter les pas que faisait le gendarme dans la terre blanche. À présent, il était tout près du véhicule où l'un de ses collègues s'apprêtait à le relayer. Corentin savait par expérience que la double portière arrière n'était pas verrouillée. Pendant que l'un de ses « douze salopards » neutraliserait le gendarme de l'extérieur avec le chloroforme spécial fourni par Jeannot-la-Science, les autres débouleraient en force et par surprise à l'intérieur du fourgon. Et feraient subir le même sort aux autres avant qu'ils n'aient eu le temps de réagir. Vu l'expérience de Gérardo et de ses hommes dans ce domaine, il n'y avait pas trop à s'inquiéter. C'étaient des experts. L'affaire serait rondement menée.

Boris ouvrait la bouche pour lancer l'ordre décisif quand il entendit un bruit inattendu.

Le ronflement d'un moteur, provenant du chemin, derrière eux.

— Stop ! lança-t-il dans son micro. Suspendez tout. Attendez nouvelles instructions.

Le bruit de moteur s'intensifia, se transformant en une sorte de grondement sourd et prolongé. On aurait dit une caravane de plusieurs véhicules.

Soudain, Boris vit surgir de la nuit le muflé chromé d'une grosse Mercedes. La voiture avançait presque au pas, cahotant sur ce chemin difficilement praticable pour elle.

Il y en avait une autre, juste derrière elle.

Et encore une autre.

Quatre limousines en tout défilèrent à quelques mètres des 4X4, avant de franchir les grilles et d'aller s'immobiliser devant l'entrée bien éclairée du manoir.

Toutes étaient immatriculées CMD : Chef de Mission Diplomatique.

— Merde, alors ! murmura Brichot. Les amateurs de chair fraîche dont nous a parlé Tang Shu Wen.

— Comme tu dis, Mémé, fit sombrement Boris. On a failli se faire avoir comme des bleus en se faisant surprendre. On est partis du principe qu'ils étaient déjà à l'intérieur. On s'est gourés... Nom de Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as vu qui c'est ? fit Boris.

Il désignait le premier homme à s'extraire de l'une des Mercedes. C'était un vieillard adipeux, obèse, avec des bajoues et un crâne de vieux rapace où pendaient d'ultimes cheveux gris.

— C'est pas vrai ! s'exclama Brichot.

Lui aussi venait de reconnaître un homme dont l'image apparaissait régulièrement sur tous les écrans de télévision du monde et faisait souvent la Une des journaux. Un homme qui régnait d'une main de fer sur l'un des pays de l'ancien bloc de l'Est.

— Et celui-là ! fit Aimé en voyant descendre un autre.

Celui-là, en effet, était à peu près aussi célèbre que le premier. Et à peine moins ignoble physiquement. Lui aussi tenait dans ses mains les destinées d'une nation encore fragile.

Huit hommes en tout descendirent des limousines, leurs chauffeurs leur tenant la portière.

Huit hommes qui, à part un ou deux, étaient tous des chefs d'État suffisamment puissants pour influencer sur le sort de la planète.

Et qui – comme par un fait exprès – avaient tous en commun d'être âgés et affligés d'un physique à flanquer des cauchemars, quand on imaginait entre leurs mains flétries la chair tendre et fragile d'une enfant à peine entrée dans l'adolescence.

— Ça me donne envie de vomir, fit Brichot.

— Moi aussi, Mémé, dit Boris, ça me fait le même effet. Mais cette fois, je te jure que si puissants qu'ils soient, ils ne vont pas s'en tirer comme ça. Ce soir, on lève toutes les immunités diplomatiques.

Aimé ricana doucement :

— Si « Baba » t'endendait, il en aurait une attaque...

Sur le palier éclairé du manoir, la silhouette parfaitement indentifiable

d'Alfred Lefour faisait des courbettes de jeune fille devant la reine d'Angleterre.

Boris attendit que tout le monde soit rentré. Et que les chauffeurs soient allés garer les limousines à l'autre bout du parc.

Quand le gendarme qui faisait sa ronde se trouva de nouveau tout près de la camionnette, Boris lança l'ordre d'attaque à son « commando d'élite ».

Les portes des 4X4 s'ouvrirent silencieusement. En faisant un détour pour ne pas être repérés par les caméras de surveillance, Gérardo et ses hommes se glissèrent dans la neige jusqu'au véhicule des gendarmes.

Un homme se sépara du groupe et arriva par derrière sur le militaire isolé. Trois secondes plus tard, celui-ci était traîné jusque sous les taillis, profondément endormi.

Les autres n'eurent, pas plus que lui, le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

— Salut tout le monde ! lança Gérardo en déboulant à bord du véhicule. Pas de panique ! Ce soir, on opère en douceur !

Les neuf gendarmes qui saucissonnaient, assis sur les deux banquettes du véhicule, voulurent se lever. Ils étaient à peine debout que des tampons de gaze imbibés de chloroforme leur écrasèrent le visage. Ils ne se débattirent pas plus de deux ou trois secondes, avant de s'effondrer comme des poupées de chiffon.

— Bien joué, les gars ! lança Boris en montant à son tour dans la camionnette. C'est terminé pour vous. Maintenant, c'est à nous de jouer.

— Et à eux ! fit Brichot avec un petit sourire en désignant les gendarmes inanimés. Seulement, ils ne le savent pas encore.

— Vous êtes surs que vous n'avez plus besoin de nous ? demanda Hugues Gérardo avec un air un peu déçu. On commençait à peine à se chauffer...

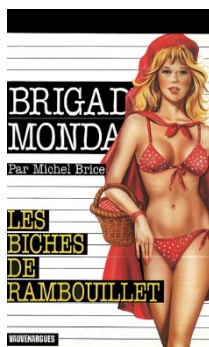
Boris lui posa une main sur l'épaule :

— Merci, mais vous avez largement fait votre part du boulot. On n'aurait pas pu faire ça à deux, Brichot et moi. On saura s'en souvenir. Maintenant, vous ramenez trois 4X4, qu'il nous en reste un pour repartir. Vous laisserez les voitures sur le trottoir, devant le garage du boulevard de l'Hôpital, avant de disparaître en vitesse, ni vu, ni connu.

— Bien reçu, commandant, fit Gérardo en lui serrant la main. À un de ces jours...

Les « douze salopards », ainsi que Brichot les avait surnommés, s'enfoncèrent dans la nuit aussi silencieusement qu'ils en étaient sortis.

CHAPITRE XIV



Dans son inconscience, Chantal Vallette secouait la tête pour échapper au contact dur et froid d'un objet inconnu contre ses lèvres. Quelque chose, tout au fond de son cerveau, lui disait que c'était le cauchemar de l'autre nuit qui recommençait. Elle allait se réveiller et se trouver encore une fois face à la gueule noire d'un flingue.

Soudain, elle réalisa qu'elle avait repris connaissance. Et que ce contact était bien réel. Elle hésita à ouvrir les yeux, mais s'y résolut finalement.

Elle reconnut le visage de Mai Li, penchée au-dessus d'elle. Qui lui souriait comme à une convalescente. Mais Chantal savait maintenant tout ce que ce sourire pouvait cacher.

Les quatre hommes de main de tout à l'heure avaient disparu. Mais elle était de nouveau solidement attachée.

Et toujours entièrement nue.

Mai Li lui promenait sur les lèvres et sur le visage un objet long et dur. « Une arme », pensa tout d'abord Chantal. Jusqu'à ce que Mai Li ramène l'objet vers elle.

C'était tout simplement un godemiché. Un objet somme toute assez banal, si ce n'était qu'il était fait d'une sorte d'acier brossé. C'était la première fois que Chantal voyait un « gode » de cette matière difficile à travailler et qui, pourtant, reproduisait à la perfection les moindres veines, le moindre repli de peau d'un sexe masculin en pleine érection. Testicules comprises.

Et qui plus est, d'un volume impressionnant.

— Tu vas recommencer à me torturer avec ça ? demanda Chantal avec un faible sourire.

Elle avait adopté d'instinct le tutoiement vis-à-vis de Mai Li. Un phénomène classique, dû à cette espèce d'intimité qui finit toujours par se créer entre la victime et son bourreau.

La Chinoise laissa échapper un petit rire cristallin.

— Oui, dit-elle. J'en ai assez de me fatiguer les doigts pour rien.

— Et tu crois que tu m'impressionnes avec ton machin ? J'en ai vu d'autres, figure-toi.

— Je n'en doute pas, fit Mai Li avec un nouveau rire. Mais comme celui-là, ça m'étonnerait. C'est un modèle très spécial, fabriqué en Chine par de lointains cousins à moi.

— Ça ne m'étonne pas, fit Chantal qui avait retrouvé un peu de mordant. Apparemment, vous êtes tous une bande de tordus dans ta famille.

Le sourire de la Chinoise disparut.

— Si tu as encore des insultes à me sortir, profite-en. Parce que, dans quelques instants, tu ne seras plus en état de faire la fière.

Elle reprit son exposé comme si elle avait déjà oublié l'interruption.

— Ce godemiché est une sorte d'arme, fit-elle en le caressant amoureusement du bout de ses ongles rouges. Tu vois cette petite ouverture au sommet du gland ? C'est l'équivalent de la gueule du canon. Et les bourses représentent en quelque sorte le barillet. Seulement, ce ne sont pas des balles qu'il tire.

— Ah bon ? fit Chantal d'une voix lasse qui s'efforçait encore à l'ironie.

Elle se sentait de plus en plus indifférente à tout ce cirque. Et à tout ce qui pouvait lui arriver. Alfred et Mai Li avaient probablement décidé de la tuer, qu'elle parle ou non. Alors...

Le ton de la Chinoise était beaucoup plus enjoué.

— Cet objet... éjacule, si je puis dire, des capsules, également inventées par d'autres tordus, comme tu dis, de ma famille ; elles se dissolvent au fond du sexe et provoquent un plaisir de plus en plus intense.

— Je vois, soupira Chantal avec résignation. C'est le même truc que tout à l'heure. Mais sans les doigts...

— Pas du tout, reprit Mai Li en durcissant le ton. En principe, cette petite merveille est conçue pour donner du plaisir. Uniquement du plaisir. Et elle est d'une efficacité absolument merveilleuse. Tu peux me croire : je l'ai essayée. Seulement, j'ai un peu modifié le système à ton intention. La première capsule, après s'être dissoute au contact de ton humidité intérieure, te procurera du plaisir. La deuxième te brûlera très légèrement, car j'y ai ajouté une minuscule dose d'acide. Ensuite, la dose d'acide devient un peu plus importante à chaque capsule. Au bout de la neuvième, tu commenceras à agoniser lentement, dévorée de l'intérieur, dans des souffrances que je n'ai pas besoin de te décrire, puisque tu ne vas pas tarder à les connaître... Mais il y a aussi une bonne nouvelle : la dixième et dernière capsule contient un poison violent qui mettra un terme à tes souffrances. Définitivement.

Des lueurs de folie criminelle brillaient au fond des yeux émeraude de la

Chinoise. Qui ajouta avec un sourire cruel :

— À moins, bien sûr, que tu ne nous dises avant où tu as caché cette fameuse vidéo.

— Et si je vous le dis, fit Chantal qui sentait les premiers picotements de la peur au creux de son ventre, vous me laisserez la vie sauve ?

Mai Li soupira :

— Personnellement, je serais d'avis de te tuer. Mais Alfred, qui as un faible pour toi, comme tu le sais, veut absolument t'épargner si tu parles. Et je peux difficilement aller contre sa volonté. Crois bien que je le regrette. Bon, maintenant, passons aux choses sérieuses.

Elle se pencha entre les jambes de Chantal et, écartant délicatement du bout des doigts les pétales nacrés de son intimité, enfonça doucement la hampe d'acier jusqu'au fond de son ventre. Chantal frissonna légèrement au contact du métal froid à l'intérieur d'elle-même.

Seule la masse argentée des testicules dépassait à présent. Mai Li actionna un minuscule mécanisme qui se trouvait dessus. Et Chantal perçut nettement un faible « tic-tac » de pendulette.

— J'ai oublié de te préciser une chose, fi Mai Li. Le mécanisme d'horlogerie extrêmement précis, également logé dans les testicules, actionne le tir toutes les dix minutes. Le premier interviendra dans quelques secondes.

Elle se leva. À peine avait-elle quitté le lit que Chantal entendit un petit claquement sec et sentit au tréfonds d'elle-même le léger choc de la capsule atteignant son but.

Ce fut tout. Pendant une minute ou deux, elle n'éprouva rien d'autre. Debout près de la porte, Mai Li la contemplait avec un sourire intéressé.

Et puis, soudain, Chantal sentit une onde voluptueuse prendre naissance dans son intimité la plus secrète, se propager dans son ventre et lui remonter dans tout le corps avant d'atteindre le cerveau, comme une véritable boule feu.

Un feu ardent, mais infiniment agréable.

Elle ne put se retenir de fermer les yeux et de laisser échapper un soupir rauque, pendant que tout son corps se tendait comme un arc pour mieux accueillir ce bonheur étrange qui l'envahissait.

Puis, le plaisir retomba et elle en éprouva une légère frustration.

— C'était bon, non ? ricana Mai Li. Malheureusement, la suite va être moins agréable. Et même... de moins en moins agréable.

Elle laissa encore échapper un petit rire nerveux et ajouta :

— Je reviendrai te voir toutes les dix minutes. Amuse-toi bien.

Et elle sortit, la laissant seule avec un sexe d'acier planté dans le ventre.

Et qui s'apprêtait à cracher une mort lente.

Dans le grand salon du « château », on se serait cru dans un petit théâtre un soir de Noël. Ou plutôt un cabaret dont l'atmosphère évoquait les années cinquante. Au fond de la pièce, on avait aménagé une scène de dimensions honorables entourée d'un gros rideau rouge. Dans la « salle », le mobilier classique avait été remplacé par de petites tables rondes avec des nappes blanches et de discrets éclairages individuels. Mais les serveurs, au lieu de leur traditionnelle veste blanche et nœud papillon noir, étaient habillés en Père Noël ou en personnages de contes de Perrault : Barbe-Bleue, Chat botté, etc.

Au-dessus de la scène et un peu partout dans la pièce, des arbres de Noël, des boules et des guirlandes évoquaient la fête préférée des enfants... Comme une façon d'annoncer leur présence prochaine.

En attendant, les participants à la soirée suivaient avec une attention presque palpable la première partie du spectacle, que venait de leur annoncer Mai Li.

Un strip-tease années cinquante.

Exécuté dans toutes les règles de l'art par la jeune Philippine de Saint-Roch, qui avait si bien fait la démonstration de ses talents à Alfred Lefour, un peu plus tôt dans la soirée. Elle était vêtue selon les instructions précises données par Gilbert Lesaffre : bustier-guêpière qui faisait pigeonner sa poitrine voluptueuse, et porte-jarretelles assorti. Pour compléter sa tenue, un jupon de tulle transparent la recouvrait depuis la taille jusqu'aux pieds, tout en laissant entrevoir sa croupe ronde et ferme, ainsi que ses jambes aux cuisses longues et pleines.

Exactement la tenue que portait Amélie Forlanne-Vieuville quelques jours plus tôt, et dans laquelle elle était morte.

Gilbert Lesaffre avait eu l'idée, non seulement de cette tenue, mais aussi de cette première partie. Histoire de « chauffer la salle ».

Mais surtout de se « chauffer » lui-même.

Car en ce qui concernait les autres « VIP », la jeune Philippine de Saint-Roch, qui n'avait pourtant que dix-sept ans, était déjà un peu trop âgée à leur goût...

Présent depuis le matin au manoir, le ministre avait choisi une table un peu en retrait. Ce soir, il avait décidé de s'effacer pour laisser la meilleure vue aux invités de marque. Puisque, pour une fois, il y avait ici des gens encore plus importants, et encore plus puissants que lui.

Dans l'ombre, quelques-uns des hommes qui décidaient quotidiennement du sort de millions d'autres, suivaient d'un regard brillant les contorsions savantes de la jeune strip-teaseuse. Sur une musique très *fifty*, une espèce de mambo sirupeux et vaguement « jazzy », à base de trompettes bouchées et de xylophones, la jeune fille s'était lentement débarrassée de son jupon, et

attaquait à présent le premier des nombreux boutons de son bustier.

Tout à l'heure, Mai Li avait annoncé aux VIP que ce numéro ne constituait qu'un hors-d'œuvre. Un apéritif, en quelque sorte. Mais à voir la manière dont ils « dévoraient » l'apéritif en question, on pouvait s'attendre à assister au repas des fauves, quand arriverait le plat de résistance.

Lequel attendait, formé de son lot de jeunes victimes, silencieuses et tremblantes, soigneusement costumées et apprêtées, dans un salon voisin.

Quant au plat dans lequel il serait servi, on pouvait en avoir une idée assez précise en voyant le lit à deux places, recouvert d'un édredon rouge, qui occupait toute une partie de la scène...

Chacun à une extrémité de la « salle », Gilbert Lesaffre et Alfred Lefour contemplaient la scène. Avec satisfaction, pour Lesaffre. Avec angoisse, pour Lefour. Car il était le seul à savoir que Chantal Vallette était encore vivante, et qu'on n'avait pas encore remis la main sur la cassette.

Le seul à savoir que leur sort à tous – et surtout le sien – se jouait en ce moment même dans une chambre du premier étage.

Parce que si Chantal mourait sans avoir révélé la cachette de la vidéo, et que celle-ci ressurgissait un jour, alors la planète ne serait pas assez grande pour que lui, Alfred Lefour, puisse empêcher les « autres » de le retrouver...

— Mon pauvre Mémé, tu n'as décidément pas le compas dans l'œil !

— Tu es drôle, toi ! Le type était allongé dans le noir, au fond de la camionnette. Je l'ai vu plus petit qu'il n'était réellement.

La tenue que Boris avait « empruntée » à l'un des gendarmes endormis pour passer devant les caméras de surveillance était à peu près à sa taille. Malheureusement, celle d'Aimé Brichot devait faire quatre tailles de plus que la sienne, et il se prenait les pieds dans le pantalon. Quant aux manches de la veste, il était obligé de les remonter en permanence pour qu'elles ne l'empêchent pas de se servir de ses mains.

Heureusement, entre la neige et l'obscurité, l'image enregistrée par les caméras n'était pas assez nette pour révéler ce genre de détails.

Ils ne rencontrèrent aucun problème pour pénétrer dans le manoir. Une fois franchi le vestibule, ils trouvèrent facilement la petite pièce où un des gardes du corps de Gilbert Lesaffre faisait office de vigile, devant une mosaïque d'écrans correspondant à toutes les caméras extérieures.

En voyant les uniformes de la gendarmerie nationale, il ne se méfia pas tout de suite. Il ne réagit qu'une seconde plus tard, en s'apercevant que l'un des deux hommes portait un uniforme trop grand pour lui.

Une seconde de trop.

Il reçut un coup de crosse magistral sur l'arrière du crâne et tous ses

« écrans » personnels s'éteignirent. Quelques instants après, il était solidement ligoté sur sa chaise.

— Bien... fit Aimé Brichot en tirant pour la énième fois sur son pantalon, qui lui arrivait presque sous le menton. Et maintenant, quelle est la suite du programme ?

Boris réfléchit un instant avant de répondre. De là où ils étaient, ils entendaient les échos d'une musique sirupeuse, dans le style années cinquante. Apparemment, la fête battait son plein.

— La suite du programme, Mémé, fit Boris, consiste à prendre toutes ces ordures en flag, et à mettre un terme aux réjouissances, avant qu'elles n'aillent plus loin. En espérant qu'elles n'aient pas déjà atteint un stade trop... avancé.

Aimé Brichot regarda sa montre.

— Boris, dit-il, j'espère que tu n'as pas oublié ce qu'on a décidé, à propos d'arrestation... Elle ne pourra pas avoir lieu avant quarante-cinq minutes, puisqu'il y a tout juste un quart d'heure que les gendarmes sont endormis.

— Je n'oublie rien, mémé, fit Boris en consultant l'heure à son tour. Mais je n'ai pas parlé d'arrêter qui que ce soit. Dans un premier temps, il s'agit simplement d'empêcher cette bande d'ordures de commettre l'irréparable en traumatisant à vie une bande de gamines. Je suggère qu'on commence par aller voir de plus près ce qui se passe.

— Dans cette tenue ? demanda Brichot d'un air navré, en montrant ses manches qui lui recouvraient les bras.

— Non, Mémé. Il faut passer aussi inaperçus que possible, si on veut avoir une chance de les prendre sur le fait.

Il entrouvrit la porte au moment où passait un maître d'hôtel déguisé en Père Noël.

Un sourire carnassier éclaira le visage de Boris.

— Le ciel est avec nous, Mémé, dit-il. C'est une soirée costumée !

Cinq minutes plus tard, deux membres du personnel masculin du « château » avaient rejoint le vigile dans sa petite cabine, aussi nettement assommés et solidement ficelés que lui.

Mais eux étaient en slip et maillot de corps.

Leurs costumes habillaient à présent Boris et Aimé. Le premier était déguisé en Grand méchant loup. Le second en Père Noël.

— Si mes enfants me voyaient !... soupira Brichot.

— C'est une chose qu'on devrait pouvoir éviter, fit Boris en lui administrant un coup de coude amical. Et à propos d'enfants, pour l'instant, on a des problèmes plus graves. Suis-moi...

En prenant l'air aussi naturel que possible, ils marchèrent le long des couloirs, dans la direction d'où provenait la musique. Ils ouvrirent doucement

l'une des portes du grand salon, transformé en cabaret-salle de spectacle.

Quelques têtes se tournèrent rapidement vers eux, mais, en voyant leur costumes, reportèrent très vite leur attention sur la scène.

Où Philippine de Sain-Roch avait lentement fait glisser sa fine culotte de dentelle et ondulait à présent de tout son corps, en écartant les jambes et en projetant le bassin vers les spectateurs. Afin de leur offrir une vue imprenable sur la fleur soyeuse de son intimité la plus secrète.

— Tu as vu le lit, sur la scène, Mémé ? demanda Boris à voix basse quand ils eurent refermé la porte.

— Je suis peut-être un peu myope, mais pas aveugle, fit Brichot sur un ton légèrement vexé.

— Je me doute bien que tu l'as vu, souffla Boris. Ce que je veux dire, c'est qu'à mon avis, il ne va pas tarder à servir.

Il l'entraîna le long du couloir :

— À vue de nez, la fille qui faisait son strip-tease est majeure, ou presque. Les gamines doivent attendre dans une autre pièce. Viens. Essayons de les trouver...

Après avoir présenté le numéro de Philippine, Mai Li était revenue s'installer dans la salle à côté d'Alfred Lefour. Comme la plupart des spectateurs, elle avait aperçu les deux silhouettes costumées entrer dans le grand salon puis en ressortir presque aussitôt. Mais à l'inverse de la totalité d'entre eux, son regard ne s'était pas détourné à nouveau sur le podium de la scène ; sourcils froncés, elle continuait de fixer la petite porte latérale, « feuilletant » dans sa tête l'album photo de tous les protagonistes de la soirée.

Dans l'ombre, ses yeux émeraude brillaient d'une lueur qui aurait sans doute fait peur à Lefour, si celui-ci n'avait pas été obnubilé par le spectacle.

Les deux hommes qui venaient d'entrer et de sortir discrètement, habillés l'un en Grand méchant loup, l'autre en Père Noël, elle ne les avait encore jamais vus.

Et pourtant, elle avait dans l'œil et dans la tête une fiche signalétique précise de tous les employés du manoir.

Autrement dit, ces deux types étaient des intrus.

Mais qui ? Des resquilleurs ? Des gendarmes un peu trop zélés ? Des... Bon Dieu, des flics !

Elle se pencha vers son voisin et lui souffla à l'oreille :

— J'ai un truc à faire en urgence. Présente la suite si je ne suis pas revenue.

Toujours hypnotisé par le numéro de plus en plus torride de Philippine de Saint-Roch, Lefour se contenta de hocher la tête sans prêter attention à Mai Li, quand celle-ci quitta son fauteuil et se dirigea vers la sortie.

Il fallait qu'elle sache. Qu'elle en ait le cœur net.

Sans se préoccuper du froid (elle ne portait que sa robe de soie ultra-fendue), elle sortit du manoir et se dirigea vers la camionnette des gendarmes.

Elle ouvrit la porte arrière.

Ils étaient tous profondément endormis.

Drogués, apparemment.

Quant à celui qui aurait dû être en train de faire sa ronde, il avait disparu, lui aussi.

À tout hasard, elle fit quelques pas dans la forêt, sans s'inquiéter de crotter ses délicats escarpins vernis. Très vite, à proximité du manoir, elle découvrit, dissimulé sous les branches du sous-bois, un véhicule 4X4 qui attendait sagement ses occupants.

Elle poussa un cri de rage en regagnant le bâtiment.

Tang Shu Wen !

Cette ordure l'avait trahie !

Ça ne pouvait être que lui. Il était le seul à pouvoir faire une chose pareille en espérant s'en tirer. Les VIP invités avaient trop intérêt à ce que le réseau continue. Lesaffre et Lefour n'auraient pas été assez fous pour tuer la poule aux œufs d'or. Quant à Chantal Vallette, Mai Li savait qu'elle n'avait pas révélé aux flics l'endroit où se trouvait le manoir avant d'être enlevée. Sans ça, ils auraient débarqué beaucoup plus tôt.

Conclusion : Tang Shu Wen les avait trahis. Mais surtout, il l'avait trahie, elle !

Elle, qu'il prétendait vénérer au-delà de toutes ses autres possessions ! Elle à qui il jurait qu'elle lui était plus précieuse que sa propre vie !

Trahie... ou plus probablement vendue. Parce que seul l'intérêt aurait pu lui faire faire une chose pareille.

Les autres avaient dû lui proposer quelque chose d'énorme, en échange.

Quoi ? Mai Li se moquait bien de le savoir.

D'ailleurs, elle se moquait de tout, à présent. La haine l'envahissait, la brûlait de l'intérieur comme un incendie, l'empêchant de raisonner.

Plus rien n'avait d'importance.

Tout était fini.

Mais elle partirait en beauté.

D'une manière telle que personne, les flics comme les autres, ne l'oublierait avant très longtemps.

Le corps tendu comme un arc, les yeux lançant des flammes, elle s'engagea dans l'escalier conduisant au premier étage.

Vers la chambre où se trouvait Chantal...

Boris et Aimé n'eurent pas à fouiller longtemps. Tout à côté du grand salon, ils poussèrent une porte au hasard et trouvèrent ce qu'ils cherchaient.

Dans une sorte de boudoir Louis XVI, une dizaine de petites filles attendaient, déguisées en personnages de contes de fées ou de contes de Perrault. La plus âgée devait avoir quatorze ans. la plus jeune, à peine dix. La plupart étaient blondes aux yeux bleus, mais toutes étaient ravissantes, ressemblant à des poupées de porcelaine de saxe.

À leur entrée, elles levèrent vers Boris et Aimé des regards terrifiés.

Une matrone qui les surveillait jaillit de son fauteuil et aboya en direction de Corentin et Brichot, dans une langue incompréhensible.

En guise de réponse, ils sortirent leurs armes de service de sous leurs costumes et les lui pointèrent sous le nez.

— La ferme ! lui jeta Boris fou de colère. Et pas un geste, sinon...

Son expression et son arme étaient suffisamment éloquentes. La matrone se tut et se laissa retomber dans son fauteuil. Où, pendant que Boris la tenait en respect, Aimé Brichot la ligota solidement en utilisant les cordons des rideaux avant de la bâillonner.

— Si j'avais su, fit Aimé légèrement essoufflé, j'aurais apporté un rouleau de corde. On n'arrête pas de ficeler des gens, depuis qu'on est arrivés !

Boris rassembla les petites filles autour de lui. Elles tremblaient comme des feuilles. Il essaya de leur parler pour les rassurer, mais aucune ne comprenait ni le français, ni l'anglais. Pourtant, au regard de Boris et au ton de sa voix, elles semblèrent finalement réaliser qu'elles n'avaient plus rien à craindre.

— Combien de temps ? demanda Corentin.

Brichot regarda sa montre :

— Ça fait presque une heure, dit-il. Si le chloroforme de Jeannot-la-Science est aussi bien minuté qu'il nous l'a affirmé, je crois qu'on est bons.

Boris soupira. Il lui restait une chose à faire pour que le flagrant délit soit parfait. Une chose pénible, car elle impliquait la participation de l'une des jeunes victimes de cette bande de tordus.

Il choisit celle qui semblait être la plus âgée et l'attira doucement à lui.

— Tu vas venir avec moi, lui dit-il d'une voix aussi rassurante que possible. Mais il ne faut pas avoir peur. Il ne t'arrivera rien.

La gamine hocha la tête comme si elle comprenait. Ce qui n'était pas le cas, Boris le savait. Mais il émanait de lui une force protectrice qui, apparemment, la faisait se sentir en confiance.

Une porte était découpée dans le tissu mural. À en croire la musique qu'on

entendait juste derrière, et vu la situation de la pièce par rapport au grand salon, la porte en question devait déboucher sur la scène.

Boris prit la main de la fillette et l'entraîna dans cette direction, après avoir fait signe aux autres de ne pas bouger.

Aimé Brichot leur emboîta le pas.

Ils débouchèrent sur la scène au moment où la séance de strip-tease se terminait. « L'artiste » eut droit à quelques maigres applaudissements avant de disparaître.

Bien que personne ne les ait annoncés, tout le monde sembla trouver normale l'irruption d'un « Grand méchant loup » et d'un « Père Noël ». Et, vu la tonalité générale de la soirée, on s'étonna encore moins de les voir accompagnés d'une petite fille déguisée en Chaperon rouge.

Boris s'assit sur le bord du lit et attaqua d'une voix claironnante, évoquant celle des animateurs de théâtres de Guignol.

— Oh, la méchante petite fille ! C'est très vilain de s'être aventurée toute seule dans la forêt ! Pour te punir, le Grand méchant loup va te dévorer toute crue. Et pour que tu sois meilleure au goût, il va d'abord t'enlever tous les vêtements !

Ce qu'il n'avait naturellement aucune intention de faire. Mais il fallait absolument mettre les autres en confiance. Pour qu'ils se détendent. Qu'ils se mettent à l'aise et se laissent aller... Qu'ils sortent du bois, en quelque sorte.

Boris se félicita intérieurement de ce que la petite fille, dont il caressait les cheveux d'ange, ne comprenne pas le français.

Il n'eut pas, heureusement, besoin d'aller plus loin. Cette simple annonce avait suffi à mettre les spectateurs dans tous leurs états. Déjà, dans l'ombre, certains d'entre eux se déboutonnaient avec des grognements porcins...

Boris fit mine de jouer leur jeu ignoble encore quelques secondes. Puis il lâcha la fillette et se redressa, son arme de service pointée en direction de la salle.

— Plus personne ne bouge ! hurla-t-il. Et on allume les lumières !

Un maître d'hôtel exécuta son ordre et l'éclairage confirma ce que Boris avait deviné dans le noir. Plusieurs « convives » avaient déjà sorti leur virilité à l'air libre et entrepris de se caresser.

— J'ai dit on ne bouge pas ! hurla de nouveau Boris, quand les autres voulurent se rajuster précipitamment.

Il ajouta plus bas, à l'intention d'Aimé :

— Ramène la petite à côté, tu veux ? Qu'elle ne voie pas ça !

Brichot obéit et revint sur la scène, braquant à son tour les invités. Dans le vestibule, on entendait les claquements d'un certain nombre de lourdes paires de chaussures.

— Ils arrivent, fit Brichot avec un sourire en coin. Pile à l'heure !

— C'est parfait, Mémé, dit Boris. Il faut que j'aille retrouver Chantal. En espérant qu'il n'est pas trop tard. Tiens-les en joue jusqu'à l'arrivée des gendarmes. Après, tu disparais sans demander ton reste et tu m'attends dans le 4X4.

— À vos ordres, commandant ! sourit Brichot.

Comme si son instinct le guidait, Boris trouva presque tout de suite la chambre où était enfermée Chantal. En ouvrant la porte à la volée, il la vit attachée sur le lit et s'élança.

— Chant...

À la fraction de seconde où il allait prononcer la deuxième syllabe de son nom, il découvrit Mai Li, de l'autre côté de la pièce.

Et se figea sur place.

Il n'avait jamais rencontré la Chinoise, ne connaissant d'elle que les photos de son dossier. Mais il reconnut Long-Nez au premier coup d'œil.

Et ce, malgré le côté inattendu de sa tenue.

Mai Li était tout aussi nue que l'était Chantal.

Elle était vautreée sur une bergère Louis XV, les jambes passées par-dessus les accoudoirs, et tenait à la main une arme de fort calibre.

Une arme dont le canon d'acier était enfoncé jusqu'à la détente au plus intime d'elle-même.

— Qu'est-ce que vous faites ? lui jeta Boris, stupéfait.

Un mauvais sourire se dessina sur le visage sublime de la Chinoise.

— Je vous propose un petit jeu, monsieur Corentin. Car c'est bien, vous, n'est-ce pas ?

Boris acquiesça de la tête.

— Je comprends que notre amie Chantal ait craqué pour vous, continua Mai Li. Moi-même, si les circonstances avaient été différentes...

— Je suis flatté, fit sèchement Boris. Mais où voulez-vous en venir ?

— À ceci, dit Mai Li : je suis décidée à mourir. Je n'ai plus rien à perdre, je sais maintenant que Tang Shu Wen m'a trahie. Car c'est bien lui qui vous a indiqué cet endroit, n'est-ce pas ?

Boris hésita, puis se dit qu'il n'avait plus de raison de le cacher. Encore une fois, il fit « oui » de la tête.

— Je vous propose un choix que, dans votre pays, on qualifierait sûrement de cornélien, poursuivit Mai Li sans se départir de son sourire cruel. Sauver Chantal, ou me sauver, moi. Vous voyez l'instrument qui est inséré dans le ventre de votre amie ?

Boris regarda entre les jambes de Chantal. Et vit les bourses de métal qui dépassaient, au milieu de l'ombre brune de son intimité.

— C'est un...

— Non, l'interrompit Mai Li. Ce n'est pas un simple godemiché. C'est un instrument de précision qui, dans quelques secondes, lui éjaculera dans le ventre une capsule de poison mortel. La capsule se dissoudra en quelques instants et Chantal mourra dans des souffrances horribles. Horribles, mais brèves. Le poison agit très vite. Trop vite pour que vous ayez le temps de la faire transporter à l'hôpital...

— Vous êtes en train de me dire que je ne peux rien faire pour elle ?

— Mais si, répliqua la Chinoise, vous avez encore quelques secondes pour vous précipiter sur elle et lui arracher l'instrument du ventre. Mais si vous le faites, c'est moi qui me tire une balle dans le ventre. Une vraie, celle-là. Tout aussi mortelle. Et croyez-moi, je suis décidée à le faire.

Corentin la fixa. Elle semblait aussi déterminée qu'elle le disait.

— Si au contraire, poursuivit Mai Li, vous me choisissez, moi, je ne tirerai pas et vous pourrez m'arrêter sans problème. Mais il sera trop tard pour Chantal. À vous de jouer, monsieur Corentin. Ou plutôt, à vous de choisir. Mais vite !

Elle jeta un œil à la trotteuse d'un petit réveil posé sur une petite table à côté d'elle et ajouta :

— Il vous reste exactement sept secondes !

Boris regarda Mai Li avec un mélange d'horreur et de stupéfaction. Qu'est-ce qu'elle croyait, cette garce ? Qu'il allait vraiment hésiter entre elle et Chantal ? Entre une criminelle et sa victime ? Bien sûr, il aurait préféré sauver les deux. Ne serait-ce que pour avoir la satisfaction d'envoyer la criminelle en prison pour de très longues années.

Mais puisqu'il fallait choisir...

Boris plongeait son regard dans celui de la Chinoise.

Et au-delà de la cruauté, au-delà des flammes de la haine, discerna soudain quelque chose d'autre.

Quelque chose qui le confirma dans la certitude qu'il s'apprêtait à faire le bon choix.

La voix de Mai Li, coupante comme du verre, le ramena brutalement à la réalité :

— Quatre secondes !

Alors, tout se passa comme au ralenti.

Ce fut comme si le corps de Boris se projetait en avant, sans même que son cerveau lui en donne l'ordre.

Il retomba sur le lit. Dans le même mouvement, sa main tendue se referma

sur l'objet métallique qui dépassait du ventre de Chantal et l'arracha.

À peine l'extrémité du sexe d'acier eut-elle jailli à l'air libre qu'un petit déclic se produisit et que l'instrument cracha avec force la capsule mortelle.

Qui alla se perdre quelque part sur le tapis.

À la même seconde, un claquement beaucoup plus sonore se produisit.

Celui d'une arme vide.

Encore couché sur le lit entre les jambes de Chantal, Boris tourna la tête vers Mai Li.

Qui venait de se tirer dans le ventre avec un pistolet qui ne contenait pas de munitions.

Lentement, elle le retira d'elle-même et le laissa tomber à terre.

— Je savais que vous bluffiez, lâcha froidement Corentin. Je le savais depuis que je suis entré dans cette pièce.

La Chinoise ne répondit rien. Elle fixait Boris de ses yeux émeraude.

Ses yeux, d'où coulaient à présent des larmes qui descendaient lentement de chaque côté de son « long nez »...

La voix de Chantal Vallette fit se détourner de Mai Li l'attention de Boris.

— Là ! souffla-t-elle en désignant du doigt quelque chose, tout près du lit.

Corentin suivit du regard la direction qu'elle lui indiquait et vit son petit sac à dos, jeté par terre contre le mur.

— Là-dedans... insista Chantal.

Boris attrapa le sac, l'ouvrit... Et en tira une vidéocassette nue, sans inscription et sans sa boîte.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dessus ? demanda-t-il.

Chantal Vallette esquissa un pâle sourire.

— Je te le dirai dès que tu m'auras détachée, fit-elle.

CHAPITRE XV



En poussant la double porte capitonnée du bureau de Charlie Badolini, Boris et Aimé se figèrent sur place.

Un miracle venait de se produire au 36, quai des Orfèvres.

Le chef de la Brigade Mondaine avait ouvert la fenêtre de son bureau ! Lequel, du coup, était envahi par un grand soleil matinal, la neige ayant enfin cessé de tomber.

— Ça alors, patron, fit Boris en s’installant dans l’un des deux fauteuils visiteurs, vous vous êtes finalement décidé à changer d’air ?

— Ma foi, fit Badolini avec un petit air guilleret, mon médecin a tellement insisté que j’ai décidé de faire un essai. Mais tout compte fait, je trouve qu’il fait quand même un peu frais, non ?

Sur ce, il se leva et referma la fenêtre.

Le miracle n’avait pas duré longtemps.

— Figurez-vous que ça bouge beaucoup, en ce moment, dans les milieux politiques internationaux, reprit Badolini, toujours aussi enjoué.

— Pas possible ? fit Aimé Brichot en triturant sa moustache de sa main droite avec une innocence admirablement simulée.

— Oui, continua Badolini. Notre ancien ministre Gilbert Lesaffre a cessé du jour au lendemain ses fonctions de conseiller spécial auprès du gouvernement. Proprement remercié par le Premier ministre.

— Il est vrai que l’échec des négociations de Rambouillet a dû fortement affaiblir sa position dans les hautes sphères de Matignon, fit Corentin.

Badolini lui jeta un regard en dessous :

— Et la vidéocassette reçue par notre ministre de tutelle n’a rien arrangé non plus. Je l’ai eu au bout du fil, il sortait du bureau du chef du gouvernement auquel il venait de faire part des images qu’elle contenait. Il paraît que Gilbert Lesaffre n’apparaissait pas sur cette cassette où se déroulaient des scènes de pédophilie ignobles. Mais qu’une lettre accompagnant cette cassette expliquait en détail son rôle et sa participation

dans le réseau... Vous étiez au courant ?

Corentin et Brichot se regardèrent. Avant d'adopter des expressions angéliques à se faire donner « le bon Dieu sans confession », selon la formule consacrée.

Badolini les fixa à tour de rôle avant de lâcher :

— Dans le genre faux-culs, vous deux, vous êtes comme l'équipe de France de foot : champions du monde ! Vous me croyez naïf au point de ne pas me douter que c'est vous qui avez fait parvenir cette cassette et cette lettre au ministre de l'Intérieur ?

— Nous ? Envoyer un colis anonyme à un ministre ? s'insurgea Boris en levant la main comme pour prêter serment. Comment pouvez-vous imaginer une chose pareille, patron ?

Badolini hocha la tête et alluma une Job Spéciale.

Son visage rayonnait de satisfaction, comme si c'était la première qu'il fumait et qu'il en trouvait le goût absolument divin.

— Et figurez-vous, poursuivit-il sur le même ton faussement surpris, que quelques-uns des membres les plus haut placés de différents gouvernements européens ont reçu une copie de la même cassette. C'est amusant, non comme coïncidence ?

— Très ! firent ensemble Boris et Aimé.

— Du coup, continua Badolini, on assiste en ce moment à un véritable coup de balai politique. Les démissions et les révocations se succèdent à la chaîne. Notamment parmi le « personnel » diplomatique des différents Etats concernés par la conférence de Rambouillet ! Toujours sous des prétextes bidons. Et toujours sans que la presse ou le grand public ne connaisse le dessous des cartes. Je suppose qu'encore une fois, vous n'avez rien à voir là-dedans ?...

— Écoutez, patron, fit Corentin en sortant son paquet de cigarettes blondes de la poche intérieure de sa parka. Je crois qu'il est temps, vous et nous, de cesser de jouer les innocents. Vous n'aviez pas plus envie que nous de voir toutes ces ordures s'en tirer, sous prétexte qu'ils sont puissants, haut placés et qu'ils sont protégée par cette foutue immunité diplomatique. Seulement, nous, en tant que flics, on ne pouvait rien faire. Vous le savez et vous nous l'avez assez répété.

Badolini exhala un véritable nuage de fumée bleutée.

— D'où votre idée d'intervenir anonymement, comme un commando, et de mettre ensuite les gendarmes dans la situation d'être obligés d'arrêter tout ce joli monde.

— Exactement, patron, fit Boris. On a minuté notre coup de façon à ce que les gendarmes leur tombent dessus en les prenant la main dans le sac, si j'ose dire. Bien sûr, on savait parfaitement qu'ils seraient tous relâchés

presque tout de suite...

— Mais on savait aussi que cette arrestation laisserait forcément des traces, enchaîna Aimé Brichot. Ne serait-ce que parce que les gendarmes seraient obligés de faire un rapport. Même si on l'étouffait, ce rapport continuerait d'exister...

Badolini laissa un instant son regard flotter en direction du ciel bleu sur lequel se découpaient les bâtiments du Palais de Justice, de l'autre côté de la Seine.

— Au cours de la même conversation, le ministre de l'Intérieur m'a appris que le gouvernement français avait discrètement mais fermement fait pression sur certains participants aux négociations de Rambouillet, pour les obliger à démanteler leur réseau pédophile.

Il ajouta avec un soupir.

— De ce côté-là, malheureusement, il n'y a pas trop d'illusions à se faire. Tant que de telles saloperies rapporteront de l'argent à ceux qui les organisent, elles continueront d'exister...

Charlie Badolini se leva soudain, fit le tour de son bureau et vint leur serrer la main.

Un geste rarissime et pour le moins inattendu de sa part.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, bravo à tous les deux.

— Si on allait faire un tour dehors, Mémé ? suggéra Boris après qu'ils aient pris congé de leur supérieur hiérarchique. Tiens, je t'invite à déjeuner rue des Écoles !

— Puisqu'on parle de la rue des Écoles, fit Aimé alors qu'ils remontaient à pied le boulevard Saint-Michel, qu'est devenue la belle Mai Li, alias Long-Nez ?

— Eh bien, cette fois, fit Boris avec un grand sourire, elle a réellement pris l'avion pour Shanghai. Et de toute urgence. Pourtant, il paraît que sa grand-mère se porte à merveille.

— Eh oui, soupira Aimé, nous avons perdu beaucoup de monde, ces temps-ci. Alfred Lefour lui aussi a disparu. Volatilisé du jour au lendemain ! Remarque, il n'y a pas trop de souci à se faire pour lui. Avec tout le fric qu'il a amassé en quelques années, il a de quoi s'offrir une retraite de milliardaire sous les cocotiers.

En arrivant rue des Écoles, Aimé Brichot se dirigea automatiquement vers la brasserie *Balzar*, persuadé que c'était là que Boris voulait l'emmener.

Corentin l'arrêta par la manche.

— Non, Mémé, on va en face.

Une minute plus tard, Chantal Vallette leur ouvrait avec un sourire radieux la porte de l'appartement où Boris l'avait cachée... et où elle avait été enlevée.

— Vous êtes pile à l'heure, dit-elle. Mon rôti de veau va être prêt dans dix minutes. Ça nous laisse juste le temps de prendre un verre.

— Ce n'est pas bête, fit Brichot, de vous cacher ici en attendant que les choses se calment. Maintenant que Mai Li a disparu et que le réseau est démantelé, vous n'avez plus rien à craindre.

Chantal jeta un regard langoureux à Boris, assis à côté d'elle dans le canapé en rotin, un kir à la main.

— Vous avez raison, dit-elle. D'autant que j'ai le meilleur garde du corps de toute la police française...

Brichot détourna pudiquement le regard et tomba sur le sac à dos de Chantal, posé par terre à côté du canapé.

— Et dire, fit-il en le désignant, que vous aviez tout simplement gardé la cassette là-dedans... Et que vous l'aviez avec vous pendant tout ce temps !

Chantal Vallette éclata de rire :

— Eh oui ! Quand ils m'ont enlevée, ils m'ont permis de prendre mon sac. Il était à côté de moi pendant tout mon séjour au manoir... Et personne n'a pensé à le fouiller. Il faut dire que c'était tellement énorme ! À leurs yeux, un truc aussi important ne pouvait pas se trouver tout bêtement dans mon sac à main !

Après le café, Aimé Brichot se leva.

— Bon, dit-il, il faut que je retourne au bureau. Excusez-moi, mais j'ai toute une pile de paperasseries en retard. À plus tard, Boris.

La porte à peine refermée, Chantal Vallette se jeta sur Boris et commença à le déshabiller.

— Je ne peux plus attendre, dit-elle d'une voix changée, j'ai trop envie de toi.

— Apparemment, fit Boris en souriant, le traitement infligé par Mai Li ne t'a laissé aucune séquelle...

— Non, fit Chantal en s'attaquant aux boutons de cuivre de son jean. Quand elle vous a vus arriver tous les deux dans le grand salon et qu'elle a compris que tout était fini, elle a retiré toutes les capsules d'acide de son instrument pour ne pas perdre de temps et passer directement à la capsule empoisonnée. Grâce à ça, mais surtout grâce à toi, je suis en parfait état de fonctionnement.

Elle l'avalait goulûment, puis le quitta un instant pour ajouter :

— D'ailleurs, au cas où tu ne me croirais pas, j'ai l'intention de te le prouver, pas plus tard que tout de suite.

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

Notes

[←1]

Nom de l'orchestre amateur formé par des policiers de la PJ, et qui se produit en diverses circonstances : fêtes de bureau (pots de départ, etc.), aussi bien que réjouissances privées (anniversaires, etc.). Dans ce dernier cas, l'orchestre se déplace à domicile. Mais uniquement chez des policiers.

[←2]

Authentique.

[←3]

Dossiers ultraconfidentiels sur telle ou telle personnalité, contenant des révélations généralement explosives mais impossibles à utiliser. On les garde précieusement, en lieu sûr. Au cas où...

[←4]

Célèbre conte de Hans Christian Andersen, écrivain danois (1805-1875), dans lequel une sorcière attire les enfants pour les dévorer, grâce à sa maison faite de pain d'épice et autres sucreries.

Ghislaine Duval-Cochet. La compagne officielle et le double féminin de Boris. Entre eux, il existe un pacte tacite : chacun fait ce qu'il veut, avec qui il veut, en l'absence de l'autre. Et comme Ghislaine voyage beaucoup... Badolini et Brichot la connaissent bien. Elle est d'ailleurs la marraine de Charles, le petit dernier d'Aimé.

[←6]

Surnom donné jadis aux mercenaires.